

The background of the entire page is a photograph of a winter landscape. It shows a snow-covered valley floor in the foreground, a dense forest of evergreen trees in the middle ground, and snow-capped mountains in the distance under a clear blue sky.

T. Combe

CHEZ NOUS NOUVELLES JURASSIENNES

Illustrations : A. Bachelin,
O. Huguenin, F. Huguenin

1890

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

LA POMMIÈRE	4
I.....	5
II	21
III.....	30
À LA FRONTIÈRE	45
LAQUELLE DES TROIS ?	93
I.....	94
II	113
CELUI DE JENNY	129
I.....	130
II	134
III.....	140
IV	150
V.....	155
VI	160
MICA	168
I.....	169
II	175
III.....	187
IV	198
V.....	206
Ce livre numérique.....	218



LA POMMIÈRE

I



Doline ne songeait à rien, elle pelait des pommes de terre pour le souper de M. Virgile, tout en écoutant vaguement le ronron de la chatte et en regardant le carré de lumière dessiné sur les dalles s'évanouir peu à peu. Ligne à ligne il diminue, se rétrécit, se retire vers la muraille comme pour y chercher un refuge et semble essayer de l'escalader, mais ce dernier effort épuise le pauvre rayon qui pâlit et s'éteint entièrement. Doline pousse un léger soupir, non qu'elle soit sentimentale, mais c'est que son souper est en retard, et M. Virgile aime l'exactitude. Doline l'aime aussi, elle a été formée à cette vertu cardinale des ménagères par feu M^{me} Virgile qui lui en a donné l'exemple pendant dix-neuf ans... Dix-neuf ans ! Doline pousse un nouveau soupir un peu plus accentué que le premier. Il y avait six ans que madame était morte... dix-neuf et six, cela fait vingt-cinq. Vingt-cinq et vingt font quarante-cinq, l'âge de Doline, qui était une jeune fille de vingt ans quand elle entra au service de feu M^{me} Virgile. Ah ! oui, quand on y pense !... Mais Doline préférerait de beaucoup n'y pas penser ; elle se remet à écouter le ronron de la chatte.

Ah ! Doline, Doline ! tandis que vous mijotez doucement dans la calme tiédeur de votre petite cuisine où les casseroles, la dame-jeanne, la farinière, le moulin à café gardent les mêmes

positions respectives depuis vingt-cinq ans ; tandis que la chatte grise qui est l'arrière-petite-fille de la grosse minette par laquelle vous fûtes accueillie à votre première entrée dans cette même cuisine, se caresse à votre jupe et vous fait accroire que c'est vous qu'elle caresse ; tandis que vous pelez des pommes de terre avec ce petit couteau pointu que vous donna autrefois un aimable colporteur, et dont la lame et le manche ont été plusieurs fois remplacés, bien que vous vous plaisiez à voir toujours là le même couteau ; tandis que vous ne pensez à rien, ce qui est votre manière favorite de réfléchir, Doline, votre destinée s'approche... Elle s'approche, votre destinée, elle s'avance sur le gravier du chemin, elle est près de la pompe, elle passe devant la fenêtre de la cuisine, elle s'arrête sur le seuil, elle ouvre la porte et prononce deux mots qui vont bouleverser votre existence... et combien d'existences avec la vôtre ? car de ricochet en ricochet, de remous en remous, qui dira, Doline, où s'arrêteront les conséquences de ces deux mots ?... M. Virgile, votre maître, en subira le contre-coup, vos deux neveux et vos trois nièces en seront vexés et scandalisés, le voisin Jean-Émile Perret se dira : « Tiens, il paraît donc qu'à tout âge... » et le résultat de ses réflexions modifiera profondément le sort de M^{lle} Emma Prunelle, qui a vu comme vous, Doline, quarante-cinq mois de mai... Qui dira où s'arrêtent les ondulations rapides d'une eau dans laquelle on a jeté une pierre ?

Doline, votre destinée vient donc d'ouvrir la porte, et elle entre dans votre cuisine sous la forme d'un homme encore jeune – trente-cinq ans environ – qui tient à la main un sac de voyage et vous dit poliment, d'une belle voix de baryton :

— Bonjour, madame.

Doline n'était pas accoutumée à voir des étrangers et elle perdait facilement la tête, « si toutefois, disait M. Virgile avec bonhomie, on peut perdre ce qu'on n'a pas. » Elle se leva toute troublée et laissa tomber sur le carreau les pelures de pommes de terre soigneusement recueillies dans son tablier.

— Bonjour, madame, répéta le voyageur.

— Je... je suis demoiselle, fit-elle toujours plus troublée et en baissant les yeux.

Le voyageur eut la mine d'un homme qui sourit en dedans, ses yeux brillèrent d'un éclat de malice qui dura une seconde, rien qu'une seconde.

— Ah ! vous êtes demoiselle ! mille pardons... Bonjour, mademoiselle. C'est bien ici la Pommière, n'est-ce pas ?

— Mais... oui, répondit Doline comme si elle n'en était pas trop certaine.

— Et c'est ici que demeure M. Virgile Robert ?

— Oui, mais il est sorti.

— Il ne vous a pas dit qu'il attendait quelqu'un ?

— Si, M. Virgile a engagé un...

Elle s'interrompit, étant fort discrète, elle ne racontait pas les affaires de son maître au premier venu.

— Un ouvrier sertisseur, acheva l'étranger. C'est moi, je suis Hector Pointuz ; je devais n'arriver que demain, mais les divers arrangements que j'avais à prendre ont été terminés plus tôt que je ne pensais. J'espère que je ne vous dérange pas, madame ?... pardon, mademoiselle.

— Pas du tout, votre chambre est prête. Voulez-vous monter ?

Doline, en même temps, ouvrait toute grande la porte du fond de la cuisine.

— Je suis très bien ici, avec votre permission, je préférerais y rester. Vous n'avez pas d'idée à quel point je suis sociable, fit

M. Hector Pointuz en tirant à lui un tabouret sur lequel il s'assit carrément, plaçant entre ses jambes son sac de voyage.

Doline n'osa rien objecter, mais elle jeta un coup d'œil de détresse sur ses pommes de terre ; le moment était venu de les mettre dans la poêle à frire, et elle était sûre de les laisser brûler si ce jeune homme la troublait en essayant de la faire causer.

Ce jeune homme n'avait rien de très jeune dans la physiologie, malgré ses joues lisses et son air dégagé. Un petit éventail de rides au coin des yeux, un pli mou et fatigué au coin des lèvres, quelque chose de sec et de trop avisé dans le regard de ses yeux gris, certaines notes gouailleuses dans la voix annonçaient un esprit fort déniaisé, qui avait vite perdu dans les escarmouches de la vie son léger bagage de candeur primitive. L'air intelligent du reste et point trop vulgaire, malgré une cravate bleue sillonnée de lignes jaunes qui ressemblaient à des éclairs et une épingle représentant une tête de phoque en gutta-percha. Les manières de M. Hector Pointuz étaient pleines d'une désinvolture qui savait s'arrêter juste à la limite où elle serait devenue offensante, et d'un certain brio qu'on pouvait prendre, si l'on n'était pas trop exigeant, pour de la bonne humeur et de la cordialité.

— Votre cuisine est charmante, je vous en fais mon compliment, dit-il au bout de quelques minutes.

Doline interloquée se demanda s'il raillait. Sa cuisine était propre et bien tenue, elle le savait, mais charmante !... Il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'une cuisine pût être charmante. La chambre d'en haut, celle qu'on appelait la chambre rangée, à la bonne heure ! elle méritait tous les adjectifs élogieux qu'on voudrait bien lui décerner. Si ce monsieur trouvait la cuisine charmante, qu'aurait-il dit des rideaux brodés, du tapis rouge sur la table ronde, des paniers de perles vert et or suspendus dans les deux embrasures, de la commode à dessus de marbre surmontée d'un grand vase en verre de Bohême ?...

— Pensez-vous que M. Robert tardera à rentrer ? reprit le nouveau venu.

— Il sera ici dans dix minutes... et moi qui n'ai pas encore commencé à mettre le couvert ! s'écria Doline avec agitation.

— Il fait une promenade ?

— Il est allé en ville porter son ouvrage comme tous les soirs.

— J'imagine, dit Hector Pointuz en croisant les jambes, qu'on a des habitudes très régulières dans cette maison. Ça m'ira tout à fait, par manière de changement. Ah ! la tranquillité, le calme, la nature, etc !... Combien y a-t-il d'ici à la ville ?

— Demi-heure.

— Et d'ici au souper ? Excusez un pauvre voyageur, mademoiselle, mais l'air vif de vos montagnes...

Doline rougit jusque sous ses lourds bandeaux blonds, car à quarante-cinq ans, conservée dans la placidité de son existence comme une belle pomme dans la fraîcheur du cellier, Doline savait encore rougir.

— Désirez-vous prendre quelque chose pour vous rafraîchir ? dit-elle toute confuse d'avoir manqué aux devoirs les plus élémentaires de l'hospitalité.

— Oh ! je ne voudrais pour rien au monde vous donner cette peine, répondit-il nonchalamment.

Il ne l'en laissa pas moins descendre en courant à la cave, d'où elle revint tout essoufflée, apportant une bouteille de bière qu'elle plaça devant lui avec un verre et le pain dans sa corbeille de fin osier.

— Merci, merci, dit-il en approchant son tabouret de la table, ne vous occupez pas de moi, mademoiselle, ayez plutôt

l'œil à nos pommes de terre qui vont brûler... Vous entendez, poursuivit-il en débouchant la bouteille, que je dis : *nos* pommes de terre... Je me considère déjà comme étant de la maison.

« Miséricorde, pensait Doline, il ne *déparle* pas, je ne sais plus où j'en suis... Qu'ai-je fait des fourchettes ? je les tenais tout à l'heure... Dieu merci, voici M. Virgile qui rentre, il se chargera de la conversation. »

— Le patron ? fit Hector en regardant Doline d'un air interrogateur quand la porte s'ouvrit.

En même temps il se leva et avec une aisance devenue tout à coup moins familière d'un degré, il expliqua qu'il était Hector Pointuz, sertisseur, et qu'il s'était permis de devancer d'un jour celui qu'il avait fixé pour son arrivée.

— Très bien, très bien, répondit M. Virgile d'un ton bienveillant, il n'est jamais trop tôt pour faire bonne connaissance. Le souper est-il prêt, Doline ?... Pas encore ? Eh ! bien, nous allons vous laisser le champ libre. Vous plairait-il de faire un tour de jardin, monsieur Pointuz ?

— Mais certainement, pourquoi pas ? répondit celui-ci en mettant la bouteille sous son bras.

Le ton du « pourquoi pas » était un peu trop condescendant. Hector le sentit aussitôt, car il avait un sentiment très juste des nuances et de leur application.

« Ah ! ça ! se dit-il, pas de bêtises... De la tenue, mon garçon, du respect pour les puissances ! Il est vrai que le patron a l'air bonhomme... »

M. Virgile était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, maigre, un peu voûté, un peu chauve. L'expression dominante de sa personne était celle d'une débonnairété digne, et calme, sans rien de flasque ni de doucereux. On lisait la bonté

dans ses yeux bleus, sur son front tranquille ; ses cheveux mêmes, lisses, soyeux, d'une nuance argentée, et qui bouclaient derrière l'oreille, avaient l'air bienveillant. Une petite mèche rebelle, qui n'avait jamais voulu se laisser brosser avec les autres, s'écartait un peu de la tête par derrière et ressemblait vaguement à l'aigrette renversée d'un vanneau, ajoutant ainsi à la silhouette de M. Virgile quelque chose de naïf, d'aimable et de comique tout à la fois. Puisque nous avons tous, à ce qu'on assure, notre prototype dans quelque animal, mieux vaut ressembler à un vanneau qu'à un dogue ou à un renard.

M. Virgile et son nouvel ouvrier, ayant tourné l'angle de la maison, s'assirent sur un banc rustique un peu éloigné de la muraille à cause de l'espalier qui y grimpait. Hector Pointuz posa à côté de lui sa bouteille et son verre, M. Virgile penché en avant, les mains jointes autour de son genou, regarda son jardin avec satisfaction.

— Vous arrivez ici juste à temps pour voir le printemps dans tout son beau, dit-il. Notre climat est rude et la végétation est toujours un peu en retard. Mais il faut voir comme elle rattrape le temps perdu quand elle s'y met. La verdure éclate tout à coup. Dans quatre jours, si nous avons alternativement un peu de pluie et un peu de soleil, toutes les feuilles seront sorties. Mais je ne suis pas impatient, car j'aime les bourgeons... Avez-vous jamais étudié les bourgeons, monsieur Pointuz ?

— Si vous m'appeliez Hector, monsieur Robert ? Je vous avouerai que je n'ai pas un faible bien prononcé pour mon nom de famille...

— Comme vous voudrez. Je disais donc que les bourgeons m'intéressent. Tenez, cet alisier, par exemple, là, au coin de la haie...

— Oui, oui, parfaitement,... très joli, répondit Hector qui n'aurait pas distingué un alisier d'un baobab et qui se versa un

troisième verre de bière en ajoutant : À la santé de vos arbres, patron.

M. Virgile se leva et se mit, les mains derrière le dos, à se promener lentement le long de l'allée, sans détourner les yeux de l'alisier que sa femme avait planté autrefois et qui était maintenant un bel arbre élancé, au tronc gris, aux branches capricieuses. La sève printanière donnait à leur écorce une teinte rouge foncé que les bourgeons d'un blanc d'argent pointillaient de mille petites étincelles ; on aurait dit que chaque branchette était un petit cierge de cire rouge au bout duquel voltigeait une petite flamme brillante.

« Que c'est charmant, mon Dieu ! chaque année plus charmant ! pensait M. Virgile. Allons voir un peu ce que font les ormes. »

Les ormes faisaient leur possible, comme il l'avait dit, pour rattraper le temps perdu. Ils étaient couverts de leurs fleurs d'un vert métallique dont les drôles de petites écailles, disposées en rosette, se serrent les unes contre les autres et entourent l'extrémité de chaque branche d'une manchette touffue. Déjà quelques feuilles tendres et timides se hasardaient à sortir au bout des rameaux les mieux exposés. Décidément l'alisier était en retard, mais on ne pouvait lui en vouloir de garder le plus longtemps possible ses jolis bourgeons de soie et d'argent. Le platane robuste qui ombrageait l'extrémité du jardin laissait pendre ses grappes nombreuses de fins pistils qui prennent à peine le temps de s'habiller d'une corolle, tant ils sont pressés de voir le soleil, la haie d'épine verdoyait, les groseilliers avaient déjà des fleurs.

— Regardez ceci de près et dites-moi si ce n'est pas joli, fit M. Virgile en revenant auprès d'Hector.

Il lui mit dans la main un rameau de groseillier fleuri.

— Tiens, c'est vrai, ce n'est pas mal, dit Hector en examinant cette grappe de petites cloches si délicatement découpées, doublées d'un velours si doux dont la teinte est déjà celle de la groseille mûre. Et qu'est-ce que ça donnera, ces petites fleurs ?



— Des confitures, répondit M. Virgile s'apercevant qu'il ne devait pas chercher dans son compagnon un écho à ses enthousiasmes.

Hector se leva à son tour et se dirigea vers le fond du jardin, pour avoir une vue d'ensemble de la maison, disait-il.

— Pourquoi l'appelle-t-on la Pommière ? Ce nom me plaît, sans que je sache au juste ce qu'il signifie. Il fait penser à de beaux fruits qui sentent bon et qu'on conserve l'hiver dans des armoires bien sèches. Quand j'étais petit, ma mère gardait des pommes dans la chambre du nord où l'on me mettait en punition.

« Je suis tombé ici dans un milieu où doivent fleurir les vertus de famille, se disait Hector. Si j'ai encore dans mes effets quelques souvenirs d'enfance, le moment est venu de les débaler. »

— Une pommière, répondit M. Virgile, est un pommier en espalier. La mienne, que je vous montrerai tout à l'heure, fut plantée il y a bien des années par un des précédents propriétaires de cette maison, à une époque où l'on n'imaginait pas que des arbres fruitiers pussent supporter un climat aussi rude. On cria au miracle quand cette pommière, la seule du pays, eut des pommes ; elle devint célèbre et donna son nom à la propriété.

On venait de loin la voir quand on la savait en fleur, on surveillait la croissance des fruits, on inscrivait dans l'almanach la date de leur maturité pour la comparer à celle de l'année précédente. Quelques personnes suivirent l'exemple du novateur et plantèrent des pommiers, des cerisiers, des pruniers. Mais ces tentatives furent loin de réussir toujours ; l'exposition de la première pommère était exceptionnellement favorable. Le soleil donne en plein sur l'espalier, l'angle de la maison l'abrite contre la bise, quant aux gelées blanches, il est facile de les prévoir et d'en empêcher les fâcheux effets. Tenez, ce tronc-là, à gauche, avec cette grosse branche fourchue qui en sort au premier nœud, c'est la souche originale. J'y ai ajouté deux autres plants que j'ai greffés moi-même.

Hector regardait la petite maison grise, propre et modeste avec sa large façade basse, son églantier grimpant, son vaste toit à peine incliné, ses fenêtres à rideaux blancs, et le petit verger, la barrière, le coin de pré tout égayé par le sourire des primevères, la route, au loin, qui descendait vers la ville, les trois ou quatre maisons du hameau voisin, groupées sous les frênes, et ressemblant, toutes blanches et grises, à un vol de pigeons qui se serait abattu dans la verdure.

— Y a-t-il longtemps que vous habitez cette jolie demeure ? demanda Hector saisi tout à coup d'une sorte de mélancolie champêtre qui était bien le dernier sentiment dont il se fût cru capable. On doit vivre heureux ici.

— J'espère que vous n'aurez aucune raison de changer d'avis. Pour moi, j'ai passé de belles années à la Pommère. Cette propriété appartenait aux parents de ma femme, je m'y suis établi en me mariant ; je n'étais pas très robuste, l'air de la campagne me convenait, et puis, j'avais toujours rêvé de planter des arbres. Ah ! si j'avais deviné que l'arboriculture pouvait être une vocation ! mais, quand j'étais jeune, un père dépensait fort peu d'imagination pour trouver un métier à son fils... L'horlogerie étant prospère, tous les enfants devenaient horlogers. Cela

ne se discutait même pas. Mon père était un habile sertisseur, il m'enseigna lui-même sa partie. Du reste, de quoi me plaindrais-je ? Les sertissages m'ont fait vivre et ne m'ont pas empêché de planter des arbres.

— De quoi vous plaindriez-vous, en effet ? murmura Hector en reprenant sa marche dans l'allée soigneusement entretenue.

Il songeait aux ateliers encombrés, à l'air trop chaud, constamment fouetté par la vibration sifflante des machines, aux lampes fumeuses, à cette âcre odeur du pétrole... Non, c'était l'odeur fraîche des bourgeons qu'il respirait maintenant ; pourquoi donc y mêler d'écœurantes réminiscences ? Tout en marchant, ils s'étaient approchés de la pommère.

— À quand vos fleurs ? dit M. Virgile à demi-voix, caressant du bout du doigt une branche brune et lisse. Ah ! monsieur Hector, c'est avec la fleur de pommier que mes soucis commencent. Il faut qu'elle se place bien, qu'elle ne sente point le gel, qu'elle noue convenablement, et puis que le petit fruit, gros comme une tête d'épingle, ait sa portion bien mesurée de soleil et de pluie. Il faut que les souris ne soient pas trop audacieuses... oui, les souris me rongent parfois mes pauvres pommes avant la cueillette. Il m'est arrivé aussi...

M. Virgile s'arrêta ; à quoi bon réveiller un fâcheux souvenir et divulguer les vieux péchés d'un prochain qui depuis lors s'était sans doute amendé ? Car François Korb, depuis qu'il avait quitté le voisinage, n'avait pas fait parler de lui, on était donc fondé à croire qu'il menait une conduite honnête.

Ce François Korb et sa femme avaient été pendant longtemps une grosse épreuve pour M. Virgile, une écharde dans sa chair, une pierre d'achoppement pour sa patience. C'étaient des voisins indiscrets, empruntant sans cesse – et oubliant de rendre – tantôt du sel, de la farine, tantôt une nappe, un seau, une corde à lessive... Ils empruntaient aussi des pommes à la pommère et, s'enhardissant chaque automne, firent deux ans

de suite une *razzia* complète, ne laissant à M. Virgile que les yeux pour pleurer ses chers fruits. « Encore s'ils les laissaient mûrir ! gémissait-il, mais ils cueillent des pommes vertes qui n'ont pas eu le temps de rougir au soleil ! » M^{me} Virgile qui n'avait pas la mansuétude de son mari parlait de déposer une plainte. Grâce à plusieurs indices, l'identité des voleurs était indiscutable. Mais M. Virgile, animé d'un esprit de conciliation et de douceur, souhaitait qu'on s'entendît à l'amiable. « Je comprends que mes pommes tentent ces pauvres gens, mais ils devraient y mettre plus de discrétion. Je le leur dirai. » Quelques semaines donc avant le moment où se produisait la disparition annuelle des pommes, M. Virgile alla trouver son voisin.

— François, lui dit-il, je viens vous faire une proposition. Laissez mûrir mes pommes, et après la cueillette, nous partagerons. Tant de douzaines pour vous, tant de douzaines pour moi. Cela vous va-t-il ?

— Ma foi, dit François en se grattant l'oreille, il faut que j'en parle à ma femme.

Le lendemain, M. Virgile y retourna.

— Eh bien ! François, acceptez-vous ma proposition ?

— Ma foi non, ma femme dit que nous y perdrons trop.

M. Virgile revint chez lui très rêveur. Sa femme lui déclara que plutôt que de se laisser encore dépouiller elle ferait elle-même le guet et massacrerait les maraudeurs de sa propre main, à l'aide d'un vieux pistolet d'arçon. Mais heureusement pour le repos de leur vie et de leur conscience, les deux époux apprirent quelques jours plus tard qu'un voisin moins tolérant ayant déposé une plainte contre François Korb, pour vol de bois et d'instruments aratoires, le coupable et sa femme venaient de décamper et s'étaient probablement embarqués pour l'Amérique.

Si Hector Pointuz avait appris cette histoire, elle l'aurait rempli d'une dédaigneuse pitié pour le manque de caractère de son patron.

— Vous pensez donc qu'on peut vivre heureux ici ? reprit M. Virgile poursuivant le cours de ses pensées. Eh bien ! regardez là-bas, cette petite maison, à gauche, un toit gris, trois grands arbres... la voyez-vous ? Elle était habitée par un certain François Korb et sa femme qui faisaient bien le plus triste ménage... des querelles, des dettes... on assure que les hirondelles avaient cessé de nicher sous leur toit. Ils sont partis, et la petite maison est restée à leurs créanciers, elle cherche acquéreur depuis plusieurs années. On aurait pour rien, — cinq ou six mille francs — ce gentil logis avec les trois arbres et un jardin dont le terroir est excellent. Si j'avais un fils, c'est là que je l'établirais. Je planterais un tilleul au coin de la haie et un merisier à l'ombre du tilleul.

— Le souper est prêt, monsieur, dit Doline en paraissant au détour de l'allée.

« Ce n'est pas malheureux, pensa Hector, je me sens creux jusqu'aux talons... Une petite maison pour cinq ou six mille francs ! tout juste ce qu'il me faudrait... si j'avais six mille francs. Or, coïncidence fâcheuse, je ne les ai pas... »

Le couvert était mis pour trois sur la table de la cuisine, ce qui étonna un peu le nouvel hôte. Le café était excellent, les pommes de terre frites à point, le beurre admirable.

— Nous goûtons à la vieille mode, dit M. Virgile en passant à Hector le bol de confitures. Doline et moi nous sommes conservateurs à un point qui vous surprendra, vous qui êtes jeune.

— Jeune ! pas si jeune que ça ! répondit-il vivement. Je parie que M^{lle} Doline est plus jeune que moi.

— Allons donc ! fit-elle avec son sourire placide en se levant pour prendre la cafetière sur le foyer, savez-vous bien que j'ai...

— Oh ! ne me dites pas votre âge, je sais celui que vous paraîsez avoir et cela me suffit... Trente-cinq ou trente-six ans, ajouta-t-il comme en *aparté*.

Doline tourna les yeux vers son maître d'un air presque consterné. Elle avait l'air de dire : « Est-il, grand ciel, possible de laisser ce jeune homme dans une telle erreur ! » Mais M. Virgile se contenta de sourire et elle se tut.

Doline avait les impressions lentes ; sa maîtresse, quand elle vivait, avait coutume de dire que si on piquait Doline avec une épingle, elle crierait le lendemain. Il lui fallait du temps pour penser, du temps pour sentir, du temps pour se réjouir ou se fâcher. Il lui était impossible de faire deux choses à la fois ; elle ne pouvait essuyer une assiette et gronder le chat en même temps, elle savait bien tricoter en ne pensant à rien, mais non en pensant à autre chose. Comme son ménage qu'elle tenait dans la perfection absorbait toutes ses facultés, elle donnait chaque soir à ses mains une heure de vacances qu'elle employait à mettre son esprit en mouvement. C'était alors qu'elle se faisait une opinion sur les événements du jour.

Ainsi donc, tandis que M. Virgile et son ouvrier assis en face l'un de l'autre dans la chambre de travail, examinaient des outils tout en causant sertissages, pierres fines, baisse des prix, Doline monta chez elle et se plaça près de la fenêtre, le coude sur la tablette de la croisée, les yeux fixés sur le contour lointain noyé dans le gris du soir, d'une montagne qu'elle n'avait jamais gravie, qui n'avait pas de nom particulier, et qu'elle appelait pour son usage la « montagne des réflexions. »

Doline ne réfléchissait bien qu'en regardant cette montagne qui n'était pas une crête, pas même un sommet, mais seulement une pente à la ligne douce et tranquille. Sans se l'expliquer clairement, ce qui eût été difficile, Doline se représentait que ses songeries logeaient là-haut : impressions tristes ou joyeuses, soucis, perplexités, longues méditations sur quelque problème domestique, souvenirs, figures disparues,

avaient leur demeure sur cette montagne. Si quelqu'un avait affirmé à Doline que les pâturages de la « montagne des réflexions » ressemblaient à tous les autres pâturages, qu'on y trouvait des gentianes, des troupeaux, des abreuvoirs, que deux ou trois bovis bernois y passaient l'été pour « gouverner » les bêtes et qu'on y vendait le dimanche de la crème aux promeneurs, elle aurait secoué la tête avec le sourire tranquille qui était son argument favori.

Ce soir il lui fallut plus de temps encore qu'à l'ordinaire pour débrouiller l'écheveau de ses impressions ; elle dut mettre sa joue, puis son front, sur sa main, et regarder bien longuement la montagne. Peu à peu une sensation douce passa dans son être, elle sourit, ses joues se colorèrent, elle songeait qu'il est bien agréable de ne paraître que trente-cinq ans lorsqu'on en a dix de plus. Tout d'abord, elle n'avait trop su qu'en penser ; maintenant, elle découvrait par degrés que cette erreur lui avait fait plaisir. Il était aimable, ce nouveau venu, il parlait bien ; demain, elle serait tout à fait à l'aise avec lui. Mais quelle drôle d'idée il avait eue, en arrivant, de lui dire : « Bonjour, mad... »

Doline ne put achever sa pensée tant le coup fut vif. C'était la commotion qu'elle aurait dû ressentir deux heures et demie auparavant qui arrivait enfin à destination. Dans la vie très monotone et retirée que menait Doline, l'apparition d'un étranger était un événement grave ; plus grave, plus stupéfiant encore et plus gros de conséquences, le fait d'être appelée madame quand tout le pays savait qu'elle était célibataire. Madame ! mais c'était là une notion nouvelle, de nouveaux aperçus, quelque chose comme une révélation ! Madame !... et pourquoi pas, au fait ? comment n'y avait-elle jamais songé ? Si, au lieu d'être restée M^{lle} Doline Bergue, elle était maintenant madame... madame qui ? Mais cette région des possibilités était trop vertigineuse pour qu'on osât s'y aventurer... Doline en eut comme un éblouissement et un choc. Elle mit sa main devant ses yeux et resta là, immobile. De tout ce qui s'était passé dans les dernières heures de la journée, elle ne savait plus que ce mot : madame. Il

engloutissait le reste. On l'avait appelée madame. Ô mon Dieu ! que de choses cela ne signifiait-il pas ? Ah ! si le colporteur qui lui avait donné ce petit couteau... Mais il n'était pas revenu, et à vrai dire elle n'avait jamais pensé à lui. Ce n'était qu'aujourd'hui qu'elle voyait combien tout aurait pu être différent.

Lentement, elle se leva et se dirigea vers le petit miroir suspendu au-dessus de sa commode. Après avoir passé la main sur ses bandeaux, elle regarda son image, puis, gravement, elle se fit un signe de tête en se disant à haute voix : « Bonjour, madame. » – « Bonjour, madame, » répéta-t-elle pour mieux savourer la jouissance toujours plus vive qu'elle trouvait dans ces deux mots. Elle revint ensuite à sa fenêtre et vit sur la « montagne des réflexions » comme un brouillard étrange. Que sortirait-il de ce brouillard ?

II



Le lendemain, M. Virgile qui se levait à six heures avait déjà déjeuné, fumé un cigare en faisant visite à sa pommère et travaillait à son établi depuis une grande heure, quand Hector Pointuz descendit de sa chambre en s'étirant les bras. Il trouva dans la cuisine Doline qui le regarda à peine et lui indiqua d'un geste la cafetière et le pot au lait placés sur le foyer. « Tiens ! est-ce que je serais déjà tombé en disgrâce ? » se demanda-t-il sans trop d'alarme en s'asseyant nonchalamment devant son déjeuner.

Impossible de nouer conversation avec Doline ce matin ; elle allait et venait continuellement, coupant par une brusque retraite les remarques les plus intéressantes de son interlocuteur. Enfin Hector se leva, alla sur le seuil de la porte respirer une bouffée de grand air, cueillit un brin de pervenche qu'il mâchonna.

« Il paraît que je suis en retard, pensait-il, mais n'ayons l'air de rien. La ponctualité est une vertu d'esclave... Pas mal, Hector, pas mal ! »

Là-dessus, il se décida à rentrer. Ouvrant la porte de la chambre de travail :

— Déjà à l'ouvrage ! fit-il avec une agréable nuance d'étonnement.

— Bonjour, Hector. J'espère que vous voilà bien reposé du voyage, dit M. Virgile d'un ton cordial.

— Mais oui, j'ai bien dormi, trop longtemps, à ce qu'il paraît.

— Chez nous, la journée d'horloger commence à sept et finit à sept, en été. Cependant, comme nos habitudes matinales vous paraîtront un peu dures, à vous qui êtes un citadin, je ne vous demande pas de les adopter tout d'un coup. Levez-vous chaque matin un quart d'heure plus tôt que la veille et faites un tour de jardin pour vous rafraîchir les idées. Il n'est rien qui dispose mieux à travailler.

« Ce patron est un bon *zig* » se dit Hector en s'asseyant à son établi.

Il était lui-même un fort bon ouvrier, comme M. Virgile s'en aperçut bien vite, ses doigts avaient une merveilleuse diligence et une parfaite sûreté ; ceux de M. Virgile, un peu grossis par les travaux du jardin, étaient loin de posséder la même délicatesse de touche et cette rapidité extrême dans l'exécution. Il faut dire aussi qu'Hector Pointuz y mettait de la coquetterie, il était résolu à étonner le patron. L'entrain avec lequel il prenait et changeait ses burins, les aiguisait, mesurait les dimensions de la pierre à sertir, l'exactitude de son coup d'œil, son tour de main élégant et précis et une certaine façon de s'y prendre qui semblait simplifier chaque opération, excitèrent bientôt l'honnête admiration de M. Virgile.

— Mais vous avez un talent doré, mon garçon ! exclama-t-il.

— Vous trouvez ?... Oui, j'ai de la patte, répondit Hector avec modestie. Il faut bien que chacun ait quelque chose, voyons !... Vous avez des arbres, moi j'ai de la patte...

Et il se remit à faire tourner avec une incroyable vélocité la roue du burin-fixe qui ronflait gaiement, tandis que la corde vi-

brait et que l'angle acéré des burins mordait le métal. Au bout de deux heures, Hector avait largement regagné le temps perdu ; alors il posa son brunissoir, son microscope, prit sur la table le journal de la veille et se mit tranquillement à en parcourir les colonnes.

— J'ai besoin de me détendre de temps en temps, patron. L'usure serait trop rapide sans cela. Voici mon système : travailler comme un beau diable quatre ou cinq heures par jour, et puis flânoter gentiment. Croyez-vous qu'il vous ira, mon système ?

— Non, je ne le crois pas, répondit M. Virgile.

Hector eut l'air surpris.

— Dans ce cas, je tâcherai de le modifier... Possible que votre climat me donnera les vertus de la fourmi... Vous avez ici une petite feuille locale qui n'est pas mal rédigée. Vous vous intéressez à la politique ?... Moi, ce que je préfère dans mon journal, c'est l'état civil... ça parle à l'imagination. Et puis la statistique... Vous savez bien, l'autre, qui lisait l'état civil pour voir s'il se mariait plus d'hommes que de femmes...

Hector débitait ses phrases avec indolence, ne prenant pas la peine de les lier entre elles ni d'articuler tous les mots. Une jambe croisée sur l'autre, balançant au bout de son pied sa pantoufle de cuir jaune, il continuait sa lecture, l'entremêlant de commentaires qui faisaient sourire M. Virgile malgré lui. Au bout d'un quart d'heure :

— Hector, si vous repreniez votre travail ?

— J'allais y songer de moi-même, chose curieuse, répondit-il en repliant soigneusement le journal.

L'instant d'après, les burins grinçaient sur la pierre à huile et les rubis et les chrysolithes s'ajustaient comme par enchantement dans des biseaux irréprochables.

— Il fait de ses doigts ce qu'il veut, dit M. Virgile à Doline le soir de ce jour, un peu avant le souper, comme Hector fumait une cigarette au bout du jardin. Mais il semble incapable de rester assis trois heures de suite. C'est un beau talent, une belle main : ce n'est pas un bon ouvrier. Il travaille comme quatre pendant un moment, et puis il flâne. Il dit que c'est son système.

Doline ne répondit pas tout d'abord, elle était pensive.

— Ah ! c'est son système ? répéta-t-elle enfin, se réservant de méditer là-dessus quand l'heure des réflexions serait venue.

Pour le moment, la compote de rhubarbe qu'elle faisait mijoter dans une reluisante casserole de cuivre suffisait à son activité intellectuelle.

Après le souper, Hector annonça son intention de faire un voyage de découvertes aux environs.

— Je regrette de ne pouvoir vous servir de guide, lui dit M. Virgile ; je dois porter au comptoir l'ouvrage que nous avons fait aujourd'hui et en prendre d'autre pour demain. Je ferai en même temps divers achats pour Doline qui ne va presque jamais en ville.

— Passerez-vous à la banque ? demanda Doline à demi-voix tandis qu'Hector, le dos tourné, appuyé au linteau de la porte ouverte sur le jardin, allumait une nouvelle cigarette.

— Non, il est trop tard, la banque sera fermée.

— C'est que j'aurais quelque petite chose à vous remettre, et puis, dites-leur donc que je voudrais bien savoir où en est mon compte courant.

— Parfaitement ; j'y songerai demain, si je puis me mettre en route une heure plus tôt.

— J'avais aussi idée, poursuivit Doline en s'asseyant et en croisant les mains pour mieux se recueillir, j'avais aussi idée de

m'acheter une robe, quelque chose de joli, de pas triste. Si vous leur disiez en passant de m'envoyer des échantillons...

Pour Doline, tous les habitants de la ville, fournisseurs, banquiers, ecclésiastiques, sociétés de musique, instituteurs, marguillier, étaient représentés par des pronoms vagues que M. Virgile appliquait comme il pouvait aux individualités en cause. Il promit donc qu'il *leur* dirait d'envoyer des échantillons pas tristes, qu'il *leur* demanderait de venir dans quinze jours passer la cuisine au lait de chaux, et qu'il *leur* reprocherait vivement la mauvaise qualité du saucisson qu'ils avaient récemment fourni. En même temps, s'il en avait l'occasion, il devait *les* prier de sonner un peu plus fort la cloche de midi, vu qu'on ne l'entendait plus comme autrefois, ce qui était bien surprenant de la part d'une si grosse cloche.

Muni de ces instructions, M. Virgile se mit en route, Hector prit le chemin bordé d'ormes et de tilleuls qui conduit de la Pommière au hameau le plus voisin. Une canne à la main, son chapeau de paille placé gaillardement derrière la tête, à la canotière, il se retourna avant de perdre de vue la maison, et apercevant Doline près de la pompe, il lui fit un beau salut.

« Aimable créature ! murmura-t-il avec enthousiasme, douce et placide ménagère, honneur de ton sexe ! »



Puis il jeta un coup d'œil ravi sur les prés verts où les grillons, ces violonistes infatigables, jouaient tous ensemble le même trille acharné, il regarda les arbres et leur fit un signe d'approbation ; la pureté de l'air l'enchantait, et quand il sortit de l'ombre des tilleuls, il s'assit à califourchon sur un mur pour jouir posément des charmes du soir.

À ses pieds, une pente semée de pâquerettes glissait doucement vers un petit bois de jeunes arbres, dont les troncs encore minces laissaient apercevoir la blancheur de la route qui les traversait. À droite, le chemin qu'il venait de suivre conduisait son regard vers les ormes de la Pommière, puis l'entraînait jusqu'aux trois montagnes bleues dont les sommets bornaient l'horizon. Bien que son esprit fût distrait par des considérations intérieures d'une bien autre importance, Hector Pointuz ne put s'empêcher de remarquer que ces montagnes avaient une fort belle ligne, sobre, harmonieuse et tranquille, et si parfaite dans sa simplicité qu'on ne pouvait l'imaginer différente. Ce contour était ce qu'il devait être, cette pente couchée qui se relevait peu à peu, si elle s'était dressée plus brusquement pour gravir une crête plus aiguë, aurait fait perdre au dessin de l'horizon tout son charme de grâce reposante, mais non trop molle et langoureuse, car la ligne tombait ensuite, d'un beau mouvement abandonné, dans une gorge profonde d'où elle s'élançait de nouveau plus hardie. Chacune de ces courbes avait sa physionomie, comme Hector se l'exprima à lui-même en disant :

« Ce pays a plus de tournure que je n'aurais cru. J'y pourrais vivre, moyennant pas mal de cigarettes... Allons voir la petite maison. »

C'était la première du hameau, il la reconnut à son toit d'ardoises grises et à ses trois arbres qui se dressaient à côté d'elle comme des gardes-du-corps en uniforme vert. Elle était fort exigüe, mais soigneusement réparée ; les volets étaient verts, des pigeons roucoulaient sur la gouttière, une vigne vierge, dont les feuilles commençaient à montrer leurs pointes

vertes sur le réseau des branches entre-croisées, encadrait la porte. Hector trouvait le vert une bien jolie couleur. Il fit le tour de la maison pour voir le jardin dans toute son étendue ; les plates-bandes et les planches du potager n'avaient pas encore été retournées, mais des touffes d'hépatiques faisaient de gaies taches lilas sur la terre grise. Il examina les fenêtres, essayant de découvrir si elles fermaient bien. Enfin il alla s'asseoir à quelque distance, au coin du pré, sur la borne qui marquait la limite du petit domaine.



« Hector, mon fils, se dit-il, es-tu bien décidé ?... Voyons un peu tes raisons. Tu as trente-cinq ans passés et pas un sou d'économies, car, quoique tu possèdes un talent doré, comme ton patron l'a bien voulu reconnaître, tu n'as pas pour le travail cet amour passionné qui conduit à tout, en passant par un livret de caisse d'épargne. Cependant tu es prévoyant et tu désires assurer ton avenir. Pour cela, il est nécessaire que tu t'adjoignes une personne dotée, elle, des vertus qui aboutissent à la caisse d'épargne... »

Le soleil venait de se coucher ; dans le calme qui se fait à cette heure du soir, on entendait, distincts et comme en relief, des bruits qui passent inaperçus au milieu du jour : le gros bourdonnement d'un frelon attardé, le frôlement des feuilles, le bonsoir des alouettes, qui ressemble au glouglou de l'eau coulant sur de petits cailloux. Les teintes de l'horizon, tout à l'heure encore chaudes de lumière, devenaient limpides et froides, et s'accroissaient sur un ciel pur comme le cristal. Le cristal, l'eau

d'une source, la fraîcheur des fontaines, c'est à cela qu'on pense le soir, à la montagne, en baignant ses yeux dans la transparence de l'air. Hector toujours assis sur sa borne, les deux mains sur ses genoux, se laissa distraire un instant de la direction pratique qu'il avait donnée à ses méditations. Cependant il y revint bientôt par le même chemin.

« Oui, c'est un joli coin de pays, et qui offrirait bien des avantages. La petite maison est gentille... l'air de la campagne, à ce qu'on assure, prolonge l'existence, et puis, quand je serai las de la conversation des arbres, la ville n'est qu'à une demi-heure... Nous pourrions sous-louer l'étage ; il doit y avoir deux chambres et une cuisine au rez-de-chaussée, c'est plus qu'il n'en faut pour être heureux. »

Il se leva et se remit en marche, les mains derrière le dos, se fouettant les jarrets du bout de sa canne flexible, comme pour s'exciter à courir plus vite au but.

« Voyons cependant... suis-je bien sûr de mon fait ? Raisonnons serré. Comment se fait-il qu'elle ait un compte courant à la banque ? Les personnes de sa condition – et de la mienne – placent volontiers leurs économies à la caisse d'épargne qui donne un intérêt plus élevé. Mais au delà d'une certaine somme, la caisse d'épargne ne reçoit plus. Quelle est cette somme ?... Quatre ou cinq mille francs, je crois... Que ne suis-je plus familier avec les règlements de cette admirable institution ! Du reste, je me renseignerai. Voilà donc un point acquis : M^{lle} Doline possède plus de quatre ou cinq mille francs, et elle place le surplus à la banque. Ah ! mademoiselle Doline, comment avez-vous fait, dites, comment avez-vous fait pour devenir capitaliste à la fleur de l'âge ?... J'y suis !... M^{me} Virgile, – c'est elle qui avait la fortune, son mari inconsolable me l'a dit – M^{me} Virgile lui a fait un legs... Elle *nous* a fait un legs ! ô admirable M^{me} Virgile !... Dommage que le parti auquel j'aspire ait moins de jeunesse que d'autres avantages. Bah ! on ne saurait tout avoir... D'ailleurs, M^{lle} Doline ne manque ni de fraîcheur, ni de modelé, et quelle

richesse d'expérience dans les choses du ménage, quelle candeur pour tout le reste... « Je... je suis demoiselle... »

Il prononça ces mots à demi-voix, avec l'intonation effarouchée, les yeux baissés de Doline.

« Quel bonheur pour moi, chère Doline, que vous soyez encore demoiselle !... Il s'agit maintenant de mener rondement mon affaire. »

III



Voici comment il s'y prit pour mener rondement son affaire. Le soir même, en rentrant, il fit avec ostentation plusieurs voyages de la cuisine à la pompe et remplit les *seilles* jusqu'au bord :

« Comme cela, dit-il en un *aparté* fort sonore, elle n'aura pas à se fatiguer demain matin à porter de l'eau pour le déjeuner. »

Puis, quand Doline fut montée dans sa chambre, il s'assura que sa fenêtre était ouverte et se promena juste au-dessous, fumant sa cigarette et poussant de temps à autre des soupirs considérables. Pour plus de clarté, il les entremêlait d'exclamations : « Charmant jardin ! heureux mortels, va ! Et moi ! – soupir prolongé en point d'orgue – toujours seul !... Si je la croyais sensible aux charmes de la poésie, pensait-il, je lui déclamerais ici le *Masque de fer* :

Seul, toujours seul ! par l'âge et la douleur vaincu...

mais elle pourrait croire que ma raison déménage. »

M. Virgile interrompit les opérations du siège bien mal à propos, car Hector, pour éveiller un sentiment d'intérêt dans le tendre cœur de Doline, s'était mis à tousser avec expression.

— Vous vous enrhumerez, je le crains, dit M. Virgile. Vous n'êtes pas accoutumé à nos soirées fraîches. Doline ! — il éleva la voix — Doline, êtes-vous là-haut ? C'est pour vous dire que je suis rentré et que vous apporte des échantillons.

— Merci, monsieur, je les verrai demain, répondit-elle en s'approchant de la croisée et en jetant un coup d'œil furtif à ces deux ombres qui ressemblaient à deux amoureux sous un balcon.

— Depuis un quart d'heure je me demande ce qu'il y a de changé dans votre figure, Doline, dit M. Virgile le lendemain à déjeuner.

Doline rougit.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? fit-elle.

Elle le savait parfaitement, car elle venait de passer dix minutes devant son miroir, à mettre d'une façon coquette son bonnet rond et à nouer par derrière les barbes blanches que depuis tant d'années elle avait coutume de croiser modestement sous le menton.

— Vous avez l'air plus jeune... il y a je ne sais quoi dans votre coiffure... poursuivit M. Virgile. À propos, si nous choisissons ensemble votre robe neuve ? M. Hector nous donnera son avis, il doit être au courant de la mode.

Hector se montra en effet très bon conseiller, mais les remarques obligeantes qu'il fit sur le teint de Doline, sur ses che-

veux, sur son type, la plongèrent dans un abîme de confusion. Elle avait ignoré jusqu'ici qu'elle eût un type et ne savait trop s'il fallait s'en réjouir ou s'en alarmer. En même temps, Hector la regardait d'une façon si marquée, il avait un air si drôle en approchant de ses joues rougissantes chaque petit carré d'étoffe pour voir si la nuance lui siérait, qu'elle ne savait où se mettre. Elle éprouvait un malaise qui n'était pas sans charme ; il lui semblait que son devoir était de s'enfuir, mais elle n'en avait nulle envie.

— Eh bien ! dit enfin M. Virgile qui trouvait que les délibérations se prolongeaient un peu trop, est-ce le gris ou le vert-olive qui l'emporte ?

Il regarda Doline et vit alors qu'elle était très rouge, que ses cheveux étaient un peu ébouriffés et que son bonnet avait des envollements de ruches tout à fait juvéniles.

— Je ne sais trop, murmura-t-elle en levant les yeux vers Hector. Il paraît que toutes les teintes me vont bien.

— Assurément, dit Hector en essayant fort près de son oreille l'effet d'une dernière nuance et en effleurant ses bandeaux par la même occasion. Pourtant, si vous voulez m'en croire, vous choisirez cette jolie mousseline de laine à bouquets bleu foncé.

— Elle vous plaît ?

— Beaucoup.

— Dans ce cas, je la prends, fit Doline avec un petit rire heureux. Vous êtes sûr qu'elle m'ira ?

— Tout à fait sûr. Le bleu est le fard des blondes.

Il débita cet axiome d'un air élégant et vainqueur, l'air d'un homme au courant de tout ce qui concerne les blondes et le fard. Doline en fut vivement impressionnée, mais comme elle tournait la tête, elle rencontra le regard, de M. Virgile étonné et

presque inquiet. Elle se leva précipitamment, rassembla en un tour de main les étoffes éparpillées, en murmurant : « Bon Dieu ! que de temps perdu, et moi qui ai tant à faire ! »

Dans le courant de cette journée et de la suivante, M. Virgile vit et entendit bien d'autres choses surprenantes. Il vit Hector, dans ses heures de loisir, éplucher innocemment des légumes et casser du sucre, grimper jusque sur le toit pour voir si la chatte qu'on cherchait partout ne s'y serait point cachée, cueillir de petits bouquets de pervenches et les déposer sur la fenêtre de la cuisine. Il l'entendit, le soir, chanter d'une voix de baryton assez agréable des fragments d'airs d'opéras :

Ô Richard, ô mon roi.

ou bien l'air de Martha :

Depuis le jour,
Rayonnant d'amour,
Où tu vins à mes yeux,
Entr'ouvrir les cieux...

Si ce n'était pas là une cour en règle et à grand orchestre, cela y ressemblait à s'y méprendre.

Cependant M. Virgile doutait ; il n'en voulait croire ni ses yeux ni ses oreilles. Il vit Hector tenir des écheveaux de coton, il l'entendit raconter à Doline ses souvenirs d'enfance, et combien, dans cette période naïve, il aimait les tartines de beurre... Il surprit Doline tout en pleurs dans l'escalier ; quand il lui demanda avec alarme la cause de ce chagrin, elle lui répondit, la figure enfouie dans un linge à vaisselle :

— Je ne sais pas, je ne sais pas ! Pour l'amour du ciel, laissez-moi tranquille !

Et M. Virgile doutait encore. Cependant, le soir de ce même jour, il entendit un bout de dialogue qui bon gré mal gré l'éclaira.

Il revenait assez tard de sa course habituelle ; en approchant de la maison, il vit qu'une lampe était allumée dans la cuisine et que deux têtes se penchaient au-dessus de la table, tout près l'une de l'autre. Il s'avança vers la fenêtre qui était entr'ouverte et regarda.

« Vilain métier que je fais là ! pensa-t-il, mais il faut pourtant que je sache à quoi m'en tenir. »

Une photographie était placée sur la table, Doline la contemplait attentivement, la tête un peu penchée de côté ; puis elle la prit, l'approcha de la lampe :

— C'est une belle personne, dit-elle d'un ton pénétré.

— Pas mal, oui, pour une brune.

— Est-ce que vous aimez mieux les blondes ? fit-elle avec hésitation.

— Ah ! mademoiselle Doline, pouvez-vous me faire une semblable question ? Les blondes sont... je les porte sur mon cœur !

— Toutes ? dit-elle avec une candeur parfaite.

M. Virgile, derrière la fenêtre, était atterré. « À son âge, pensait-il, à son âge !... Impossible de dire dans ce cas : mieux vaut tard que jamais ! »

Hector venait de prendre à son tour la photographie :

— Cette belle personne a eu pour moi, comme je vous l'ai dit, des sentiments... qui ne laissaient rien à désirer. Mais, sous le rapport de l'expérience, de l'âge... Je n'aime pas, moi, qu'on soit trop jeune, trop fruit vert... Vous voyez quelle confiance

vous m'inspirez, mademoiselle Doline ; je vous raconte ma vie, là, avec un abandon... Pensez-vous que M. Virgile verrait des inconvénients à ce que je boive un verre ou deux de son excellente bière ?

— Pas le moindre, répondit M. Virgile en se dressant dans l'embrasure de la fenêtre.

Doline poussa un léger cri de surprise, Hector ne perdit rien de son bel aplomb. Il tira de sa poche un portefeuille dans lequel il plaça la photographie en disant :

— J'étais en veine de vieilles histoires, monsieur Robert ; j'ai fait à M^{lle} Doline, qui a une patience rare, l'histoire de toute ma parenté, dont l'origine se perd dans la nuit des temps à partir de mon grand-père.

— Monsieur Hector, dit son patron toujours debout dans le cadre de la fenêtre, venez donc fumer un cigare avec moi sur le banc du jardin ; la soirée est très belle.



— Volontiers, répondit Hector qui pensait : « J'allais enlever l'affaire, mais ce n'est que partie remise. »

Il sortit en fredonnant et rejoignit M. Virgile qui lui tendit aussitôt son étui à cigares.

— Merci, dit Hector. Fumons le calumet de paix.

Il prononça ces derniers mots avec un accent légèrement interrogateur, mais M. Virgile resta silencieux. La nuit était si calme qu'on entendait venir du hameau le bruit régulier d'un battant de pompe et de l'eau tombant par jets saccadés dans un bassin. Les arbres, tout noirs, avaient l'air grave, deux ou trois étoiles luisaient faiblement dans le grand ciel pâle.

— Nous sommes de drôles de gens, nous autres *montagnons*, dit enfin M. Virgile ; nous prenons tout au grand sérieux. Voulez-vous m'écouter quelques minutes ?

— Je suis prêt à tout, même à être sérieux sans raison, répondit Hector de son ton dégagé.

Mais M. Virgile retombait dans ses hésitations.

« Si pourtant je me trompais, si je lui faisais tort ? » pensait-il.

Il poursuivit avec un léger embarras :

— Doline est une excellente fille, mais elle n'a pas vu le monde.

Bon M. Virgile qui l'avait si peu vu lui-même, et dont la diplomatie bien intentionnée était déjà percée à jour par Hector !

— Je la connais, reprit-il, elle est à mon service depuis vingt-cinq ans, et ma femme qui déchiffrait vite les caractères me disait parfois : « Doline se laissera duper si l'on n'y prend garde ; elle accepte tout comme bon argent... »

— Monsieur, interrompit Hector qui vit aussitôt l'avantage de sa position, vos paroles, si j'essayais de les comprendre, auraient, je le crains, un sens offensant. Parlons sans détours : me croyez-vous l'intention de duper M^{lle} Doline ?

Il ne put s'empêcher de sourire tant l'idée lui parut drôle. Une innocence de quarante-cinq ans !

— Non, répondit gravement M. Virgile, j'ai toujours fait mon possible pour ne croire aux mauvaises intentions que sur des preuves évidentes, et encore... on se trompe si aisément. Ce que je crains, c'est que vos attentions marquées, votre obligeance, vos qualités aimables enfin, n'induisent Doline en erreur sur... sur vos sentiments à son égard... Tout cela est pénible à dire, poursuivit M. Virgile avec effort, en jetant loin de lui son cigare qui persistait à s'éteindre. Je vous fais sans doute injure à tous deux... Doline a du bon sens, et vous seriez vous-même trop...

— Ah ! n'en répondez pas, interrompit Hector. M^{lle} Doline a pour moi bien des charmes ; quand elle le voudra, je l'épouserai.

M. Virgile resta quelques minutes sans parler. Enfin il reprit :

— Il y a une grande différence d'âge.

— Par le caractère, M^{lle} Doline est plus jeune que moi.

— Et vous l'aimez ?

— Je l'estime, c'est un sentiment qui fait meilleur usage.

— Mais nous ne savons rien de vous, de vos antécédents ! s'écria M. Virgile.

— Ah ! vous entrez ici dans un autre ordre d'idées. Que vous dirais-je de moi-même ? M^{lle} Doline me trouve bien.

Et il se mit à rire, tandis que M. Virgile, le front baissé, arpentait l'allée à grands pas. M. Virgile, malgré sa douceur, savait montrer une fermeté étonnante quand l'intérêt des autres l'exigeait. Il s'approcha de nouveau d'Hector et lui mit une main sur l'épaule.

— J'ai à cœur le bien de Doline, dit-il ; elle a soigné ma femme avec dévouement, je lui dois beaucoup. Je n'avais jamais supposé qu'elle se marierait, mais, si elle le désire, je ne m'y op-

poserais en aucune façon... Seulement, je vous crois trop peu de sérieux et de solidité pour faire un bon mari.

— Par exemple, dit Hector, voilà qui n'est pas aimable.

M. Virgile ne s'arrêta pas à l'écouter.

— J'avertirai Doline, poursuivit-il, et cela immédiatement. Je l'engagerai vivement à bien réfléchir.

— Et vous lui direz de moi tout le mal imaginable. Vous feriez mieux de me mettre tout simplement à la porte ! dit Hector Pointuz sortant de son flegme et parlant d'un ton irrité.

— Non, je ne vous mettrai pas à la porte, répondit tranquillement M. Virgile. Ce serait aller contre mon but, qui est de laisser à Doline le loisir de se décider en pleine connaissance de cause.

— Ainsi donc, c'est le calumet de guerre que nous venons de fumer ? reprit Hector d'un ton plus calme. Votre influence contre la mienne ? Parfaitement. Je vous laisse la première manche.

Et il s'éloigna. Il rentra dans la cuisine, prit sa lampe et monta chez lui, après avoir souhaité brièvement le bonsoir à Doline. Celle-ci le suivit d'un regard étonné.

— Qu'est-ce qu'il a donc ? demanda-t-elle à M. Virgile qui en cet instant ouvrait la porte.

— Il est mécontent, et j'en suis la cause, répondit-il. J'ai à causer avec vous, Doline.

Il vint s'asseoir en face d'elle ; sur la table qui les séparait brillait toute l'argenterie du ménage, une douzaine de petites cuillers que Doline était occupée à polir. Elle posa devant elle le morceau de peau de daim dont elle se servait, et les mains croisées, regarda M. Virgile.

— Doline, commença-t-il, c'est par intérêt pour vous que je vais vous faire une question indiscreète. Hector Pointuz vous a-t-il demandée en mariage ?

— Pas encore, répondit-elle.

— Vous supposez donc qu'il en a l'intention ?

— Mais... ça en a tout l'air, dit-elle simplement.

« Ça en a tout l'air ! Ne dirait-on pas que cela lui est arrivé cinquante fois ! » pensait M. Virgile tout renversé.

— Et... l'accepterez-vous, Doline ?

Ici elle pencha la tête.

— C'est ce que je me demande du matin au soir, murmura-t-elle.

« Bon ! pensa M. Virgile avec un vif soulagement, le cœur n'est pas entamé. »

— Prenez votre temps, Doline, réfléchissez bien, la chose en vaut la peine. Mais mon préavis est défavorable, je ne vous le cache pas. Hector Pointuz, à moins qu'il ne change, ce qu'on doit toujours espérer, ne fera pas un bon mari. Je le jugerais moins sévèrement s'il ne s'agissait de vous et de votre bonheur, Doline.

Là-dessus il la quitta, sentant une responsabilité bien lourde peser sur lui.

Le lendemain, Hector Pointuz avait changé ses batteries : une grande réserve, une dignité tempérée de mélancolie remplaçait l'enjouement de ses manières. Il semblait ignorer Doline ; jamais jeune novice, jamais élève de séminaire ne mit plus d'ostentation à éviter les regards féminins. Il travailla tout le jour avec une assiduité méritoire, parlant fort peu, puis il s'en alla fumer tout seul au jardin quand il eut fini sa tâche.

Doline n'y comprenait rien, elle n'osait lui adresser la parole, voyant son air ténébreux. Ses attentions lui manquaient ; elle versa même une larme dans les seilles qu'il avait remplies chaque soir depuis son arrivée. Le petit bouquet de pervenches qu'il lui avait cueilli la veille était flétri, mais elle n'eut pas le cœur de le jeter, elle l'emporta dans sa chambre en se cachant de M. Virgile.

Le surlendemain, ce fut encore pis : on ne prononça pas quatre syllabes dans la maison ; Hector adressait à Doline des regards chargés de reproches.

« Moi qui ne comprends pas même ce qui se passe, il me regarde comme si j'étais la cause de tout ! » pensait-elle désolée.

Ce soir-là elle pleura en se mettant au lit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis la mort de M^{me} Virgile. Le lendemain, elle était abattue et d'une tristesse calme. Elle ne pleura qu'un peu, en faisant son déjeuner et à midi, quand elle s'aperçut qu'Hector persévérait dans son étrange conduite.

« La maison a été si gaie pendant quelques jours, soupirait-elle, maintenant c'est pis qu'un corbillard. »

Le soir elle versa de nouveau quelques larmes, le lendemain elle ne fit que cela. Les bondes intarissables étaient ouvertes et Doline n'avait plus la force de les fermer. Un chagrin auquel elle ne comprenait rien elle-même la déprimait ; elle faisait de vagues souhaits, elle détestait la vie. Huit jours se passèrent ainsi. Hector Pointuz, pour des raisons particulières, lui gardait rigueur. Sans doute il attendait le moment où, fondue dans les larmes, Doline n'aurait plus un atome de volonté. Et elle pleurait, pleurait... Elle ne savait plus au juste pourquoi, sinon que cette vie ne pouvait plus durer ainsi et qu'il fallait absolument y changer quelque chose.

Elle faisait son ouvrage néanmoins, mais M. Virgile, par un effet d'imagination, trouvait à tout ce qu'il mangeait un goût de

larmes. Hector faisait ses quatre repas en silence et d'excellent appétit. Il était très gai intérieurement, tandis que M. Virgile menait l'existence la plus torturée. Sa conscience, délicate à l'excès, ne cessait de lui faire des reproches. C'était lui qui avait introduit à son foyer ce brandon de discorde ; c'était lui qui avait ouvert cette source de larmes. Que ne s'était-il montré plus prudent ! Et puis, son intervention dans des affaires de cœur très compliquées avait été malheureuse, produisant un effet auquel il ne s'était nullement attendu. Pourquoi Doline pleurait-elle depuis une quinzaine de jours, semant la tristesse et l'humidité dans toute la maison ? Elle qui paraissait si sûre de son fait, avec son : Pas encore !... Que n'attendait-elle tranquillement une solution quelconque ?... Mais le cœur de la femme est un mystère !

Et Doline pleurait toujours.

— Doline, vous vous rendrez malade ! dit M. Virgile au désespoir, un matin, après l'avoir entendue sangloter dans sa chambre bien avant l'aurore. Si ma femme était ici, elle vous commanderait de cesser de pleurer.

— Je ne... puis plus... m'en empêcher, gémit-elle en portant son tablier à ses yeux. Je crois... que j'ai un ressort... cassé... quelque part.

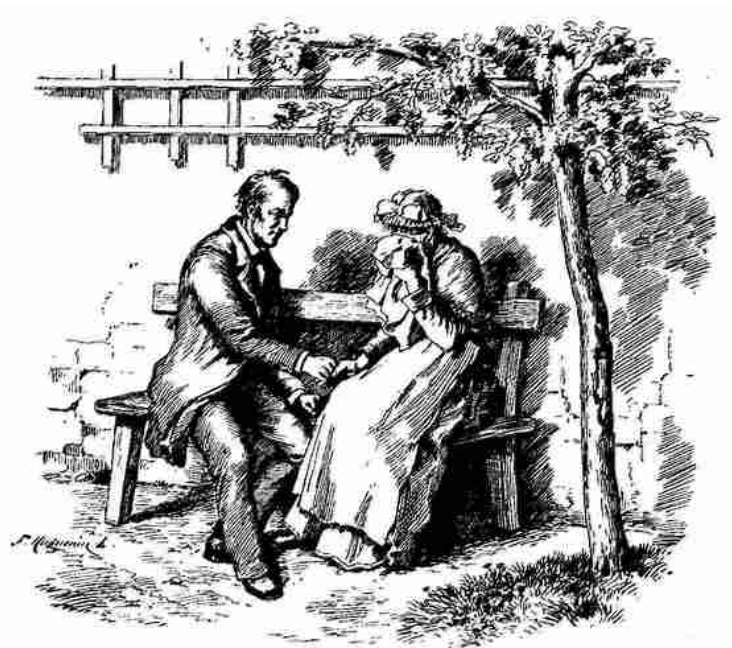
— Mais dites-moi au moins pourquoi vous pleurez... Ce n'est pas pour Hector Pointuz... vous avez trop de bon sens, trop de fierté.

— Non, ce n'est pas pour lui... particulièrement...

— Mais pour qui donc ? ou pour quoi ?... Confiez-moi cela, Doline. Sortons un peu, l'air vous rafraîchira.

Il était six heures du matin, la rosée sentait bon, mais M. Virgile n'aimait plus la rosée, elle ressemblait trop à des larmes. Le merisier allait fleurir ; ils s'assirent sous ses branches

qui retombaient pour cacher aux oiseaux compatissants le déplorable état de Doline...



— Voyons maintenant, parlez, dit M. Virgile en lui prenant la main.

— Je n'ai... je n'ai rien à dire. Je suis très malheureuse, il faut que je pleure...

Et elle joignit aussitôt l'action à la parole.

— Jamais je n'y avais pensé auparavant, dit-elle tout à coup en découvrant son visage gonflé pour regarder M. Virgile en face.

— Je le crois, je le crois, Doline, fit-il pour l'apaiser, mais en se demandant à quoi elle pouvait bien faire allusion.

— Jamais, jamais ! répéta-t-elle avec une recrudescence d'énergie, pas même quand le colporteur m'eut donné ce petit couteau.

— Doline, ma fille, vous déraisonnez, s'écria M. Virgile.

— Et c'est sa faute à lui, c'est lui qui m'y a fait penser le premier soir. Je n'ai plus été la même, les affaires du ménage ne m'intéressaient plus comme auparavant, et je me dis que j'ai manqué ma vie, et que si c'était à recommencer...

M. Virgile se leva, l'air lui semblait tantôt froid et tantôt chaud ; il fit un tour d'allée, puis il revint à Doline.

— Si Hector Pointuz vous demandait en cette minute, vous l'accepteriez donc ?

— Je crois... qu'oui, répondit-elle à voix basse.

— Voulez-vous que j'aille le chercher ?

— Non, non, s'écria-t-elle en se levant brusquement, n'y allez pas, ce serait mon malheur... Il m'a fait trop pleurer, c'est un mauvais signe...

— Dans ce cas, Doline, reprit M. Virgile appelant à son secours toute sa logique et sa fermeté, j'espère que vous vous montrerez raisonnable, que vous ne penserez plus à lui, ni à rien de ce qui vous fait pleurer. Vous prendrez un tonique qui vous rendra l'appétit et vous remettra le système nerveux en bon état...

Pour toute réponse, Doline cacha sa figure sur ses genoux et se reprit à sangloter.

— C'est que... c'est que... fit-elle d'une voix entrecoupée, j'aurais tant voulu m'appeler madame !

Pour la seconde fois, M. Virgile se leva et fit un tour d'allée. Quand il revint, il était pâle.

— Eh bien, Doline, dit-il en se penchant vers elle, cela vous ferait-il plaisir de vous appeler madame Robert ?

D'un bond elle fut debout, s'essuyant les yeux.

— C'est trop beau pour être vrai ! s'écria-t-elle.

Et tandis qu'elle s'essuyait les yeux, M. Virgile s'épongeait le front.

Quand il apprit la nouvelle de la bouche de son patron, Hector Pointuz eut un haussement d'épaules.

— Je m'en doutais, dit-il. Mes félicitations. Et pardonnez-moi d'avoir marché sur vos brisées. Vous auriez dû m'avertir...

Huit jours plus tard, il cherchait dans le vaste monde une autre personne douée des vertus qui aboutissent à la caisse d'épargne. On assure qu'il la rencontra.

Les félicitations et les visites d'usage arrivaient à la Pommière. Jean-Émile Perret, un proche voisin et un brave homme, vint des premiers et serra la main de M. Virgile en hochant la tête.

— C'est égal, je ne l'aurais jamais cru ! fit-il avec mélancolie.

— Que voulez-vous ? répondit M. Virgile de son ton plein de grave débonnairété, Doline s'était mis dans l'esprit de s'appeler madame, il fallait bien lui en passer l'envie...

À LA FRONTIÈRE



C'ÉTAIT par
un beau
soir de mai
1857. Le soleil, déjà
bas sur l'horizon, éclai-
rait de ses rayons obli-
ques le tranquille et

C'était par un beau soir de mai 1857. Le soleil, déjà bas sur l'horizon, éclairait de ses rayons obliques le tranquille et verdoyant vallon où se cache le hameau français du Nid-du-Fol. Les pruniers dessinaient de longues ombres sur l'herbe des vergers ; au-dessus des vieux toits noircis s'élevaient de blanches colonnes de fumée, annonçant qu'on apprêtait le repas du soir ; quelques pigeons volaient encore aux alentours, mais les ruches étaient silencieuses, car les abeilles, comme des ouvrières fatiguées, se retirent chez elles de meilleure heure que les élégants paresseux qui ont passé la journée à lisser leurs plumes et à roucouler au soleil. Avec l'ombre descend le silence ; seul le ruisseau là-bas chuchote encore des histoires aux saules penchés qui l'écoutent, c'est un intarissable bavard qui ne se tait ni jour ni nuit. Son eau claire clapote comme effrayée sous l'arche du pont rustique, et se hâte de traverser cette voûte pleine d'ombre pour aller étinceler plus loin dans un brillant rayon.

— Quel joli ruisseau ! je m'étonne pourquoi nous n'avons rien de pareil à la Brévine ? Il me semble que je pourrais passer des heures à le regarder courir ainsi et se fâcher contre ces grosses pierres.

La jeune fille qui parlait s'était arrêtée sur le pont, suivant du regard un jonc qui filait comme une flèche au milieu du courant.

— Mais je m'oublie, mon vieux Chardon, et tu ne me rappelles pas à l'ordre, continua-t-elle en frappant de sa main brune la croupe d'un âne mélancolique attelé à une carriole assez primitive. Au revoir, Tanase, je soignerai bien le petit chat, n'ayez pas peur. Avant quinze jours, il me suivra partout.

Un miaulement lamentable, sorti du panier à couvercle que la jeune fille portait au bras, fut comme une protestation du prisonnier.

— Ne le gêne seulement pas trop, Rosette, dit la vieille femme d'un ton dur. Si les bêtes n'avaient que du bon temps, chacun voudrait naître dans la peau d'un chat.

Rosette devint grave.

— C'est un péché de parler ainsi, demandez à votre curé, Tanase.

Puis elle grimpa lestement sur la carriole, et prenant les rênes :

— Hue, Chardon ! cria-t-elle.

— Attends, dit la vieille en allongeant sa main ridée dans la direction du hameau. Vois-tu ce garçon qui s'avance de notre côté ? Si c'en est un de la Brévine, tu serais peut-être bien aise d'avoir sa compagnie le long du chemin.

— Au contraire, fit vivement Rosette. Je le connais bien, mais je ne peux pas le souffrir. Il est méchant comme un singe, Tanase. Allons, Chardon, sais-tu qu'il est bientôt six heures, mon vieux ?

Et le rustique équipage s'ébranla, cahotant si fort sur les cailloux, que la taille souple de Rosette s'inclinait brusquement

en avant et en arrière, comme la tige d'un épi secoué par le vent. La jeune fille gardait son équilibre à grand'peine sur la planche polie qui lui servait de siège, mais elle ne cessait d'exciter de la bride et de la voix le vieux grison, très enclin à reprendre constamment son allure de philosophe.

— Quel lambin tu es, Chardon ! Je t'ai déjà dit qu'il est six heures. Qu'as-tu à regarder ce sorbier, à présent ? Si tu ne te dépêches pas, ce vilain Gaspard nous rattrapera à la montée, et nous en verrons de grises, toi et moi. Tu sais bien qu'il me déteste depuis le jour où je lui ai dit tout crac qu'il était méchant comme un âne rouge. C'était pourtant faire injure à tes pareils, n'est-ce pas ? Trotte, mon vieux, trotte !

Mais le grison secoua ses longues oreilles, comme pour protester contre des exigences aussi exorbitantes. Le chemin gravissait maintenant un revers escarpé, brisé à mi-hauteur par une profonde fissure qui était la porte du vallon. Pour parvenir à ce col, il fallait ménager sagement ses jambes et son souffle ; aussi l'âne garda-t-il son pas de sénateur. La jeune fille alors mit lestement pied à terre. Elle avait repris à son bras le panier couvert d'où s'échappaient de temps à autre de faibles miaulements ; et avec deux bêtes à gronder et à consoler, la langue de Rosette avait de la besogne.

— Bon ! s'écria-t-elle à un tournant de la route, si ce n'est pas Gaspard que j'aperçois là-bas ! Il aura pris la traverse pour nous rejoindre plus vite. Maintenant, Chardon, s'il te houspille, ce sera bien ta faute, vilain paresseux ! Mais peut-être qu'il n'osera rien nous faire ; depuis que je vais sur mes quinze ans, j'ai l'air respectable. Si seulement j'avais des lunettes, Gaspard pourrait me prendre pour ma grand'maman !... Tiens, Chardon, est-ce que je ne lui ressemble pas tout à fait ? s'écria-t-elle en se plantant devant son âne, les bras croisés et l'air si sévère, avec ses lèvres serrées jusqu'à en devenir toutes blanches, qu'on aurait eu peine à reconnaître le joli visage souriant de tout à l'heure. Seulement, grand'maman ne serait pas aussi leste, con-

tinua-t-elle en courant à reculons, au risque de trébucher sur les pierres. N'as-tu pas honte, Chardon, de voir que j'avance plus vite que toi, moi qui n'ai que deux jambes et toi qui en as quatre ?...

Ici Rosette se tut subitement. Elle revint prendre d'un air très grave la bride de son âne et continua son chemin d'un pas mesuré, les yeux fixés à terre, comme si elle ignorait complètement le personnage qui s'avavançait rapidement derrière elle. C'était un grand garçon en blouse, assez bien découpé, très brun de visage, mais avec des yeux presque incolores et si profondément enfoncés sous des sourcils épais, qu'on y cherchait un instant le regard avant de pouvoir le trouver. Et quand une fois on l'avait rencontré, ce qu'on y avait vu ne vous donnait aucune envie d'y revenir.

— Bonsoir, belle Rosette ! cria-t-il à deux pas de l'équipage.

— Bonsoir, vilain Gaspard ! répliqua-t-elle sans se retourner.

— Oh ! oh ! nous ne sommes pas douce au pauvre monde ! Mais c'est égal, vous ne sauriez croire l'envie que j'ai de faire un petit bout de conversation avec vous.

— Pas moi, dit-elle avec une moue dédaigneuse.

— Eh bien, je parlerai tout seul. Vous voyez si je suis de bonne composition. Vous venez du Nid-du-Fol, hein ? Oh ! vous n'avez pas besoin de répondre, je vous ai vue de loin avec la Tanase, et je vous ai entendue aussi. N'ai-je pas de bonnes oreilles ?

— Elles sont assez longues pour cela.

— Vous avez la langue la plus pointue de la commune, dit Gaspard qui riait jaune. Mais écoutez, ma fillette, nous chanterons une autre chanson aujourd'hui.

Et il s'arrêta devant elle comme pour lui barrer le passage.

— Tanase m'a répété...

— Vous disiez que vous l'aviez entendu vous-même, avec vos grandes oreilles, fit-elle d'une voix railleuse.

Puis, se baissant vivement, elle passa sous le bras qu'il étendait et se trouva cinq pas plus loin avant qu'il eût fait un mouvement. Mais il la rejoignit aussitôt, et Rosette, malgré sa bravoure, ne put se défendre d'une certaine inquiétude en voyant l'éclair de colère qui brillait dans ses yeux enfoncés.

« Je ne lui répondrai plus rien, pensa-t-elle ; peut-être qu'alors ça l'ennuiera et qu'il me laissera tranquille. »

— Tiens ! recommença Gaspard en jetant un coup d'œil sur la petite carriole, il ne m'arrive pas souvent d'aller en voiture ; si j'essayais la vôtre, quand même ça n'est pas une calèche à ressorts ?

En même temps il arrachait à Rosette le fouet qu'elle tenait à la main et en cinglait un grand coup sur les flancs rebondis du grison. La pauvre bête tressaillit et prit le trot, mais s'arrêta bientôt essoufflée.

— Je ne veux pas que vous battiez mon âne ! cria Rosette en courant après l'équipage.

Pour toute réponse, le grand Gaspard fit de nouveau siffler dans l'air la mèche de son fouet, se hissa d'un saut sur le banc du char, et resta là, les jambes pendantes, regardant Rosette d'un air moqueur.

— On est très bien ici, dit-il en lui faisant une grimace. Si seulement cette satanée bête voulait trotter ! Tiens ! et puis tiens ! marcheras-tu, rosse !

Et les coups de pleuvoir comme grêle. Chardon s'arrêta court, blessé dans sa dignité d'âne par un traitement aussi injurieux. Il se planta solidement sur ses quatre pieds, et par un

braiement qui fit tressaillir les échos, donna essor à son indignation.

— Vas-tu finir ta musique, vieille brute ! cria Gaspard en sautant à bas de son siège.

Et il s'avança vers la bête récalcitrante en levant le manche du fouet d'un air menaçant.

— La brute, c'est vous ! dit Rosette pâle de courroux ; vous ne toucherez plus Chardon, ou bien vous me frapperez moi-même.

Elle s'appuyait contre l'animal, les bras étendus en croix pour mieux le protéger.

— Ôtez-vous, cria-t-il, ou vous aurez des coups.

— Essayez, si vous l'osez.

Il n'osa pas.

— À votre aise, dit-il en haussant les épaules. Je suis bien bon de vouloir corriger cette bête vicieuse. Faites-la marcher à présent, si vous pouvez.

— Rendez-moi mon fouet d'abord, dit Rosette.

Il le lui rendit.

— À présent, dit-elle, n'essayez pas de m'approcher, ou vous pourriez recevoir, au beau milieu du visage, un coup qui vous laisserait des marques.

— Ta, ta, ta ! fit-il, comme elle est féroce ! Moi qui la croyais si bonne fille !

Rosette ne répondit pas. Elle prit doucement son pauvre grison par la bride. « Hue, mon vieux ! » dit-elle. Et il se remit en marche.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? dit Gaspard qui suivait la voiture en rêvant à quelque autre méchanceté.

Et soulevant le linge qui couvrait la petite cargaison, il découvrit quatre beaux pains de séré, blancs comme neige, placés l'un à côté de l'autre au fond du char.

— Est-ce qu'on peut y mordre ? J'ai faim, Rosette ! cria Gaspard.

La jeune fille ne répondit rien. Elle ne songeait qu'à parvenir le plus vite possible au col où commençait la descente, pour faire prendre à Chardon un trot accéléré qui la mît à l'abri de son persécuteur.

— Et ce panier si bien ficelé ? continua le garnement. Il y a une poule dedans, Rosette ?

« Si le chat avait seulement l'esprit de se taire ! » pensa-t-elle. Mais en cet instant même le prisonnier jugea à propos de manifester sa présence par un miaulement des plus distincts.

— Voilà une marchandise qui n'a pas besoin d'étiquette, fit Gaspard avec un bruyant éclat de rire. Vous aimez les chats, Rosette ? moi, j'en raffole. Attention ! celui-ci va faire un peu de gymnastique.

Malgré sa ferme résolution de ne plus tourner la tête, Rosette ne put s'empêcher de regarder derrière elle. Gaspard brandissait le panier à bras tendu et le faisait tourner dans l'air comme une fronde, de façon à procurer au pauvre petit miauteur toutes les sensations du mal de mer.

— Vous allez le faire périr, cria Rosette indignée.

— Bah ! les chats ont la vie dure. À propos, de quelle couleur est celui-ci ? Ça doit être une bête remarquable pour qu'on l'emmène exprès du Nid-du-Fol. Est-il bleu ? montrez-moi vite ça.

— Vous n'ouvrirez pas mon panier, dit résolument la fillette. Lâchez cette anse !

— Et qu'est-ce que vous me donnerez, si je vous laisse tranquille, vous, votre chat, votre âne et toute la ménagerie ?

— Je vous ferai donner une belle étrillée par mon père la première fois qu'il vous attrapera.

— Ah ! c'est comme ça ! dit Gaspard en se penchant vers elle d'un air de menace. Nous avons fini de rire, petite fille. Écoutez-moi bien : si vous n'obéissez pas sans regimber à tout ce que je vais vous dire, je flanque vos sérés en bas la pente, je rosse votre âne et j'étrangle votre chat. Avez-vous compris ?

Les lèvres de Rosette tremblaient. Cette fois, elle avait décidément peur.

— J'écoute, murmura-t-elle.

Un sourire de triomphe passa sur la méchante figure du garnement.

— Vous allez répéter après moi : « Mon cher Gaspard, je vous demande pardon d'avoir mal parlé de vous. Vous êtes le plus beau des garçons du village, et je vous aime de tout mon cœur ! » Allons, dépêchez-vous.

— Je ne dirai jamais ça, prononça Rosette d'un ton résolu, bien que la frayeur eût fait pâlir ses joues.

— C'est ce que nous allons voir ! s'écria-t-il en lui saisissant brutalement les poignets.

Mais elle secoua la tête en serrant les lèvres.

— Bien ! dit-il froidement. Nous allons donc commencer la représentation.

Il prit le petit panier et se mit à dénouer la ficelle qui le liait.

— Une fois, deux fois, trois fois, vous ne voulez pas ? Votre cher petit minon va danser la malaisée, je vous en avertis.



Mais, comme il défaisait le dernier nœud, un des battants du couvercle se souleva brusquement et une petite bête ébouriffée se précipita dehors, comme ces diabolotins qui sortent tout à coup d'une boîte à surprise. D'étonnement, Gaspard lâcha l'anse sans même essayer de rattraper le fugitif, ce qui du reste eût été bien inutile.

— Bravo ! bravo ! cria Rosette en battant des mains.

— Nous n'avons pas fini, dit Gaspard avec colère. On verra bien si je ne viendrai pas à bout de vous mater !

— Vous feriez mieux de vous en aller, dit tranquillement la fillette, car voici quelqu'un.

Gaspard se détourna subitement. Un homme paraissait en effet au tournant de la route. Il tenait sous son bras le petit chat et cria de loin, en apercevant l'équipage arrêté au milieu de la route, et le grand garçon debout à côté :

— C'est à vous, cette bête ?

— À moi, dit Rosette en s'avançant... Tiens, c'est vous, Louis Borel !

Le nouveau venu ne répondit pas. C'était un jeune homme d'une belle figure, mais dont les traits amaigris décelaient la tristesse et la fatigue. Il paraissait peu disposé à entrer en conversation. Après avoir expliqué en quelques mots que le chat était venu se jeter tout effaré entre ses jambes et qu'il n'avait eu qu'à se baisser pour le saisir, il souleva son chapeau et se dirigea vers un sentier qui s'écartait de la route, pénétrant dans le fourré.

— Monsieur Borel ! murmura derrière lui une voix suppliante, en même temps qu'une petite main saisissait la sienne.

— Quoi ? que veux-tu, fillette ? dit-il surpris.

— Gaspard ne fait que tourmenter mes bêtes depuis un grand quart d'heure ; il a battu mon âne et il aurait assommé mon chat, si le minon n'avait pas été plus lesté que lui... dites-lui de s'en aller, monsieur Louis.

— Oh ! je m'en irai bien tout seul, malgré le plaisir de votre compagnie, répliqua Gaspard d'un ton moqueur. Adieu, belle Rosette.

Et s'approchant tout à coup de la jeune fille, il lui enleva d'un mouvement imprévu le léger chapeau de paille qui couvrait ses tresses brunes et fit mine de le lancer au bas du talus.



D'un bond, Louis Borel fut à côté du garnement.

— Lâchez cela, dit-il en lui serrant le bras d'une façon énergique, et filez lestement. Si je vous retrouve au haut de la montée, je vous fais flanquer au violon.

— Elle est bonne, celle-là ! ricana Gaspard en s'éloignant ; je voudrais savoir lequel de nous deux a le plus de raisons de craindre les gendarmes ?

Louis Borel haussa les épaules, mais sa figure s'assombrit, et il regarda derrière lui, comme incertain s'il allait redescendre.

— Ce coquin a l'air de me connaître, murmura-t-il, quoique je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu. Je ferai peut-être mieux de ne pas franchir la frontière... J'avais pourtant bonne envie d'embrasser la mère ce soir, ajouta-t-il avec un soupir. Qui est ce garçon, Rosette ?

— C'est, notre ancien berger ; il a joué de vilains tours chez nous et mon père l'a chassé. Depuis lors, il rôde, et, toutes les fois qu'il me rencontre, il a un mauvais mot à me dire.

— Vous n'en êtes pas restés aux mots aujourd'hui, il me semble ?

— Il m'aurait battue si vous n'étiez arrivé au bon moment. Il voulait m'obliger à confesser que je l'aimais de tout mon cœur et qu'il était le plus beau garçon du village. Est-ce que je pouvais dire ça ?... À vous, par exemple, ajouta-t-elle naïvement, si on vous le disait, ce ne serait que la vérité.

Louis Borel ne put s'empêcher de sourire, mais son air triste revint bientôt.

— Pas de bêtises, fillette, dit-il avec un soupir. J'ai l'air d'un fiévreux et d'un poitrinaire, je le sais bien.

— C'est vrai que vous avez changé depuis au moins six mois que je ne vous avais vu. Mais si vous êtes malade, pourquoi ne venez-vous pas vous faire soigner à la maison ? Est-ce vrai,

poursuivit-elle en baissant la voix, ce que Gaspard dit, que vous avez peur des gendarmes ?

— Vraiment, Rosette, répondit-il avec impatience, tu es plus ignorante qu'une enfant au berceau. Comme si tout le pays ne savait pas qu'après notre beau coup de septembre dernier, nous avons dû nous enfuir sur France en attendant la signature du traité d'amnistie... Il y en a qui ne s'y trouvent pas tant mal et qui jurent d'y rester toute leur vie plutôt que de servir la République. Mais moi, j'y dépéris de fièvre et d'ennui. Je ne peux pas bien t'exprimer ça, Rosette, mais il me semble que ces Bourguignons ne sont pas de notre espèce, ils sont catholiques, vois-tu, et ça fait toute une différence. Quelques-uns sont plus superstitieux que tu ne voudrais croire ; imagine donc que ma bourgeoise n'a consenti à me recevoir chez elle qu'après s'être bien assurée que je n'avais pas la langue noire ; son curé lui avait affirmé que les protestants sont tous marqués de ce signe.

Rosette se mit à rire.

— J'espère que vous la lui avez tirée bien longue, et au curé aussi, dit-elle. Dans quel endroit êtes-vous, Louis Borel ?

— À Morteau. J'y ai trouvé de l'ouvrage chez un charron. Mais dis-moi, Rosette, est-ce que je n'ai pas déjà pris un peu l'accent coûtois ?

— Mais non, quelle idée !

— C'est qu'il y a tantôt neuf mois que je suis chez ces baragouineurs, et il me semble par moments que je me mets à parler comme eux. Alors je languis après les mots du pays et la voix de mon père, et quand je n'y peux plus tenir, je plante là mon charron et je me mets en route, risquant de me voir pincé par les gendarmes au premier pas que je ferai sur le sol du canton.

— Monsieur Louis, dit Rosette avec quelque hésitation, est-ce que ça vous ennuyerait de me raconter un peu comment les choses se sont passées ? Vous savez, le père est assez à sa façon :

il défend absolument qu'on parle politique chez nous. Il dit qu'il n'est ni rouge ni noir, et qu'un bon paysan ne doit connaître que la couleur de sa terre. J'ai seulement attrapé quelques mots par-ci par-là au catéchisme. Vous êtes royaliste, vous, et vous avez voulu renverser le gouvernement. Ce n'est pas beau, monsieur Louis, car il est dit dans la Bible qu'il faut respecter les puissances établies de Dieu.

Rosette croisait les bras comme un juge, en secouant la tête d'un air de désapprobation. Louis Borel sourit.

— C'est que justement la République nous semblait avoir renversé le pouvoir établi de Dieu, et que nous pensions faire une œuvre pieuse en le relevant. Mais j'ai changé d'avis là-dessus. Rosette, quand j'ai vu ce roi pour qui nous nous sommes mis dans de fiers embarras renier toutes ses promesses et abandonner ses fidèles au moment critique. C'est un vieillard et il a la tête malade, paix lui soit ! Mais puisqu'il s'est dégagé, je le suis aussi.

En cet instant le grison, s'impatientant d'une aussi longue halte, prit sur lui de se remettre en route.

— Il a raison, dit Rosette, si je n'arrive pas chez nous avant la nuit, le père s'inquiétera. Vous n'allez pourtant pas rester ici ? ajouta-t-elle avec surprise en voyant que son compagnon ne faisait aucun mouvement pour la suivre.

— Je crois que je ferai mieux de redescendre, ma rencontre avec ce Gaspard ne me dit rien de bon. Si on me mettait en prison, vois-tu, Rosette, je ne suis plus le gaillard que j'étais autrefois, et ça m'achèverait.

— Eh bien, je vais vous dire : si vous avez un calepin sur vous, donnez-moi un mot d'écrit pour votre mère. Ce sera toujours autant. Je l'ai vue ce matin dans son *closeil* ; elle était assise avec son tablier plein de laitues à planter, mais elle ne remuait pas, elle regardait tout droit devant elle, vous savez,

comme les gens qui ne voient que leur chagrin, et elle avait les yeux rouges que ça me faisait pitié. J'étais avec le père, et il m'a dit après avoir passé : « Elle languit après son *bouèbe*, cette pauvre Louise. »

— J'irai, dit le jeune homme avec une résolution soudaine. Marchons, Rosette.

Lorsque la petite caravane arriva au défilé où commence la descente, le soleil disparaissait derrière la montagne, et les teintes enflammées du couchant se fondaient peu à peu en un vert transparent encore imprégné de lumière.

— Il ne serait pas prudent de me hasarder plus loin avant la nuit, dit Louis Borel en s'arrêtant devant la borne-frontière. Va sans moi, Rosette.

— Oh ! répondit-elle d'un ton suppliant, vous ne m'avez pas dit un mot de ce que je voudrais savoir. Je parierais que vous avez eu des aventures comme on en lit dans les livres... Racontez-moi ça, nous avons encore vingt minutes au moins d'entre nuit et jour. Vous vous assiérez là sur la borne, et s'il vient un gendarme, vous reculerez d'un pas pour lui dire avec un grand salut : Pardon, monsieur, je suis en France. La drôle d'affaire que ce serait ! la drôle d'affaire !

Et Rosette, avec son amusante vivacité, fit une révérence moqueuse à un gendarme imaginaire, puis elle s'assit sur le bord du char, les pieds pendants, les bras croisés, d'un air de profonde attention.

— Mes aventures ! dit le jeune homme avec une certaine amertume. Elles ne sont pas des plus glorieuses. Vainqueur d'abord sans trop comprendre comment, puis fait prisonnier sans avoir tiré un coup de fusil. Nous étions cent cinquante de la Brévine et des environs, pleins de feu et d'espoir, parce qu'un joli lieutenant de la garde nous avait harangués en allemand. Les trois quarts d'entre nous n'y avaient vu que du feu ; mais

c'est égal, une harangue en allemand, ça sentait la Prusse, ça donnait l'idée que notre coup était approuvé et patronné par le roi. Donc nous nous mettons en route dans la nuit du 2 au 3 septembre, et vers deux heures du matin, nous arrivons au Locle. Tout dormait. On entoure les maisons des principaux républicains, on arrête le préfet, le président du tribunal, on installe un comité royaliste à l'hôtel de ville, on s'empare des canons et de la poudrière. Le mal, c'est que nos hommes criaient comme des sauvages : Illuminez ! Illuminez ! à bas les pourris !



Vive le roi !... Quand on a trop crié, il faut boire, et quand on a bu, on veut de nouveau crier. Il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Enfin on réussit à se rassembler, et notre colonne, forte de trois cents hommes, marche contre la Chaux-de-Fonds. Le jour était venu, et voilà qu'arrivés sur le Crêt, nos éclaireurs signalent une grosse troupe qui s'avance au chant de la *Marseillaise*. C'étaient les républicains de la Chaux-de-Fonds, quatre cents environ avec de la cavalerie. Moi et d'autres, nous aurions voulu passer outre. Il y aurait eu une bagarre ; mais nous avions aussi des canons, et quand on fait tant que de mettre en train une révolution, ce n'est pas pour se rencontrer avec des coups de chapeau. Cependant, notre commandant fut d'un autre avis, car il fit faire volte-face. Il n'avait pas l'air gai, ce vieux colonel, on aurait dit qu'il savait d'avance comment les choses tourneraient. Donc, nous dégringolons en bas le Crêt. Boum ! boum ! deux coups de canon au-dessus de nos têtes. Voilà nos gens qui

s'imaginent être mitraillés par derrière et qui commencent à faire des réflexions. Nous rentrons au Locle... J'en avais honte jusqu'aux oreilles ; mais quoi ! je ne pouvais pourtant pas tout seul arrêter la colonne républicaine. On nous fait prendre la route de la Jaluse, et les plus crânes disaient : Rien n'est perdu,



en avant sur Neuchâtel ! quand nous tiendrons le château, ça ira bien ! Tout le jour nous avons marché, en faisant le coup de fusil de temps en temps, et à la tombée de la nuit, nous arrivions à Neuchâtel. Depuis plus de vingt heures, je ne m'étais pas assis une minute, je sentais que quand je tirerais mes bottes, la peau de mes talons resterait dedans. Le château était déjà occupé par les noirs ; le comte de Pourtalès, notre commandant, nous fit entrer derrière les barricades, et on nous logea pour la nuit. Le soir même, des parlementages avaient commencé entre nos chefs et les commissaires envoyés par la Confédération pour arrêter les hostilités. Il paraît qu'on manigança toute la nuit sans trop s'entendre, et le matin, deux ou trois de nos beaux messieurs en uniforme avaient filé. Le vieux comte Wesdehlen et quelques autres qui n'étaient pas des capons, restaient pour se faire prendre avec nous. À cette heure, on aurait pu faire encore quelque chose. Nous étions huit cents bien cantonnés au château, les barricades étaient construites dans toutes les règles,

l'artillerie ne manquait pas, ni les munitions non plus, mais la garnison se démoralisait. Au point du jour, quand les républicains commencèrent l'assaut, la moitié des nôtres avait perdu la tête ; les sentinelles s'enfuyaient, les artilleurs abandonnaient leurs pièces, personne ne donnait d'ordres. Les républicains n'eurent pas grand'peine à forcer les barricades ; une minute après ils remplissaient la cour. Alors je me dis : Décharge au moins ton fusil, pour faire une belle fin. Et je vise le premier qui s'avance contre moi ; c'était un beau garçon d'une vingtaine d'années. Jamais il ne verra la mort de plus près, celui-là... J'allais lâcher la détente quand une pensée me vint : Et sa mère !... Alors, ma foi ! je n'ai plus eu le courage de tirer, et je me suis rendu. Il y avait, paraît-il, quatre cent quatre-vingts prisonniers ; c'était une cohue incroyable dans cette cour du château. Amis et ennemis se pressaient, s'empoignaient, criaient à qui mieux mieux. On levait les sabres, et tous ne sont pas rentrés nets au fourreau. Eh ! que je me dis, si tu pouvais te sauver ? ça ne coûte rien d'essayer. Alors j'ôte ma veste bleue qui aurait pu me faire reconnaître, et je bénis la prudence de ma mère, qui m'avait fait mettre, au départ, un gilet de tricot brun à longues manches. Un homme en bras de chemise, ça aurait éveillé l'attention... Puis tout à coup je me baisse et je fais semblant d'arranger quelque chose à mon soulier. Le caporal qui me gardait me jette un coup d'œil à ce mouvement ; mais bientôt il regarde ailleurs. Alors je me glisse contre le mur, les genoux pliés et me faisant aussi mince que possible. Il y avait bien là une masse d'hommes, mais tous étaient tournés vers le centre de la cour. Je me faufile derrière les groupes, et bientôt j'arrive à l'escalier, que je descends posément, sans me presser, en donnant des nouvelles à tous ceux qui montaient. J'avais un ami en ville, et c'est chez lui que je me rendis tout de suite. Je n'y trouvais que sa femme, qui me prêta un habit et me donna à déjeuner. Elle m'indiqua ensuite un sentier écarté par où je pouvais gagner le Val-de-Ruz. Malgré ma fatigue, je marchai tout le jour et jusqu'à dix heures du soir, où j'arrivai à la maison. Mais ce n'était pas pour m'y arrêter longtemps ; chacun au village savait

que j'avais fait partie de l'expédition ; pendant la journée, le secrétaire de préfecture avait passé chez nous sous un prétexte quelconque, mais en réalité pour constater mon absence. Le père me laissa dormir quelques heures, pendant que la mère faisait un paquet de mes habits, puis il m'accompagna lui-même jusqu'à la frontière. Cet hiver, il est venu me voir deux ou trois fois, mais la mère a eu un mauvais catarrhe, et le voyage était trop long pour elle. A-t-elle l'air bien malade, Rosette ?

— Moins que vous, certainement. Est-ce qu'on va vous laisser dépérir là jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

— Ça se pourrait, dit le jeune homme avec lassitude. Les négociations traînent beaucoup. Ces diplomates sont terriblement fins ; ils disent blanc, ils écrivent noir, bien heureux encore quand ils ne télégraphient pas d'une autre couleur. Pour le moment, la Confédération refuse l'amnistie et on prétend que la France va s'en mêler. Ça m'est égal, pourvu que je ne m'en aille pas sans avoir revu notre vieille maison.

Rosette, les yeux brillants de larmes, regardait son âne d'un air courroucé, comme s'il eût été l'un des diplomates en question.

— Il ne faut pas ainsi se décourager, dit-elle enfin ; si ces messieurs de la Confédération étaient de mauvaise humeur cet hiver, c'est qu'ils étaient peut-être enrhumés ; mais voici le printemps qui leur donnera de meilleures idées. Bonsoir, monsieur Borel, et bonne arrivée chez vous. Savez-vous que je suis très fière d'avoir entendu un sauvage me raconter lui-même ses aventures !

— Un sauvage ! répéta le jeune homme avec quelque étonnement.

— C'est votre oncle Jonas qui vous appelle ainsi, parce que vous vous êtes sauvé, dit Rosette en riant. Il est plus original

que trois vieux fruitiers mis ensemble. Mais je recommence à bavarder, et Chardon s'impatiente. Re-bonsoir, monsieur Borel.

— Adieu, Rosette, je ne me mettrai pas en route avant que la nuit soit tout à fait noire.



La jeune fille reprit sa place de conductrice et fit claquer son fouet. Chardon secoua ses longues oreilles comme pour chasser les rêveries où il venait de se plonger, et le petit équipage partit. Louis Borel s'était levé pour le suivre des yeux sur la pente rapide. Au premier tournant, Rosette fit encore un signe amical de main.

— Adieu, sauvage ! cria-t-elle de sa voix joyeuse.

Quand le jeune homme se rassit au bord de la route, le dos appuyé contre la borne, son visage était moins sombre, et le demi-sourire qui errait sur ses lèvres avait perdu son amertume. À cet âge, on secoue facilement la tristesse ; au moindre signe que fait l'espérance, le cœur s'ouvre tout grand pour la recevoir. Une rencontre sur le chemin, le gai visage d'une fillette, quelques mots que le vent emporte, et le proscrit sent sa peine s'alléger ; il se rappelle qu'il a vingt ans et que la vie peut encore être pour lui heureuse et longue. À mesure que les ombres

s'étendaient comme de grands voiles gris et que l'air perdait sa lumineuse transparence, les étoiles allumaient doucement leurs clartés paisibles dans leurs hautes demeures. Et tandis que le jeune homme plongeait son regard dans ces profondeurs silencieuses, un grand calme descendait en son cœur. L'éternelle majesté des cieux infinis le consolait comme elle en a consolé tant d'autres, en lui parlant de paix, de repos, d'harmonie, car la brève durée de nos chagrins et de nos joies nous apparaît plus éphémère encore en présence de ces mondes qui ont vu passer les temps.



Quand l'obscurité fut tout à fait venue, Louis Borel se mit en route plus serein qu'il n'avait été depuis longtemps. Arrivé au bas de la pente, il prit un sentier qui, longeant le pied de la montagne, traversait de larges pâturages découverts. En cet instant, la lune montait au-dessus des sapins, de l'autre côté de la vallée, et bien qu'elle éclairât pour le voyageur les inégalités du chemin et les longs murs en pierres sèches qu'il devait fréquemment franchir, le jeune homme la salua par un geste de contrariété. Il craignait d'être aperçu dans ces grands espaces dénudés où pas un arbre ne lui eût offert l'abri de son ombre en cas de rencontre. « Qui m'aurait dit il y a une année, pensa-t-il avec amertume, que je devrais bientôt craindre même la lumière de la lune, et me glisser derrière les murs et les haies comme un voleur de nuit ! Quand le jour de la délivrance viendra, s'il vient jamais, est-ce que je saurai encore lever la tête ? Toujours se défier, toujours regarder derrière soi, ça vous rend lâche. Par ma

foi ! il me prend des envies de rencontrer les gendarmes de la république et de me rendre pour en finir, après en avoir roulé quelques-uns ! »

Le jeune homme serrait les poings, et son visage amaigri prenait une expression de sombre courage qui rappelait le Louis Borel d'autrefois, auquel un taureau en furie n'avait pas fait peur.

Pourtant cette colère subite fit bientôt place à une disposition plus douce. À mesure que le jeune homme avançait dans son nocturne pèlerinage, il reconnaissait avec joie les lieux familiers qu'il n'avait pas revus depuis neuf mois. Chaque ferme, chaque barrière, chaque mur était un ami qu'il retrouvait ; le sentier qui le conduisait à la maison paternelle semblait doux à son pied. Il regardait les petites lumières qui scintillaient de l'autre côté de la vallée, sur les flancs de la montagne, et il pouvait se nommer à lui-même les chalets qu'elles éclairaient ; si souvent il les avait vues s'allumer l'une après l'autre, assis devant la porte à côté de son père ! Autour de lui tout parlait un langage aimé et connu : cet incessant tintement de clochettes le long des pâtures, ce grand soupir du vent là-haut dans la forêt, même le brouillard silencieux qui se traîne comme un voile blanc au-dessus du petit lac. « Je comprends tout ici, murmurait le jeune homme dans un intime ravissement ; là-bas, il me semblait que mon esprit était devenu sourd. N'est-ce pas le chien de mon ami Georges qui aboie si consciencieusement derrière cette grange ? Pauvre Bello ! si tu savais que c'est moi ! Voici la maison de Rosette ; il paraît qu'ils ont toujours les plus belles grenouilles du district dans leur tourbière, car on en entend le concert jusqu'ici. Et là-bas, là-bas, c'est notre sapin dans toute sa grandeur. Vive notre sapin ! hurra ! » Et Louis Borel, oubliant pour une seconde le malheureux Trois-Septembre, et la proscription, et les gendarmes, jeta son chapeau en l'air par un mouvement de juvénile enthousiasme. « Voici notre *passoir*, et la remise, et la cuve, continua-t-il en faisant des efforts de vision extraordinaires pour découvrir une minute plus tôt ces avant-

gardes de la maison paternelle. Je m'étonne s'il y aura quelqu'un sur le banc ? J'aimerais mieux les surprendre tous ensemble à la cuisine. Mais qu'est-ce que cela ? »

Cela, c'était un bruit de pas sur le sentier. Bientôt une haute stature d'homme, émergeant de l'ombre, se profila dans la lumière blanche de la lune. « Le père ! » murmura Louis à voix basse, et il s'arrêta.

— Qui va là ? dit une voix forte et sévère.

— Ami ! cria le jeune homme incapable de se contenir. C'est moi, père !

— Mon garçon !

Le père et le fils s'embrassèrent de cette forte et courte étreinte des affections viriles ; puis le paysan posa les deux mains sur les épaules de son Louis.

— Pourquoi es-tu revenu ? demanda-t-il. C'est une imprudence.

— Pour revoir la mère et vous tous. Je croyais que je mourais bientôt, répondit tranquillement le jeune homme.

— Mourir ! voilà bien nos jeunes gens d'à présent, qui parlent tous de s'en aller à vingt ans au cimetière. Je crois que c'est pure vanité et pour qu'on les supplie d'avoir bien la bonté de vivre !

Mais, en parlant ainsi, le père Constant Borel jetait un regard inquiet sur le visage altéré de son fils.

— Il te faudra porter de la flanelle, dit-il avec une sollicitude qu'il s'efforçait en vain de dissimuler. La mère t'en trouvera. Entrons.

Ils traversèrent la petite aire pavée qui s'étendait devant la porte et entrèrent dans l'étroit corridor où brillaient vaguement

les lames des faux suspendues à leurs râteliers. Au bruit des pas, la porte de la cuisine s'ouvrit.

— C'est déjà toi, Constant ? dit une voix douce et un peu cassée.

— Oui, c'est moi, répondit le père en s'avancant tandis que Louis restait caché dans l'ombre. J'ai rencontré en chemin un pauvre voyageur qui demande la couche pour cette nuit. Avons-nous un lit à lui donner, Louise ?

— Il ne manque pas de foin à la grange, si l'homme veut s'en contenter ; je lui prêterai une paire de draps et une bonne couverture de laine.

— C'est que je suis un peu difficile, répliqua le voyageur en s'approchant alors ; je préférerais un matelas, s'il vous plaît.

Au son de cette voix, la mère se leva toute droite ; elle écarta son mari qui se tenait debout sur la porte et s'élança dans le corridor ; puis, sans hésitation, sans chercher seulement à mieux voir le visage de celui qui avait parlé, elle serra dans ses bras son fils retrouvé.

— Ces mères ! murmurait le fermier en la regardant, elles vous ont un instinct ! pas besoin pour elles de dire : « Qui va là ? » comme moi tout à l'heure dans le pré... Mais, continua-t-il, entrons donc, s'il vous plaît ; il est juste que chacun ait sa part.

Un groupe joyeux se pressait sur la porte, avec des exclamations de surprise et de bienvenue. Il y avait là deux sœurs aux tresses brunes, qui frappaient des mains et riaient avec la joie démonstrative des montagnardes, tandis que derrière elles un grand garçon, évidemment charmé de l'aventure, s'amusait à les chatouiller sur le cou tour à tour, puis se détournait en prenant un air étonnamment sévère, destiné à écarter les soupçons. C'était le fiancé d'Aline, l'aînée des sœurs. Émile, le petit domestique d'écurie, était parvenu, grâce à l'exiguïté de sa taille, à se

faufiler au premier rang, et il contemplait là, les yeux écarquillés d'admiration, ce jeune maître dont les aventures avaient si souvent servi de texte aux causeries de la veillée.

— Entrons, répéta le père, et faisons les choses avec ordre. Aline, viens embrasser ton frère.

— Tu as maigri, dit-elle à voix basse.

— Et toi, tu as embelli, répondit-il gaiement. C'est ce garçon-là qui en est cause ?

En même temps, il désignait l'heureux fiancé qui rougit, imaginez ! et s'embrouilla, puis déclara qu'Aline, hem ! était assez jolie pour n'avoir pas besoin d'embellir encore. L'autre sœur vint ensuite, puis Cécile, la petite journalière, qui se laissa embrasser aussi de la meilleure grâce du monde.

— Et l'oncle ? n'est-il pas à la maison ? demanda Louis.

— Si fait, mais il est à l'écurie, il va venir tout à l'heure.

En effet, des pas lourds se firent bientôt entendre dans un couloir qui s'ouvrait au fond de la cuisine, et un homme d'une soixantaine d'années parut, tenant un falot à la main.

— Jonas ! notre garçon est revenu ! s'écria la fermière en courant à sa rencontre.

— Ah ! voilà ! voilà !... Eh bien, je peux dire que ça ne m'étonne pas. Je m'y attendais, voyez-vous, par rapport à une douleur que j'avais dans l'orteil gauche ce matin en me levant, et qui annonce toujours un événement pour la journée.

Une des marottes de l'oncle Jonas (et il en avait bon nombre de très enracinées, sans compter les petites manies d'occasion) consistait à n'être jamais surpris de rien. Si l'eau avait tout à coup pris feu dans la cuve, il aurait immédiatement découvert que cet orteil prophétique l'en avertissait depuis des mois et des mois. Malheureusement, comme la communication

de la prophétie suivait toujours l'événement, la nature divinatoire des rhumatismes de l'oncle Jonas rencontrait quelques incrédules.

— Et ça va, neveu ? continua-t-il en s'asseyant près du foyer. Tu ne te trouves pas trop mal chez tes contrebandiers.

— Mais, oncle, je ne suis pas du tout chez des contrebandiers. Le patron est un honnête maréchal, et la bourgeoise une très gentille femme, bigoterie à part.

— Ta, ta, ta, c'est des contrebandiers, je te dis. De l'autre côté de la frontière, il n'y a que ça. Tout ce qu'ils mangent, boivent et fument est article de contrebande. Ils en vivent, et ils en meurent aussi, par bonheur.

— Eh bien, dit Louis, qu'on abolisse les douanes et les gabelous. Tout le monde y gagnera.

— Comme tu y vas, neveu ! Si on abolissait les douanes, je voudrais bien savoir avec quoi l'état payerait les douaniers ?

À cet argument d'un nouveau genre, chacun se mit à rire et l'oncle, reconnaissant que par extraordinaire il avait dit une sottise, se tourna d'un air mécontent vers le foyer.

— Ah ça, Louise, dit le fermier, est-ce que nous n'allons pas fêter un peu l'enfant prodigue, ce soir ? Allume d'abord les deux grandes lampes, pour qu'on puisse bien se voir les uns les autres, pour le peu de temps où on sera ensemble. Toi, Émile, viens avec moi à la cave.

Chacun prit place autour de la longue table de sapin, et Louis arrêta les yeux avec délices sur le tableau familial auquel la grande cuisine rustique avec ses profondeurs mystérieuses faisait un fond clair-obscur plein de repos. Qu'elle était joyeuse, cette chère vieille cuisine, quand la flamme claire du foyer s'élevait en vacillant d'un grand tas de branches qui exhalaient en brûlant l'âcre parfum de la résine. Des lueurs fugitives, cou-

rant sur le plafond et les murs, éclairaient tout à coup les grosses poutres noircies, les plats de faïence sur l'antique dres-soir, les jambons accrochés dans la haute cheminée et le cuivre brillant des chaudrons à lessive. Les gais visages groupés autour de la table semblaient plus animés encore à cette clarté mobile, aussi Louis protesta-t-il contre les grandes lampes modérateur que la mère avait allumées ; mais ce fut en vain : le père voulait des lumières, beaucoup de lumières, comme à Noël. Il remon-tait de la cave, les mains chargées de bouteilles qu'il aligna sur la table.



— C'est du bon coin, dit-il en montrant les étiquettes. On a bu de ce Cortailod rouge à ton baptême, mon enfant, et voici du blanc piquant qui fait l'étoile. À part ces bouteilles, il n'y en plus que dix, qui sont réservées pour la noce d'Aline. Ça vaut mieux que le champagne ; qu'en dis-tu, Louis ?

— Le vin du pays est toujours celui qu'on préfère... comme les usages du pays et les gens du pays, ajouta le jeune homme avec un soupir involontaire.

— Si tu en es venu à reconnaître ça, dit l'oncle Jonas, tu n'auras pas tout à fait perdu ton temps chez les contrebandiers. Et puisque les usages du pays sont les meilleurs, j'espère qu'on

ne te verra plus faire la grimace au *séré* frit du matin et le manger du bout des dents, comme un milord.

— Ah ! Jonas, interrompit la mère, notre pauvre garçon n'est pas revenu pour être sermonné. Mais au fond, vous n'avez pas tort, car le *séré* frit est excellent.

— Oh ! excellent !... voilà ! voilà ! c'est beaucoup dire, marmotta le vieil original ; il ne faudrait pas aller bien loin pour trouver quelque chose de meilleur... Vous y mettez trop de sain-doux, belle-sœur Louise.

— Là ! je suis tout à fait de votre avis, oncle ! s'écria la cadette des filles, une brunette malicieuse qui voulait faire partir en guerre l'éternel contradicteur.

Le coup ne manqua pas son effet.

— Regardez donc un peu cette poulette qui se dresse sur ses ergots et qui veut en remontrer aux vieux !... Ta mère est pourtant née avant toi, j'imagine, et quand tu sauras cuisiner comme elle, on essayera d'y goûter. Au jour d'aujourd'hui, tout est renversé, grommela-t-il entre ses dents et pour son agrément particulier, car personne ne l'écoutait plus. Le monde marche sur sa tête ; il faut espérer qu'il fera bientôt la culbute.



L'oncle Jonas était ainsi fait. Avec lui, toute conversation devenait pénible et toute discussion impossible ; car il était né avec la bosse de la contradiction, et plutôt que de penser comme

son interlocuteur, il eût changé d'avis dix fois par minute. Heureusement que tous les Borel avaient au contraire reçu de la nature une forte dose de support et de bonne humeur ; on ne faisait que rire de ses sorties misanthropiques, et la bonne mère, toujours prête à excuser les autres, disait doucement : « C'est son rhumatisme qui fait ça, voyez-vous ! »

— Allons, allons ! s'écria le père, des verres et des assiettes pour chacun. Qui a faim mangera, qui a soif boira. Aline, faisons une belle omelette au rhum, et ne ménage pas les œufs. Il reste encore un bon morceau du *brezi* de dimanche ; ça te rapicolera, Louis. Les Bourguignons n'entendent rien à la salaison.

En un instant le couvert fut mis. Chacun prenait sa part de la besogne avec un empressement égal et des succès fort différents. Aline cassait les œufs dans une large écuelle ; son fiancé, naturellement, voulut en casser aussi, et réussit, avec toutes sortes de précautions, à n'en répandre que la moitié sur le carrelage et sur ses souliers. Le petit domestique courait comme un trait d'un bout de la cuisine à l'autre, sans cause appréciable que le désir de montrer sa bonne volonté. L'oncle s'était réservé la surveillance générale, et je vous prie de croire qu'il s'acquittait consciencieusement de ses fonctions ; grâce à sa critique infatigable, l'omelette faillit être salée deux fois, et la salade assaisonnée au pétrole. Ahuri par une grêle incessante d'avertissements et d'appels, le pauvre Émile commit tant de bévues et faillit si souvent tomber dans les casseroles, qu'on le supplia finalement de sauver ses jours en se réfugiant dans la chambre. Je crois bien que le voyageur affamé eût risqué fort de souper par cœur, si sa mère n'eût été là, active et calme, faisant paisiblement les trois quarts de l'ouvrage, sans se laisser troubler par le bourdonnement de toutes ces mouches du coche. Enfin l'oncle Jonas eut la bonté de déclarer que tout était prêt, et il s'assit le premier à table, comme de juste.

— À ta santé, Louis, et à la prochaine amnistie, dit le père en soulevant son verre. Les nouvelles de Berne sont meilleures

cette semaine. Qui sait si tu ne planteras pas les pommes de terre avec nous ?

— Beau plaisir, ma foi, fit observer l'oncle. Tu ferais mieux, Constant, de souhaiter qu'il puisse danser à l'Écrenaz le dimanche de la Saint-Jean. Mais il n'aura pas tort de se refaire des joues d'ici là et de remplir un peu mieux son habit, car les demoiselles ne voudraient pas d'un danseur si flasque.

Le regard de la bonne mère s'arrêta tristement sur le visage de son fils, qu'elle trouvait en effet bien tiré et bien amaigri ; quittant sa place, elle vint près du jeune homme pour le servir elle-même, comme si les larges portions dont elle chargeait son assiette devaient rendre plus vite à son Louis sa bonne mine d'autrefois.

— Pour le coup, vous vous trompez, mon oncle, dit gaie-ment Louis ; les demoiselles ont changé de goût depuis votre temps : la pâleur les intéresse.

— Depuis mon temps ! grommela le vieux Jonas ; on croirait, pardi ! que je suis un Méthusalem. Je suis pourtant né quelques années après le déluge ; au moins on me l'a toujours dit. Après ça, si je n'ai plus vingt ans, j'en suis, mafi ! bien aise. Il me manque quelques dents par devant, mais au moins celles de sagesse ont eu le temps de pousser.

Le temps, elles l'avaient eu grandement. Quant à savoir si elles en avaient profité, c'était une autre question.

— À propos de demoiselles, dit Louis en se tournant vers ses sœurs, vous ne savez pas que j'ai fait route avec la petite Rosette de chez Renaud, depuis le Nid-du-Fol jusqu'au haut de la montée. C'est un gentil brin de fillette, et qui ne garde pas sa langue dans un sac, je vous en réponds.

— Elle est jolie comme un cœur, dit Aline.

— Et gracieuse comme une sauterelle, ajouta l'oncle qui trouvait la conversation insipide tant qu'il n'y avait pas mis son grain de sel. Je ne sais pas quel plaisir vous avez à regarder une petite créature comme elle, qui est toujours à bondir quand on s'y attend le moins. Avec ça qu'elle a les pieds trop longs pour son âge.

— Et une petite marque noire près de l'oreille, dit Louis en affectant un air dépréciateur.

— Oh ! bien, si tu y regardes d'aussi près, il n'y a plus rien à faire. Mais je parie que tu pourrais bien marcher quinze jours en zigzag chez tes Bourguignons sans y découvrir une fille qui vaille Rosette.

Chacun se mit à rire, et le père profita de cet intermède pour remplir les verres.

— Buvez, braves gens, buvez ! À la santé du roi, cette fois.

Et chacun de lever son verre avec enthousiasme, car la couleur politique de tous les convives était « le noir le plus foncé. » Louis seul répondit à ce toast avec un peu moins de chaleur qu'il n'y en aurait mis une année auparavant. Quand on a tiré les marrons du feu en s'y brûlant les doigts, on garde rarement une très vive passion pour ceux qui vous y ont envoyé.

— Je souhaite à sa Majesté qu'elle oublie au plus vite notre bon pays de Neuchâtel, pour son repos et pour le nôtre, dit le jeune homme... Eh ! qu'est-ce que cela, père ? On entend un pas dans le corridor.

— Il ne faut pas qu'on te voie, s'écria le fermier. Passe dans la chambre.

Mais déjà la porte s'était ouverte, et une fillette effarée s'élançait dans la cuisine.

— Les gendarmes ! les gendarmes ! cria-t-elle. Monsieur Louis, sauvez-vous !



Puis elle se laissa tomber sur un escabeau, haletante et tremblant de tous ses membres. Chacun s'était levé, on entourait l'enfant, et ce fut pendant quelques minutes un bruit confus de questions entrecroisées, de lamentations et de sanglots.

— Taisez-vous ! s'écria le père, et qu'on sache ce qu'elle veut dire. Allons, Rosette, explique-toi...

Et dans son anxiété il la secouait par le bras assez rudement.

— Si vous commencez par me casser, je ne pourrai plus rien dire, c'est sûr, fit-elle en se dégageant. Du reste ce n'est pas long. Mon père est revenu du village tout à l'heure, et comme il descendait de cheval, je l'ai entendu dire au domestique : « Je m'étonne ce que notre ancien Gaspard peut bien avoir à trafiquer avec les gendarmes, à moins que ce ne soit pour les prier de le coffrer au plus vite, et ce serait un fameux débarras pour le pays. Comme je passais devant le poste, il disait au brigadier : « Je vous accompagnerai, si vous voulez, mais n'oubliez pas les menottes. » Et l'autre gendarme lui a répondu : « N'aie pas peur, on les prendra, et elles seront pour toi, si c'est un mauvais tour que tu nous joues. »

Au mot de menottes, Louis avait bondi.

— Qu'ils y viennent ! s'écria-t-il, les yeux étincelants, en saisissant un vieux fusil de chasse accroché près de la porte.

Mais son père lui prit l'arme des mains.

— Pas de bêtises, mon garçon ! dit-il sévèrement. Ne rends pas ton affaire plus mauvaise qu'elle n'est. Et vous, silence donc ! continua-t-il en se tournant vers les jeunes filles qui pleuraient et se lamentaient. Votre frère sera, ma foi ! bien avancé, quand vous aurez rempli pour lui une cuvette de larmes. Allez plutôt consoler votre mère, allez ! Et maintenant, Rosette, à nous deux. Combien y a-t-il que ton père est revenu ?

— À peine cinq minutes. Je suis partie comme une flèche, aussitôt après l'avoir entendu. Comme il était à cheval, il avait un bon quart d'heure d'avance sur les gendarmes, qui d'ailleurs ne sont peut-être pas partis immédiatement. Monsieur Louis, sauvez-vous ; vous avez encore le temps.

— Non, dit le père, d'ici à la frontière, il y a trois quarts de lieue, sur un terrain découvert où notre garçon serait pris comme un lièvre, si quelqu'un se mettait à le relancer. Passer par les bois, ça ne se peut faire de nuit, à cause des rochers. Il vaut mieux le cacher ici, mais où ?... Émile, va-t'en voir sur la porte si les gendarmes paraissent, et du plus loin que tu les apercevras, tu rentreras nous avertir.

Et dès que le petit domestique eut tourné les talons :

— À présent, nous voilà entre nous, continua le fermier. Que chacun dise son idée, et lesto !

— Sous le foin de la grange... hasarda timidement le fiancé d'Aline.

Mais la mère n'en voulut pas entendre parler, car elle avait lu quelque part que les gendarmes avaient la féroce habitude de plonger leurs sabres dans les tas de paille ou de foin, pour les

mieux fouiller, et la pensée de son Louis transpercé par une lame la faisait frissonner d'horreur.

La cave ? le grenier ? Mais une visite domiciliaire monte au grenier et descend à la cave. L'oncle Jonas, qui avait la spécialité des idées lumineuses, suggéra le four ; malheureusement on l'avait chauffé le jour même.

— Dépêchez-vous, le temps passe ! cria Rosette avec désespoir. A-t-on jamais vu de pareilles gens !

Mais en cet instant la mère se leva tout d'un coup.

— La galerie ! fit-elle :

Et chacun applaudit.

À mi-hauteur de l'immense cheminée pyramidale, appliqué contre une de ses faces, se distinguait à peine une sorte de balcon minuscule tout noirci par les ans et la fumée, au bout duquel s'ouvrait une petite porte de fer par où l'on chauffait l'étage supérieur. On montait à cette construction aérienne par un escalier portatif caché dans un coin. Chacun fut d'avis que si le fugitif pouvait être dérobé aux recherches, c'était dans cette cachette sûre. Cependant Louis résistait : ce moyen de délivrance lui semblait peu glorieux.

— Très bien, dit froidement son père ; fais-toi prendre, et tu pourras te vanter d'être le premier Borel qui ait senti les menottes.

Ce mot l'emporta.

— Plutôt rester quinze jours là-haut ! s'écria le jeune homme en dressant lui-même l'escalier au pied de la cheminée.

Puis il escalada les degrés d'un pas leste et disparut bientôt derrière la noire balustrade.

— Étends-toi tout au fond, cria le père, et sur ta vie, ne bouge plus !

— Aidez-moi, aidez-moi, disait Rosette qui enlevait les couverts et courait d'une armoire à l'autre comme si elle eût été chez elle ; cachez ces plats... Les gendarmes savent bien qu'à l'ordinaire on ne soupe pas si tard chez les paysans. Monsieur Borel, pour n'avoir l'air de rien, si vous vous mettiez à jouer tranquillement un binocle avec l'oncle Jonas ?

— L'oncle Jonas ! l'oncle Jonas ! grommela celui-ci choqué d'une telle familiarité. Est-ce que je suis l'oncle de toute la commune, à présent ? Pardi, c'est déjà bien assez de mes nièces naturelles et de mon sauvage de neveu, qui va descendre de là-haut noir comme un ramoneur... J'aurais bien parié une pipe contre un vieux clou que les choses finiraient comme ça ; ce n'est pas pour rien que j'ai rêvé de gibernes la nuit passée. Mais on ne veut jamais me croire ; il n'y a plus que les jeunes gens qui vaillent quelque chose, à présent.

Pendant ce soliloque, les cartes avaient été apportées sur la table, la flamme de la lampe modérée de manière à jeter aussi peu de lumière que possible sur la galerie protectrice, et chacun avait pris une occupation en s'efforçant de cacher son inquiétude sous un air indifférent.

— Les voici ! cria le petit domestique en se précipitant dans la cuisine.

— C'est bon, laisse-les venir, répliqua Constant Borel d'une voix calme. Va te coucher, mon garçon, et qu'on te trouve dormant sur les deux oreilles, si les gendarmes ont la fantaisie de te faire une visite.

Bientôt des pas lourds retentirent dans le corridor. La porte s'ouvrit brusquement, et trois hommes parurent sur le seuil. Le fermier tourna la tête, posa soigneusement ses cartes devant lui et se leva.

— Bonsoir, messieurs, dit-il en allant à leur rencontre. Qu'est-ce qui vous amène si tard chez moi ? Entrez, entrez, continua-t-il en poussant par les épaules avec une hospitalité assez rude un autre visiteur qui paraissait disposé plutôt à se tenir modestement à l'ombre des premiers. Mafi ! si je ne me trompe, c'est Gaspard le berger... Enchanté de te voir, mon garçon. Tu me rapportes sans doute le couteau que je t'ai prêté il y a deux ans, et que tu as toujours oublié de me rendre ? Mais avance donc ! on dirait que tu es devenu timide, ce qui n'a pourtant jamais été ton défaut.

Pendant ce colloque, les deux gendarmes avaient fait quelques pas dans la cuisine et regardaient de tous côtés d'un air investigateur. On voyait qu'ils ne s'étaient pas attendus à trouver la maison si tranquille. Personne, sauf le fermier, ne s'était dérangé pour les recevoir. La mère et ses filles tricotèrent ; Rosette lisait, les coudes appuyés sur la table et la tête ensevelie dans ses mains, car elle craignait que sa présence n'éveillât quelque soupçon. L'oncle Jonas, tenant ses cartes éventail, grommelait sur cette visite malencontreuse qui lui retardait un beau coup, et il faut avouer que lorsqu'il s'agissait de grommeler, l'oncle jouait son rôle en perfection.

— Eh bien ! enfin, peut-on savoir ce qui vous amène ? dit le fermier en lâchant pour le moment son Gaspard. Je suis en règle avec l'impôt, il me semble.

— Ce n'est pas ça, citoyen Borel, dit le brigadier en cachant un léger pressentiment de déconfiture sous une apparence de grande dignité. Cette maison nous a été signalée : à tort, ça se peut ; à raison, c'est possible ; mais notre devoir est de procéder à une visite domiciliaire des plus... vous concevez !

— Fort bien, brigadier, faites comme chez vous, répondit Constant Borel en préparant une lanterne ; désirez-vous qu'on vous accompagne ?

— Eh ! voilà ! ce serait peut-être mieux, par rapport aux clefs et tout ça.

— C'est bon, j'irai avec vous ; mais si vous avez des pipes dans vos poches, vous ferez mieux de les laisser ici ; ma grange a beau être suspecte, j'aime autant qu'on n'y mette pas le feu.

Le fermier avait bien le ton d'un homme qu'indigne la violation de son domicile.

— Quand nous redescendrons, continua-t-il, vous me ferez peut-être le plaisir de me dire par qui ma maison vous a été signalée, et pour quelle raison ? Maintenant, en avant, patrouille !

L'un des gendarmes resta en faction sur le seuil, pendant que le brigadier allait procéder aux perquisitions. Une autre issue, qui ouvrait sur l'enclos de derrière, ainsi que la porte de la grange, furent surveillées également. Mais Constant Borel prenait aussi ses sûretés :

— Toi, dit-il à son futur gendre en lui montrant Gaspard, aie-moi l'œil sur ce garçon-là. J'ai l'idée qu'en revenant, nous aurons un mot à lui dire.

— C'est bien de l'honneur que vous voulez me faire, ricana le garnement qui avait retrouvé son aisance impertinente.

Puis il s'installa carrément sur une chaise et se mit à siffler entre ses dents.

Les recherches commencèrent. Le cœur de la pauvre mère battait bien fort, tandis qu'impassible en apparence elle tricotait les yeux baissés, osant à peine suivre d'un regard furtif les allées et venues de la petite troupe. Tous les recoins de la cuisine furent minutieusement visités ; le père lui-même éclairait tous les angles, ouvrait les portes des armoires en homme qui n'a rien à cacher. Un instant pourtant il trembla. Le brigadier, en passant sous la cheminée, avait levé la tête : « Donnez la lanterne, » dit-il d'un ton impérieux ; et dirigeant lui-même le faible rayon, il

fit sortir de l'ombre de longues rangées de saucisses et d'appétissants jambons suspendus à leurs crochets. Mais cette vague lueur ne pouvait lui faire distinguer, derrière une large pièce de lard, l'angle du petit balcon noirci. Il abaissa donc sa lanterne, presque honteux d'avoir, songé seulement à inspecter ces régions aériennes.



— Montrez les chambres, dit-il devenant bourru à mesure que s'évanouissait pour lui l'espoir d'une belle capture.

Dès que la petite escouade, à laquelle l'oncle Jonas voulut se joindre, eut disparu, et qu'on l'entendit à l'étage supérieur ouvrir et fermer bruyamment les portes, la mère laissa tomber son tricot sur ses genoux, joignit les mains et devint toute pâle. Sa tête fléchit en arrière, ses yeux se fermèrent à demi, et la pauvre femme, trop faible pour supporter la joie de la délivrance après une telle angoisse, s'évanouit sans un mot, sans un soupir. Elle faisait toutes choses paisiblement, cette douce Louise Borel : elle disait parfois qu'elle voudrait bien mourir sans déranger personne. Aline, qui était assise à côté de sa mère, la vit changer de couleur, mais elle n'osait quitter sa

place, de peur d'attirer l'attention du gendarme en faction sur la porte.

— Chère maman, dit-elle à voix basse, en passant son bras autour d'elle, remettez-vous, pour l'amour de Louis.

— Oui, oui, répondit faiblement la pauvre mère en faisant effort pour se redresser.

Puis elle sourit, et ses lèvres encore pâles murmurèrent : Ô Dieu ! sois béni !

Cependant la visite domiciliaire suivait son cours. Après s'être bien assurés qu'aucune des chambres à coucher ne recé-
lait d'hôte suspect, le brigadier et son escorte avaient passé à l'étable pour troubler les vaches et les poules dans leur premier sommeil. Ici, l'oncle Jonas, enchanté de pouvoir houspiller un peu les gendarmes de la République, avait imaginé de réveiller brusquement, en le poussant avec la pointe d'une fourche, le jeune taureau qui dormait dans la dernière stalle. L'animal se leva tout d'un coup avec un mugissement rauque qui mit l'étable en émoi.

— Prenez garde au Noireau, cria l'oncle en feignant de tressaillir ; il ne peut pas souffrir les uniformes. Retirez-vous, que je vous dis ; s'il casse sa chaîne et qu'il vous vienne sus, ça fera une belle marmelade de gendarmes.

Le brigadier n'était pas trop rassuré. Cependant, il faut lui rendre cette justice qu'il brava le danger pour accomplir son devoir jusqu'au bout ; il promena partout la lueur de sa lanterne, même sur la litière de Noireau, qui se démenait comme un furieux, inquiet par cette clarté voltigeante.

— Chasseurs, nous rentrons bredouille, dit en riant le fermier quand la petite troupe, après avoir encore inspecté la grange, redescendit dans la cuisine. Quelle sorte de gibier comptiez-vous donc trouver chez moi, brigadier ?

Celui-ci ne répondit pas ; il s'avancait d'un air imposant vers Gaspard. Mais déjà le garçon s'était levé brusquement.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il avec un geste que la colère rendait menaçant. Vous n'avez rien pris, rien trouvé ! L'oiseau s'est donc envolé sous votre nez, et vous l'avez laissé faire, brigadier de deux sous que vous êtes !

Il se sentait joué. Le bon tour que sa rancune avait préparé à Louis Borel tombait à plat misérablement. Furieux et désappointé, car il avait espéré pouvoir narguer à son aise un prisonnier humilié et abattu, il oublia toute prudence pour donner libre cours à son brutal dépit :

— Combien ça se paye-t-il, une complaisance de gendarme ? fit-il insolemment. On gagne son argent sans trop de peine dans ce métier-là. Quelque chose remue dans un coin ; on dit que ce sont les chats, puis on ferme l'œil une minute, et le tour est joué. Pas plus malin que ça ! Mais si vous me faites de la ficelle, je suis bon pour vous la rendre. Allez seulement ! tout le village rira demain de la gendarmerie qui s'est mise en campagne pour n'attraper que du vent, et on dira que Gaspard leur a fait gober une fameuse blague.

— Ah ! c'est comme ça ! s'écria le brigadier qui s'était contenu jusqu'alors à grand'peine. Vous l'entendez, messieurs, et vous pourrez en témoigner au besoin. Le galopin avoue que son histoire de proscrit caché dans cette maison n'était qu'un abominable mensonge, que son unique intention était de mystifier la gendarmerie et de troubler d'honorables citoyens !...

— Ah ! permettez ! fit Constant Borel en s'interposant. Le garçon n'a pas dit tout cela.

— Comment ! comment ! Je vous répéterai ses propres paroles : « Je leur ai fait gober une fameuse blague. » L'a-t-il dit, oui ou non ?

— Sans doute, mais...

— Eh bien, n'est-ce pas catégorique ?

— Tout à fait, dit l'oncle qui n'avait pas les mêmes scrupules que son frère. Empoignez-le, et solidement ; vous rendrez un fameux service à tout le pays.

Certes, il n'est jamais agréable de reconnaître qu'on s'est laissé duper ; mais le brigadier préférait encore ce désagrément à la honte de rentrer bredouille. « Au moins, pensait-il, personne ne pourra dire que j'ai manqué par maladresse une capture importante. Puisqu'il n'y avait rien, que diantre ! je ne pouvais rien prendre. Et quand l'insolent sera sous les verrous, on verra bien qui osera rire encore. »

Là-dessus il s'avança vers Gaspard pour le prendre au collet. Le garnement semblait assez déconcerté par ce brusque revirement, il eût bien voulu retirer les paroles imprudentes qu'il avait lâchées tout à l'heure, mais ses protestations furent vaines.

— Tu t'expliqueras en tribunal, déclara le brigadier ; d'ailleurs, il y a longtemps qu'on aurait dû te coffrer comme vagabond. À bas les pattes, donc ! veux-tu bien te tenir tranquille !

Pour des raisons à lui connues, Gaspard préférait décidément n'avoir rien à démêler avec la justice ; c'est pourquoi il profita d'une seconde où l'œil vigilant du brigadier s'était détourné, pour se dégager par un brusque mouvement et courir vers la porte. Malheureusement, il avait compté sans le factionnaire, qui l'attrapa au passage et revint le poser délicatement sur sa chaise, comme un objet fragile et de grand prix.

— Brigand ! bourreau ! assassin ! cria le garçon furieux de cette nouvelle déconvenue. Vous n'avez pas le droit de me traiter ainsi !... je me plaindrai à l'autorité !

— C'est vrai, tout de même, dit Constant Borel qui n'avait pas de raisons pour chérir Gaspard d'une affection bien tendre, mais qui détestait l'injustice. Ne craignez-vous pas d'outrepasser vos pouvoirs, brigadier ?

— Regardez, répondit celui-ci en montrant d'un geste Gaspard qui venait de brandir sa chaise en guise d'arme défensive et jurait d'assommer le premier qui s'y froterait. Injures, voies de fait, résistance à l'autorité... ton affaire est mauvaise, mon garçon, et voilà une plaisanterie qui te coûtera cher.

Puis il fit signe à son acolyte de saisir le récalcitrant par derrière, tandis que lui-même s'avavançait avec majesté pour l'appréhender au corps dans toutes les formes. Mais en cet instant la chaise tournoya en l'air et, sans atteindre personne, tomba sur le carrelage, où elle se brisa en éclats.

— Qui est-ce qui paie la casse ? demanda l'oncle Jonas en ramassant diligemment les morceaux épars. Voilà un garçon qui travaille pour les menuisiers.

On entoura le furieux, qui lança bien encore quelques coups de poing dans le vide, mais se vit enfin obligé de céder à la force. Il dut livrer ses poignets aux menottes, puis il se tourna vers la muraille, plein d'une rage impuissante, et se mit sans doute à réfléchir aux coups étonnants du sort.

— Maintenant, dit le brigadier en s'essuyant le front, il ne me reste plus, mesdames et messieurs, qu'à vous présenter mes excuses pour vous avoir dérangés inutilement. Je puis bien vous dire à présent, citoyen Borel, ce qui nous amenait chez vous : c'était par rapport à votre fils qui a passé en France, comme c'est notoire, après les affaires de septembre, mais que ce che-napan prétendait avoir rencontré près de la borne-frontière et même qu'il disait avoir vu entrer dans cette maison. Vrai, ça m'aurait fait mal au cœur d'empoigner votre Louis, mais la consigne, n'est-ce pas ?... vous concevez ! Et comme ça, vous en avez de bonnes nouvelles ? est-ce qu'il est toujours à Morteau ?

Le fermier eut une seconde d'embarras, mais il se tira de ce pas difficile.

— Qu'il y soit dans cette minute, vous savez, je n'en voudrais pas jurer, dit-il en riant ; mais je sais qu'il y était encore ce matin.

— Eh bien, faites-lui dire qu'il s'y tienne tranquille encore un moment ; ce mic-mac va bientôt finir. Nom d'une giberne, c'est moi qui serai content quand on aura signé l'amnistie !... Ces fugitifs nous mettent sur les dents, avec leur manie de repasser la frontière à toutes les heures possibles et impossibles. À minuit, les voilà qui arrivent pour visiter leurs familles... Vous avouerez que c'est presque indiscret, et bien désagréable pour la gendarmerie. Mais votre Louis sait mieux se conduire, et s'il m'a causé des ennuis ce soir, je reconnais qu'il n'y a pas de sa faute. Saluez-le de ma part quand vous lui écrirez, monsieur Borel. Nous avons souvent fait un bout de causette ensemble.

— Voulez-vous boire un verre à sa santé ? proposa le fermier à qui la plaisanterie parut si mirifique qu'il fut aussitôt obligé de courir à l'autre bout de la cuisine pour y cacher son hilarité.



Le brigadier accepta pour lui et pour son compagnon, et porta bien volontiers le toast qu'on lui proposait.

— À votre fils donc, dit-il en élevant son verre, et à son prompt retour ! Je ne suis pas un enragé en politique, moi.

Pourvu que le gouvernement me paie, je ne demande pas son nom. Il y a des braves gens chez les noirs, il y en a aussi chez les rouges ; je trouve, moi, que tout est bien réparti.

Là-dessus le brave homme, tout fier de sa philosophie optimiste, secoua son prisonnier pour lui insinuer délicatement qu'il serait peut-être temps de se mettre en route.

— Pauvre garçon ! murmura la bonne mère, qui en voyant Gaspard morne et défait, oubliait presque le tour perfide qu'il avait voulu jouer à son Louis. Regardez donc comme il a mauvaise mine, et il va passer la nuit en prison ; un peu de vin ne lui fera pas de mal.

Elle remplit elle-même un verre qu'elle lui présenta et qu'il vida d'un trait sans dire merci.

— Les malfaiteurs d'aujourd'hui, ça n'a plus de caractère, marmotta l'oncle Jonas.

Il avait vaguement espéré que le verre roulerait sur les dalles avec son contenu et s'en irait rejoindre les débris de la chaise entassés dans un coin. Mais l'issue pacifique de cet incident le dégoûtait profondément et lui enlevait ses dernières illusions. Hélas ! Gaspard était fils d'un siècle utilitaire, où l'on trouve le vin de son ennemi bon quand même.

Enfin la porte se ferma sur les inquiétants visiteurs. Le père Borel les accompagna jusqu'au seuil et leur souhaita un bon retour avec une cordialité extraordinaire ; il tira ensuite toutes les barres et poussa tous les verrous, puis il rentra dans la cuisine en criant : « Ouvrez la fenêtre ! changez l'air !... Louis, dors-tu là-haut ? »

Quand le jeune homme eut quitté sa cachette pour redescendre au milieu des humains, il y eut une exclamation générale :

— Ah ! tu es beau, mado oui ! dit l'oncle. Plus *sauvage* que jamais, avec ta couleur de nègre de Chine !

Tout le monde se récria sur cette nouveauté géographique, mais l'oncle ayant déclaré positivement qu'on avait mal entendu et qu'il avait dit « encre de Chine, » il fallut bien reconnaître une fois de plus son infailibilité.

— Va te laver, dit le père à Louis ; tu as des taches de suie partout.

— C'est égal, répliqua la mère, je l'embrasserai bien comme il est.

Et certes elle le fit, si bien qu'une bonne ablution lui devint également nécessaire.

Tout le monde parlait à la fois. Il avait fallu si longtemps contenir son angoisse, puis sa joie.

— Dire, s'écriait Constant Borel dans un état de jubilation indescriptible, dire que je l'ai fait boire à sa santé ! Avez-vous jamais entendu une histoire pareille ? Notre Louis qui était là-haut, au milieu des jambons, et ce brigadier juste au-dessous, qui disait ; « À son prompt retour ! » J'en ai l'estomac tout détraqué !

Louis revenait en cet instant, rendu à sa couleur naturelle grâce à l'emploi d'un rude essuie-main de chanvre.

— Et Rosette, dit-il, où est-elle nichée ?

La fillette se tenait assise dans un coin, les mains croisées, tranquille comme une souris.

— Qu'as-tu ? dit doucement Aline en s'approchant d'elle, tu ne parles pas, on dirait presque que tu te caches.

— C'est que je suis si contente, si contente !

Et la pauvrete, pour mieux attester sa joie, fondit en larmes. On l'entoura sans bien comprendre la cause de cette émotion subite. Louis vint plus près et la prit par la main.

— Père, mère, dit-il avec une certaine solennité, remerciez-la. Rosette, tu m'as rendu un grand service. Si j'étais riche, je te ferais un beau cadeau, va ! Mais je sais bien que tu es une fille de cœur, et que tu accepteras ma reconnaissance en attendant mieux. Permets-tu que je t'embrasse ?

Rosette se leva rouge de confusion et pourtant de plaisir, si on ose le dire. C'était la première fois qu'on la traitait en grande fille.

— Si vous voulez, murmura-t-elle.

Et il l'embrassa.



— À moi maintenant, dit la mère qui avait disparu une minute et qui rentrait dans le cercle tenant une petite boîte à la main. Rosette, grâce à toi, notre fils a échappé à une grande honte ; nous ne l'oublierons pas. Et pour que tu t'en souviennes comme nous, prends ceci. C'est ma croix de grenats ; si j'avais quelque chose de plus beau, je te le donnerais.

— Nous n'en serons pas jalouses, sois sans crainte, ajouta la bonne Aline en souriant ; la croix n'était pas pour nous, car maman la destinait à celle qui deviendrait la femme de Louis.

— Je ne voudrais pas faire tort à votre future, dit Rosette moitié riant moitié embarrassée.

— Quelle folie ! s'écria le jeune homme. Ma future est encore dans les brouillards.

— Du reste, fit observer l'oncle, si Louis nous amène ici une de ses contrebandières, comme c'est à craindre, nous aimons autant voir nos grenats figurer ailleurs.

Chacun se mit à rire, et la mère suspendit elle-même au cou de Rosette la petite croix aux reflets incarnats.

— Maintenant, ma fillette, dit Constant Borel, il est temps de retourner à la maison, ne le penses-tu pas ? C'est moi qui t'accompagnerai. Fais donc tes adieux.

Rosette tendit la main à chacun d'un petit air de timidité.

— Monsieur Louis, dit-elle en arrivant au jeune homme, tâchez de n'être plus *sauvage* trop longtemps. Chacun sera si content quand vous reviendrez pour tout de bon !

— Toi aussi, Rosette ?

— Moi aussi ; et mon âne et mon chat, ajouta-t-elle en riant. Le minet vous doit de la reconnaissance. Bonsoir à tous, bonsoir !

Au moment de disparaître sur le seuil, elle se retourna encore une fois et laissa voir son joli visage encapuchonné dans une grande mante de laine. Puis elle se glissa dehors à la suite de son guide, et la porte se referma.

On causa tard ce soir-là dans la bonne vieille cuisine qui venait d'enrichir ses annales d'un souvenir de plus. Avec Louis, on avait tant d'arriéré, hélas ! que la nuit n'y aurait pas suffi. La mère voulait savoir pourquoi donc il avait les joues si creuses, s'il ne toussait pas, au moins ; et à chaque minute elle pensait à quelque objet indispensable qu'il faudrait procurer au pauvre

garçon. L'oncle prétendait savoir de bonne source que le sauvage avait laissé son cœur chez une Francomtoise au blanc bonnet, et il prit si bien au sérieux sa propre invention qu'il somma son neveu de déclarer sur l'heure les nom, prénom et domicile de la dite personne, puisque l'occasion était favorable et toute la famille réunie.

— Oncle, vous vous trompez, dit la sœur espiègle. Pour le moment, le caprice de Louis s'appelle Rosette.

Il y eut de grands rires, comme on peut croire.

— Mais laissez-nous donc aller dormir ! dit enfin le père. Savez-vous que notre garçon doit se lever avant le jour s'il veut partir sans danger ? Ça n'a pas de bon sens de le laisser veiller ainsi.

Louis protesta, mais en vain. Il fallut se dire bonsoir, avec beaucoup de paroles encore, d'exclamations, de rires et de souhaits cordiaux. Puis peu à peu les bruits s'éteignirent, et le jeune homme, seul dans sa petite chambre, se laissa bercer par le silence, tandis que l'essaim des pensées familières revenait le visiter comme autrefois.

Le lendemain, il fallut la quitter de nouveau, cette chère maison paternelle. Mais le proscrit avait fait provision de force et de joie ; son épreuve d'ailleurs ne devait plus durer longtemps. Bientôt la nouvelle de l'amnistie tant désirée courut de bouche en bouche, et quand le soleil de juin brilla sur les forêts et sur les prairies rouges d'esparcette, le pays de Neuchâtel s'était rouvert à tous ses fils.

LAQUELLE DES TROIS ?

I



Elles étaient assises, dans l'oisiveté recueillie du dimanche, sur le banc de leur petit jardin. Les mains croisées, elles regardaient vaguement devant elles, à travers le rideau de roses premières, un petit coin de pré où picoraient trois poules blanches. Ce pré s'étendait jusqu'au bord d'un ravin profond, rempli de hêtres dont le feuillage commençait à se cuivrer. On devinait au delà une large vallée, quelques villages, quelques clochers d'églises à demi effacés derrière les brumes bleuâtres de l'automne, et, tout au fond, une ligne de montagnes indécise, noyée, douce à l'œil dans sa monotonie.

Les trois sœurs connaissaient trop bien cet horizon pour le regarder encore comme on regarde un tableau ; mais il les enveloppait d'une paisible impression d'accoutumance, il se mêlait à leurs pensées, elles avaient pour lui cette amitié confiante que l'on éprouve pour les choses fidèles et familières que le temps ne change point. Depuis plus d'une heure elles se taisaient, immobiles, perdues chacune dans sa rêverie, quand l'aînée, Caroline, soupira légèrement, puis tourna la tête et cueillit d'un air distrait une des capucines couleur de feu qui grimpaient contre la muraille, près du banc. Ce mouvement parut réveiller les deux sœurs, qui soupirèrent à leur tour et changèrent un peu leur attitude. Mais aucune ne rompit le silence ; au bout d'un

instant, elles retombèrent toutes trois dans leur immobilité songeuse.

Elles n'étaient point jolies, les trois filles de feu Jean Verdan, et les deux aînées avaient déjà laissé la jeunesse assez loin derrière elles. Dans les environs, on les appelait les trois petites Chinoises, à cause de leur teint olive, de leurs yeux noirs un peu bridés, de leur personne frêle et menue, type assez rare dans le Jura, et qui, s'il ne manque pas d'une certaine grâce piquante, diffère cependant beaucoup de l'idéal de beauté des paysans. Personne ne songeait à remarquer les yeux veloutés de la cadette, Mica, ni ses petites dents mignonnes et pointues, ni les cheveux noirs, un peu rudes et merveilleusement abondants, des trois sœurs, ni le modelé parfait de leur pied. À la campagne, ces charmes-là sont secondaires ; ce qui séduit les jeunes gars, c'est moins la ligne que la couleur, un teint clair, un éblouissant contraste de rouge et de blanc, l'éclat des yeux, des lèvres, plutôt que leur dessin. Caroline, Jenny et Mica Verdan étaient jaunes comme des soucis ; donc elles passaient pour irrémédiablement laides, et ne s'en affligeaient point trop d'ailleurs. Timides, un peu gauches, elles avaient vécu fort retirées, leur feu père ayant été un original, une sorte de tyran domestique qui n'entendait point qu'on fit la cour à ses filles ; taciturnes par habitude, assez obstinées comme tous les silencieux, elles avaient une réputation de vieilles filles insociables.

Caroline avait trente-six ans, Jenny trente-cinq, Mica dix de moins. Les deux aînées chérissaient tendrement leur cadette, chacune selon son caractère : Caroline avec des impétuosité, des jets d'expansion, des brusqueries, Jenny d'une affection égale et placide, qui ne connaissait ni hauts ni bas. Une parfaite confiance unissait les trois sœurs ; sans se parler, elles se comprenaient, et leurs préoccupations étaient généralement, comme leur costume, exactement semblables.

Ce dimanche-là, coiffées en lourdes tresses nouées sur la nuque, vêtues de robes de mérinos noir agrafées au cou par une

petite épingle de jais taillée en forme de pensée, rapprochées dans la même attitude, au milieu des passe-roses, des reines-marguerites, des soucis, des violiers, des ombres mouvantes des lilas et du vol affairé des abeilles, elles formaient un groupe original et presque gracieux.

— Il faut prendre un parti, dit enfin Caroline.

— J'y pensais, répondit Jenny.

Et Mica dit à son tour :

— J'y pensais.

— D'un côté, reprit Caroline, tenir le domaine à nous seules est impossible ; il nous faut un homme pour les gros travaux. D'un autre côté, des femmes de notre âge doivent prendre soin de leur réputation. Abdias n'a que quarante ans, on dira qu'il nous fait la cour.

— Laissez dire, fit une voix solennelle au-dessus de leurs têtes.

Elles levèrent les yeux ; la grave et osseuse figure, les longs cheveux plats, la pipe de terre rouge de leur domestique Abdias Muller leur apparurent au milieu des géraniums qui fleurissaient la petite fenêtre de sa chambre.

— On ne vous demande pas votre avis, dit Caroline.

Puis, sans s'occuper davantage de l'interrupteur, elle continua :

— Voilà plusieurs semaines que j'y réfléchis, mais j'ai beau tourner et retourner la question, elle est comme ma boule à ravauder, exactement pareille sous toutes ses faces. Impossible de garder un domestique, impossible aussi de nous en passer. Que faire, Jenny ?

— Que faire, Mica ? dit Jenny.

— Vendre le domaine, répondit Mica à demi-voix après un instant d'hésitation.

— Ah ! bien, par exemple ! s'écria Abdias scandalisé au delà de toute expression, en se retirant brusquement de la fenêtre.



Mais il y revint au bout d'une minute, désirant savoir ce que M^{lle} Caroline penserait d'une telle proposition. Caroline penchait la tête ; Jenny lui avait pris la main comme pour la consoler, et Mica fixait sur elles ses yeux rêveurs qui semblaient apercevoir ce que d'autres yeux ne voyaient pas. Le silence dura longtemps, si longtemps qu'Abdias Muller enfin quitta sa chambre, dans un état aussi voisin de l'exaspération qu'un fils d'anabaptiste peut se le permettre. Comme il descendait l'escalier, il rencontra Caroline.

— Je vais changer de robe, dit-elle, c'est l'heure de traire.

— Il y a vingt-six ans que je connais l'heure de traire, répliqua-t-il avec dignité.

— Bien, bien ! ne montez pas sur vos grands chevaux !

— Mais si j'y veux monter, moi !... Écoutez, mademoiselle Caroline... écoutez, je vous dis, et ne vous en allez pas... je viens d'entendre une chose qui m'a mis sens dessus dessous. Votre petite sœur ne connaît rien à toutes ces affaires. Qu'elle s'occupe

de ses broderies et laisse le domaine tranquille... Vendre !... Non, il n'est pas possible que vous pensiez à vendre !... Je m'y oppose, moi, entendez-vous ? J'irai trouver votre cousin Georges, j'en parlerai au notaire, aux autorités...

— Nous sommes majeures, Abdias.

— Majeures ! qu'est-ce que ça prouve ? Le vieux Pierre Simon, qui va sur ses nonante ans, est encore plus majeur que vous, j'imagine, et pourtant on lui a nommé un curateur. Quand on ne sait pas se conduire, on n'est pas majeur, voilà mon point de vue, et si vous vendiez le domaine...

— Nous ne sommes pas encore décidées, dit Caroline. Vous perdez votre temps...

— Le temps qu'un homme sage emploie à parler n'est pas perdu, répliqua-t-il sentencieusement. C'est du grain semé ; la parole des femmes, c'est de la fumée qui s'en va. À vous trois, assises sur un banc pendant deux puissantes heures, qu'avez-vous dit de raisonnable ?

— Nous n'avons pas ouvert la bouche, étant moins bavardes que vous, Abdias.

— C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. Bien facile de se taire quand on n'a rien dans le cœur, ni amitié pour ce beau domaine, ni regret de tout l'argent dépensé en réparations et qui profitera à d'autres, ni pitié pour ces belles et bonnes bêtes qu'il faudra mener à la foire et vendre à de vilains juifs d'Alsace, ou à ces Francs-Comtois qui n'ont que des pâturages maigres... Quand je suis entré ici, il y aura vingt-six ans à la Saint-Martin, le plancher de la grange était pourri, on l'a refait en bois dur l'année 69 ; c'est le plus beau plancher du district... L'écurie était trop basse, on l'a haussée de trois pieds quatre pouces, avec des piliers de pierre pour soutenir le plafond ; les maçons et les charpentiers y ont travaillé dix-sept jours ; c'était en 75.

— En 76, Abdias.

— Pardonnez-moi, c'était en 75. Je sais tout ça aussi bien que mon catéchisme, un peu mieux peut-être, car pour le catéchisme, je m'y suis mis sur le tard, quand votre père a voulu à toute force me faire baptiser, prétendant qu'un valet non baptisé porterait malheur à la maison. Vous vous en souvenez, mademoiselle Caroline ? C'était un peu dur pour un grand garçon de vingt ans d'aller à la cure réciter les réponses avec une douzaine de filles moqueuses, et, le jour de Noël, de se mettre à genoux devant toute l'église pour être reçu au nombre des fidèles. J'étais joliment ému !... je voyais le ministre dans un nuage, et quand il m'a dit : « Abdias-Sédécias-Tobie, présentez-vous devant l'église, » je ne savais plus du tout qui était l'individu appelé Abdias-Sédécias-Tobie. Il y avait des gens qui riaient derrière leur mouchoir, d'autres qui avaient l'air de se demander quelle sorte de païen j'étais... La petite Mica avait des larmes plein les yeux ; ça lui faisait de la peine de me voir là tout seul, à genoux... Elle croyait que le ministre me grondait. Elle avait bon cœur, cette petite Mica, je n'aurais pas cru qu'elle en viendrait un jour à parler de vendre...

— Bon, nous y revoilà ! dit Caroline. Est-ce qu'on traita aujourd'hui, Abdias-Sédécias-Tobie ?

— Oui, oui, mademoiselle Caroline-Sophie Verdan, née Verdan et toujours Verdan, oui, on traita aujourd'hui, pour sûr ; mais on ne vendra pas le domaine, aussi vrai que j'ai gagné ici mes premiers gages !

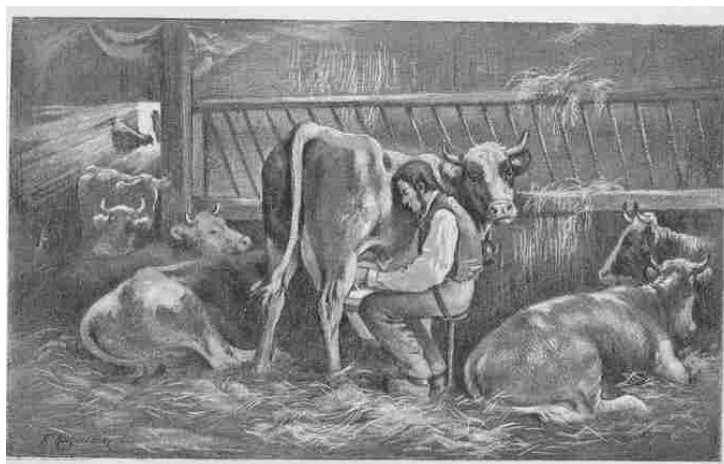
Caroline haussa les épaules et se mit à rire aussitôt que ce domestique peu respectueux eut le dos tourné. Il les avait longtemps traitées toutes trois en petites filles, les morigénant, leur donnant même des ordres très péremptaires quand la besogne pressait. Sur l'injonction du maître, il cessa de les tutoyer quand elles furent grandelettes ; il ajouta même à leurs noms le préfixe superflu et anti-égalitaire de mademoiselle, mais à contre-cœur, avec de fréquents lapsus et des restes de franc-parler qui étaient

loin de lui suffire. Il gardait d'ailleurs des formes graves, une certaine aspérité majestueuse bien éloignée de l'impertinence. Jamais il n'élevait la voix ; il était rare aussi qu'on le vît rire. Il parlait beaucoup, sans être précisément bavard ; la haute opinion qu'il avait de sa sagesse et de ses lumières l'engageait à les répandre à flots sur son entourage, par devoir philanthropique.

Malgré son âge, ses économies placées à la caisse d'épargne et sa qualité d'oracle en agriculture reconnue par tout le voisinage, il avait le bon esprit de n'être point humilié de sa position subalterne. « On est toujours le domestique de quelqu'un, disait-il ; le président de la confédération a plus de maîtres que moi. » Du reste, il n'en faisait jamais qu'à sa tête ; on avait depuis longtemps perdu l'habitude de lui donner des ordres qu'il exécutait *ad libitum*, avec une grande liberté d'interprétation. Feu Jean Verdan, qui tyrannisait ses filles, laissait à Abdias les rênes sur le cou et se contentait de maugréer après lui quand il avait le dos tourné. Caroline était, de toute la maisonnée, la seule qui osât contester avec Abdias, envahir son terrain pousse après pousse, et parfois l'obliger à battre en retraite. Il y avait toujours entre eux quelque procès pendant. Ils n'étaient d'accord sur aucun principe d'agronomie. Caroline avait décidé son père à acheter une charrue anglaise, qu'Abdias déclarait le plus abominable engin que jamais homme pécheur eût inventé. Elle avait une aversion marquée pour les vaches noires : si Abdias était envoyé à la foire, — il était grand connaisseur en bétail et avait la main heureuse pour vendre et acheter, — il ne manquait pas de ramener à la maison la bête la plus moricaude du marché, excellente laitière généralement ; mais Caroline leur gardait rancune à tous deux. L'estime réciproque en laquelle se tenaient la maîtresse et le serviteur, la fidélité de l'un, la confiance de l'autre, ne les empêchaient pas d'être ordinairement à couteaux tirés.

Caroline, ayant échangé sa robe noire contre une jupe de cotonnade bleue et un mantelet dont les manches courtes laissaient voir des bras minces et bruns comme des fuseaux, entra

dans l'étable, qu'elle inspecta d'un prompt coup d'œil. Abdias était à son poste, le *seillon* entre les genoux, le front appuyé au flanc rebondi de la Fleurette, qui tournait la tête et le regardait de ses grands yeux placides. Les sept autres vaches, couchées devant leurs râteliers vides, rumaient paisiblement ; au fond de l'étable, les veaux impatients, flairant le lait, tiraient à s'étrangler sur leurs longes, et devant l'étroite fenêtre passaient et repassaient des silhouettes de poules qui se hâtaient de picorer encore quelque provende avant de revenir au perchoir. Les cornes blanches se dessinaient comme de vagues croissants dans l'ombre des crèches ; les pelages aux tons fauves, aux larges taches sombres, se pressaient les uns contre les autres et confondaient leurs contours dans la demi obscurité. Ça et là, au milieu de cette vision indistincte, deux yeux à l'éclat humide lui-saient un instant, puis se replongeaient dans la pénombre, une queue s'agitait avec nonchalance pour chasser quelque mouche importune ; parfois un grand corps se levait pesamment avec un froissement de paille et des heurtements répétés de sabots qui glissaient sur les planches, une sonnaile tintait, les montants du râtelier craquaient sous l'effort du lien.

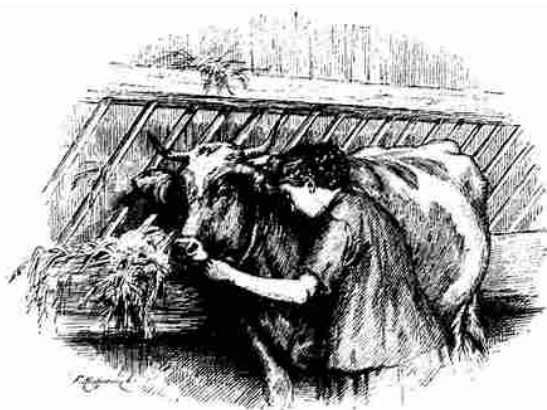


— Allons, Faraude, qu'as-tu à te démener ainsi ? As-tu envie de tout démolir ?... Ton collier est mal attaché ? Attends, ma belle, je vais y voir.

Caroline passa ses deux bras autour du cou de Faraude l'impatient, sa favorite, pour dégager un bout de corde embar-

rassé dans un anneau ; alors la jolie bête, jugeant l'occasion favorable pour mendier un peu de sel, lécha la joue de sa maîtresse d'un petit coup de langue discret.

— Ah ! ma pauvre, ma pauvre ! murmura Caroline, dont le chagrin, à cette caresse familière, éclata subitement.



Cachant son visage sur le cou de Faraude, elle pleura amèrement dans l'obscurité qui la protégeait. Quitter tout cela, ce beau troupeau, cette chère vieille maison, ces champs et la vie qu'elle aimait, et l'horizon familial où se reposaient ses yeux, se déraciner pour aller végéter ailleurs, dans le but unique d'imposer silence à d'ineptes commérages qui déjà étaient parvenus à ses oreilles ! Ah ! comme elle aurait bravé le vain bavardage des voisines, les allusions malignes, les regards qui soulignent ce que les mots déguisent encore, s'il ne se fût agi que d'elle ! À trente-six ans, quand on n'a nulle beauté, qu'on est brusque et insociable et qu'on tient à distance tous les bavards, on sait que la calomnie ne vous mordra pas longtemps. Mais il fallait considérer l'avenir de Mica, Mica la rêveuse, Mica la brodeuse, dont les yeux semblaient voir au loin celui qui devait venir. Elle était jeune, délicate ; c'était une petite plante à protéger avec sollicitude. Pour elle le départ ne serait pas une épreuve ; si elle avait quelque attachement pour la vieille maison, elle n'aimait guère la vie rustique ; elle s'en tenait à l'écart, préférant la silencieuse compagnie de ses rêves et de son aiguille à l'activité remuante de ses sœurs. Cette main adroite et mignonne, pensait Caroline, attendait celle d'un amoureux. Mica serait des trois la seule qui

se marierait, il fallait tout prévoir, il fallait préparer l'avenir. Une maison isolée, habitée par des femmes sans protecteur légal, et dont les voisins parlent en hochant la tête, n'était pas le lieu où les prétendants viendraient chercher Mica. Elle-même devait avoir quelque vague sentiment de la situation, puisque elle avait été la première à dire : « Il faut vendre le domaine. »

« Oui, nous partirons, mais c'est dur, c'est dur ! pensait Caroline en essuyant de son tablier ses joues trempées de larmes. Où irons-nous ? Pour moi, je ne suis bonne à rien qu'aux ouvrages de la campagne... Et que deviendra Abdias ? Nous ferons en sorte de l'établir, avec deux ou trois vaches pour commencer. Il ne saurait entrer dans un autre service... »

— Plus j'y réfléchis, plus je suis sûr que c'était en 75, dit Abdias du fond de l'étable, où il faisait boire à un veau né de la veille le lait écumeux de la Fleurette.

Le pauvre animal, gauche et ahuri, planté sur ses quatre jambes vacillantes, regardait avec des yeux perplexes le biberon de bois plongé dans le seillon et semblait se demander si c'étaient là vraiment les intentions de la nature à son égard.

— Plus vous y réfléchissez, plus vous n'y voyez goutte, répliqua Caroline prompte à ressaisir le fil d'une discussion. C'était en 76, l'année où Jenny a eu la fièvre. Le bruit des charpentiers et des maçons l'empêchait de se guérir, et mon père était sur le point de remettre la fin des réparations à l'année suivante.

— N'empêche que c'était en 75 ; je sais ce que je dis, et quand j'avance une chose...

— Vous vous obstinez comme une tête carrée que vous êtes. Je vous montrerai la note du docteur, que j'ai encore dans le bureau avec de vieux papiers. Voyons, Abdias, reconnaissez donc qu'il vous arrive tout comme aux autres gens de vous tromper...

— Quand j'aurai vu cette note, et encore ! Je sais aussi bien que vous que Jenny a eu la fièvre dans le temps, mais qu'est-ce que ça prouve ? Ce pouvait être le poulailler ou la citerne qu'on réparait alors... Allons, nigaud, en finiras-tu de boire ce lait ? J'ai mauvaise opinion de ce veau, mademoiselle Caroline ; il boude au biberon, vous verrez qu'il tournera mal.

— Laissez-moi faire, dit Caroline ; il ne faut pas brusquer ces pauvres petits, qui ne comprennent encore rien à leur entrée dans le monde.

Et doucement, tendrement, après avoir trempé ses doigts dans le lait, elle les tendit au nouveau-né qui se mit à les sucer avec ardeur.

« J'avoue qu'elle sait s'y prendre, pensait Abdias en la regardant du coin de l'œil tandis qu'il retournait à son escabeau ; c'est une crâne paysanne que notre Caroline, quoiqu'on la voie si mince et fluette. Mais ses défauts sont, à mon avis, plus gros que ses qualités. Regardez-moi ces trois sœurs, personne ne croirait qu'on les a taillées dans la même étoffe. Mica cède toujours, par indifférence ; on dirait que tout lui est égal. M^{lle} Jenny a bien ses idées à elle, mais en été il fait trop chaud pour les défendre, et en hiver elle ne pense qu'à ses engelures. Quant à M^{lle} Caroline, voilà un vrai cheval de trompette ! Le bruit ne lui fait pas peur, au contraire... Mais quelle mauvaise tête et quelle langue fâcheuse, et quelle habitude désagréable de toujours prouver aux autres qu'ils ont tort... Voyons, était-ce en 75 ou en 76 ? Je n'en suis plus trop sûr... N'importe ! que ce soit avant ou après le déluge, cette réparation a coûté une belle somme. Et quand on pense à la barrière du jardin qui a été refaite l'année dernière, ainsi que le toit de la remise, on se dit qu'un domaine aussi bien tenu ne sera jamais payé ce qu'il vaut. Mais il ne se vendra pas ! Nous verrons si trois sottes femmes auront le dernier mot. Je me coucherai en travers de la porte plutôt que de laisser un nouveau propriétaire entrer ici, je tirerai sur quelqu'un, je ferai un malheur !... »

— Mademoiselle Caroline, s'écria Abdias jugeant que la dernière partie de ses réflexions valait la peine d'être communiquée, je vous en avertis : si le domaine se vend, je ferai un malheur !

À sa grande surprise, Caroline, au lieu de lui jeter quelque réplique pointue, tourna vers lui un visage abattu, sur lequel il vit couler des larmes.

— Vous ne devinez donc pas le chagrin que j'en ai ? dit-elle. Vous ne voyez donc rien, Abdias ? Tenez, parlons clairement, comme d'honnêtes gens qui n'ont pas à rougir. Il nous est recommandé de fuir tout ce qui a quelque apparence de mal ; alors, à cause de Mica surtout, qui est la plus jeune...

— Hum ! je comprends... Oui, je comprends, mademoiselle Caroline, il y a même longtemps que... que je voyais... Mais laissons dire. Les mauvaises langues ne nous feront ni chaud ni froid.

Caroline haussa les épaules, le regarda avec quelque compassion pour un sens moral aussi obtus, et s'éloigna. Mais les pensées d'Abdias allaient leur train et se bousculaient dans sa tête, qui n'était pas accoutumée à en héberger un si grand nombre à la fois. En détachant les vaches, il se dit : « Je n'aurais pas cru que M^{lle} Caroline deviendrait prude à son âge. » En balayant l'étable, il émit des vœux plus énergiques que charitables à l'adresse des voisins qui avaient bavardé. En se lavant les mains, il s'avisa tout à coup que lui, Abdias-Sédécias-Tobie Muller, lui-même et nul autre, était la pierre de scandale qu'il fallait ôter de cette maison... En s'asseyant à la table du goûter, en face des trois sœurs, il se dit que ce repas serait le dernier, qu'il partirait le lendemain à l'aube.

« Mais à quoi bon ? pensa-t-il ensuite, trempant d'un air soucieux son pain dans son café... Ce sacrifice n'empêcherait pas le domaine d'être vendu, car M^{lle} Caroline aura beau faire, elle ne saurait suffire à tout. »

— Eh bien, non ! fit-il en frappant la table de sa main ouverte, si fort que les quatre tasses sursautèrent, non, le domaine ne se vendra pas, quand même je devrais...

Il s'interrompit.

— L'acheter ? dit Mica.

— Avec quoi, s'il vous plaît ? Mes économies ne suffiraient pas à payer les vaches et les outils, et quant au Crédit foncier, merci ! Une hypothèque m'empêcherait de dormir... Non, non, je n'achèterai jamais un fonds de terre pour en être le parrain. Voilà quarante ans que je trouve moyen de vivre sans être propriétaire, et que j'ai bon appétit, bon sommeil et bonne humeur... Oui, mademoiselle Caroline, vous avez beau sourire, je suis un homme de bonne humeur, moi, quand vos fichues idées me laissent tranquille !

Jamais on n'avait entendu sortir de la bouche d'Abdias Muller une expression aussi proche parente d'un juron. Les trois sœurs se regardèrent étonnées ; Abdias repoussa son assiette, se leva brusquement et sortit.

— Non, le domaine ne se vendra pas ! répétait-il d'un ton saccadé en traversant l'immense cuisine, non, quand je devrais...

Il aperçut sur le dressoir un pot de lait que Jenny avait laissé là pour une voisine pauvre à laquelle on faisait de temps à autre de petits présents ; il le saisit à deux mains d'un geste machinal et descendit à la cave. L'escalier de bois était sombre et glissant, Abdias s'arrêtait à chaque marche, tâtant du pied pour trouver la suivante, et murmurant sans cesse à demi voix : « Non, non, cela ne se fera pas ! » Lui et son pot au lait abordèrent sains et saufs sur le sol durci de la cave, en face des rayons chargés de larges vases de bois où s'épaississait une crème onctueuse, et des *enchâtres* où Jenny serrait ses provisions de

pommes de terre. Alors Abdias s'arrêta surpris de se trouver là et se demandant ce qu'il était venu y faire.

— Vous verrez que j'en perdrai la tête, dit-il en passant la main sur son front après avoir déposé son fardeau entre deux *rondelets*. Je ne suis pourtant pas coutumier d'avoir l'esprit absent, Dieu soit béni ! J'ai de la suite dans les idées, à l'ordinaire, je sais ce que je veux... Je sais aussi ce que je ne veux pas, et je ne veux pas que le domaine se vende... quand je devrais m'épouser avec une des trois sœurs ! acheva-t-il lentement, le bras tendu, comme pour prendre à témoin les baquets de crème et le tas de pommes de terre du caractère solennel de cette déclaration.

Puis il se tint immobile, un peu accablé lui-même par la résolution qu'il avait prise. Il lui sembla qu'il venait d'inviter une montagne à s'écrouler sur sa tête. Le front penché, les bras pendants et flasques, il regardait fixement devant lui. On n'eût point cru qu'il se préparait à mettre flamberge au vent pour conquérir une belle... Mais bientôt il sortit de l'étonnement où son inspiration subite l'avait plongé. « C'est ce qu'il nous faut... C'est le nœud de l'affaire, dit-il en secouant la tête à plusieurs reprises. Comme ça tout s'arrange, personne ne touche au domaine ; nous restons ensemble tous les quatre, rien n'est changé... sauf qu'il y aura dans ce monde une demoiselle Verdan de moins... Mais laquelle des trois faut-il choisir ? » Ici, Abdias jugea bon de remonter vers les régions de la lumière, car son esprit, tout à l'heure plein d'éblouissantes clartés, recommençait à s'obscurcir.

— Que faisiez-vous à la cave ? demanda Jenny surprise en le voyant émerger de l'escalier noir.

— J'y ai descendu votre pot de lait, répondit-il d'un ton sévère ; une femme d'escient devrait savoir que le lait s'échauffe à la cuisine.

Jenny se mit à rire, en bonne créature trop indolente pour se jeter dans une discussion par une température de vingt-cinq

degrés ; elle se contenta de hocher la tête et de regarder Mica, qui essuyait délicatement, en les tenant du bout des doigts, les tasses et les assiettes du souper. Mica soignait beaucoup ses petites mains brunes et frêles, dont la peau était si douce que les enfants du voisinage venaient y frotter leurs joues avec des ah ! de délices et d'admiration. Elle ne les exposait ni au soleil ni à la bise, et leur activité dans le ménage se bornait à essuyer la vaisselle, que Jenny lavait à grands coups de torchon dans l'eau bouillante. Mica était presque une petite demoiselle, fine, délicate, timide, gâtée par ses deux sœurs et pourtant les craignant, comme une libellule craint les gros doigts qui voudraient la saisir. Elle détestait le bruit ; les altercations lui étaient un supplice : lorsque Caroline commençait à hausser la voix et qu'Abdias prenait son ton revêché, Mica se sauvait. Auprès de Jenny, qui ne grondait jamais personne, elle se sentait plus tranquille, mais elle écoutait à peine les monologues de sa sœur sur les choux qui commençaient à pommer, sur le prix du beurre et des œufs. La vie extérieure n'intéressait point cette petite brodeuse pensive et taciturne. Abdias pensait à elle en s'éloignant :

« Sauf qu'elle est un peu jeunette, je ne lui connais pas de défauts, se disait-il à lui-même... Mais le premier point, avant de m'embarquer dans des démarches, est de savoir si je ferais un mari présentable. »

Qui donc allait le renseigner là-dessus ? Abdias marchait d'un pas ferme et rapide, en homme qui a son idée, dans le chemin vert bordé d'alisiers et de coudres qui traverse d'abord le grand pré, puis escalade une pente pour rejoindre l'avenue de la Prise-Jussy. La vaste maison grise, avec son clocheton, son perron d'honneur à haute balustrade forgée et ses airs d'antique gentilhommière, se dressait au bout de l'allée, sur un fond de sombre verdure. Tout un petit peuple de valets de ferme et de bonnes en tablier blanc s'agitait dans la cour qu'Abdias traversa gravement, distribuant à droite et à gauche quelques saluts assez condescendants. Il se dirigea vers la femme de charge, qui

siégeait sur un pliant adossé au perron, un livre sur les genoux, ses mains grasses indolemment croisées.



— Ah ! monsieur Abdias, vous venez donc nous dire adieu ? fit-elle avec un léger signe de tête. Nous partons demain.

— C'est ce que j'ai appris, madame. Si je peux vous être utile...

— Merci, tout est préparé. Ça fait qu'alors... Voulez-vous entrer un moment ? la famille est à la promenade.

Comme Abdias était venu à la Prise-Jussy dans le but exprès d'y entrer un moment, il avait déjà un pied sur la dernière marche du perron avant que la femme de charge eût achevé sa phrase. Cette hospitalière personne se leva donc avec un soupir et introduisit son visiteur dans un vaste corridor plein d'échos, puis dans une petite pièce antique à boiseries grises qui était son salon particulier, son bureau, et le réceptacle de toutes sortes d'herbes odoriférantes éparpillées un peu partout.

— Vous avez fait une bonne récolte de tilleul, à ce que je vois, dit Abdias en prenant sur une feuille de papier gris une pincée de fleurs d'un vert doré qu'il laissa ensuite retomber une à une, savourant le parfum subtil qui s'en dégageait.

— Oui, mais la bourrache a peu donné, et mon gros buisson de lavande a été réduit à rien par la chèvre de M. Edmond, à qui l'on passe toutes ses fantaisies. Ça fait qu'alors.

M^{me} Arnaudin employait volontiers cette locution, qu'elle prononçait d'un ton concluant et péremptoire, sans points de suspension dans la voix, mais au contraire avec un gros point final qui tranchait la question. « Ça fait qu'alors » signifiait : Tout est réglé, allez-vous-en, mon ami ; ou bien : J'ai mon idée là-dessus, je n'en changerai de ma vie ; ou bien, suivant les circonstances, une foule d'autres choses catégoriques et définitives.

— Prendrez-vous un verre de limonade, monsieur Abdias ? demanda la femme de charge après quelques instants de conversation.

— Volontiers, madame, puisque c'est un effet de votre bonté, répondit Abdias sans la moindre hésitation.

En toute autre circonstance, l'offre de M^{me} Arnaudin n'eût été acceptée, suivant le cérémonial rustique, qu'après dix minutes de refus polis et d'insistances non moins polies, mais Abdias avait hâte de se trouver seul dans le petit salon aux boiserie grises. À peine M^{me} Arnaudin eut-elle disparu dans le corridor, qu'il se leva, fit deux pas, puis, immobile comme un soldat au port d'armes, il regarda droit devant lui. Au milieu du panneau enguirlandé qui lui faisait face montait du plancher jusqu'au plafond une glace étroite et verdâtre, où son image se reflétait en pied. Il recula lentement jusqu'au fond de la pièce, puis, pour se voir marcher, il vint à la rencontre de cet autre lui-même, sur lequel il fixait des yeux prodigieusement fixes et scrutateurs. Le quelque chose de militaire qui distinguait son allure ne lui déplut point ; il en accentua même la raideur en jetant les épaules en arrière, en redressant le menton, comme s'il eût été dans les rangs. Il se trouva de taille raisonnable, bien proportionné, les bras un peu longs peut-être et les jambes un peu maigres, mais l'impression générale était favorable. Quant à

sa figure, qu'il avait l'occasion de voir une fois par semaine dans son petit miroir à barbe, il en était moins satisfait. « Je ressemble à un casse-noisettes taillé dans du buis, » se dit-il avec candeur. Ses joues rasées, son front aux tempes anguleuses, son grand nez aux larges narines avaient une teinte uniforme, ce gris terreux propre à certains tempéraments plutôt endurants que robustes, et sur lequel le soleil des champs avait répandu une légère couche de hâle. « Ces malheureux cheveux qui frisent comme des baguettes de tambour, pensait Abdias, ont grand besoin des ciseaux du coiffeur. » Il écartait les longues mèches noires et plates qui lui tombaient sur les oreilles, essayant de deviner l'effet d'une autre coiffure, quand un frôlement de robe derrière la porte l'obligea à quitter précipitamment son image. Il s'assit gravement près de la fenêtre, aussi loin que possible du miroir, auquel il n'accorda plus un seul coup d'œil. M^{me} Arnaudin entra avec son plateau de rafraîchissements.

— Je fais toujours la limonade moi-même, dit-elle en approchant un guéridon de la fenêtre. Je la bouche avec la meilleure qualité de bouchons, puis je l'expose au soleil pendant quinze jours. Ça fait qu'alors...

— Elle doit être parfaite, acheva Abdias très disposé à se rendre agréable maintenant qu'il avait obtenu son oracle.

Les dernières lueurs du crépuscule éclairaient la chambre grise ; un quart d'heure plus tard, et l'oracle n'aurait pas répondu. Sa sentence était, en définitive, conforme aux désirs d'Abdias, et même à ses prévisions. « Je ne me suis jamais cru d'une beauté frappante, se disait-il après avoir pris congé de M^{me} Arnaudin. Du reste, un homme n'a que faire d'être beau, pourvu qu'il soit de tournure présentable, et que sa figure reflète une certaine dose d'intelligence, comme c'est mon cas, assurément. »

Les monologues d'Abdias Muller étaient toujours fort longs, car il éprouvait une intime satisfaction à s'entendre raisonner ; nous les abrègerons autant que possible, par égard

pour le lecteur dont le temps et la patience ont des limites. Comment rapporterions-nous *in extenso* le discours qu'il s'adressa ce soir-là, en fumant sa pipe et en regardant les étoiles, discours qui dura bien trois heures et qui porta sur trois points : la nécessité de prévenir la catastrophe qui menaçait le domaine ; l'unique remède à employer : une alliance matrimoniale ; le choix de la personne destinée à entrer dans cette alliance ? Ce troisième point, divisé lui-même en trois alinéas, traitant chacun du caractère et de la biographie de l'une des sœurs, fut tout particulièrement étudié par Abdias, qui arriva aux conclusions suivantes :

« M^{lle} Caroline ferait une femme peu commode, peu docile, remplie d'idées à elle. M^{lle} Jenny est une excellente pâte, mais un peu molle et décidément la plus laide des trois ; or, quand on a le choix, pourquoi le fixer sur la plus laide ? Quant à Mica, elle est certainement trop jeune, mais ce défaut-là se corrige si vite ! Elle est douce et tranquille, elle chante quelquefois d'une petite voix d'oiseau... Et puis, une femme qui brode tout le jour, qui sait à peine combien il y a de bêtes à l'étable, ne contrariera pas son mari dans ses entreprises agronomiques... Tout indique que le sort doit tomber sur Mica. » Il était certes impossible de raisonner avec plus de méthode que ne le fit Abdias Muller dans cette grave circonstance. Il pesa tout jusqu'à une once et un grain, puis il s'admira quelques instants, éteignit sa pipe et alla se coucher.

II

Le lendemain, bien qu'il ne fût point superstitieux, il remarqua certains présages qui lui firent augurer favorablement du succès de ses plans. Mica fut la première personne qu'il rencontra le matin ; elle lui dit bonjour d'un ton moins distrait qu'à l'ordinaire. Elle lui annonça même que le baromètre remontait... Vraiment ? le baromètre remontait ? Abdias vit dans ce fait un encouragement, presque une direction. Bien d'autres que lui sont prompts à suivre les directions du sort ou de la Providence, quand elles leur indiquent celui des points cardinaux vers lequel ils tendent déjà. Si le baromètre avait baissé, Abdias n'y aurait pas fait la moindre attention.

Un peu plus tard, il entra dans la grande chambre ensoleillée où Mica travaillait comme à l'ordinaire, assise dans l'embrasure de la fenêtre, sa petite table à ouvrage devant elle, et les vagues neigeuses d'une pièce de batiste tombant de ses genoux jusque dans une corbeille posée sur le plancher.

— Quelle fine besogne tenez-vous là ? dit Abdias en s'approchant de la petite brodeuse. En voilà des guirlandes et des enjolivures !

Mica leva la tête un peu étonnée. En général, Abdias regardait ces futilités coûteuses du haut de ses principes puritains.

— On m'a envoyé de Neuchâtel un très beau trousseau à broder, dit-elle en considérant son travail avec satisfaction.

Ce mot de trousseau parut à Abdias un nouveau présage en sa faveur, peut-être même une entrée en matière.

— J'espère que le trousseau de ces belles dames ne vous fait pas négliger le vôtre ? dit-il.

— De quoi vous mettez-vous en peine, Abdias ? dit la jeune fille avec un petit éclat de rire. Est-ce que vous seriez chargé de placer des toiles ?

Il la regarda, un peu déconcerté.

— En tout cas, fit-il en palpant assez brusquement la baste, ce n'est pas moi qui voudrais vendre ou acheter de pareilles toiles d'araignée !

Mica ne répondit pas. Elle se contenta de passer doucement la main sur le fin tissu que les doigts d'Abdias avaient froissé, puis elle reprit son aiguille.

Dans le cours de la matinée, comme Abdias sciait du bois sous la remise, l'activité de ses bras stimula probablement celle de son esprit, car il lui vint une idée lumineuse. Faire sa cour les mains vides était maladroit, pensa-t-il ; un petit présent, quelque bagatelle plaiderait pour lui, et ouvrirait peut-être à la conversation une route agréable et unie. « Voyons, que pourrais-je bien lui offrir ? Il me faut un petit cadeau qui ne soit pas un vrai cadeau, qui ne tire pas à conséquence... J'ai là-haut les boucles d'oreilles de ma mère, mais je les lui offrirai au nouvel-an. Si j'avais le temps de descendre au village, je lui rapporterais un petit pain blanc. Je la crois un peu friande ; elle mange à petites bouchées comme un écureuil ; à table, elle fait parfois la dédaigneuse un tantinet, elle n'a pas faim le samedi, quand sa sœur ne nous donne que des pommes de terre et du lait de beurre. Si je connaissais quelque petite douceur qui pût la tenter... »

Ici Abdias attaqua une autre bûche et attendit l'inspiration. Elle ne fut pas longue à venir. Assurément, Abdias aurait eu

mauvaise grâce à se plaindre de son imagination qui ne cessait de lui fournir les idées les plus brillantes.

Aussitôt sa besogne de bûcheron expédiée, il se dirigea de nouveau vers la Prise-Jussy, mais sans entrer dans l'avenue cette fois. Longeant la prairie, il arriva au grand *murgier* qui la ferme du côté du bois, et dont les pentes caillouteuses sont plantées de sureaux, de viornes, de coudriers et d'alisiers au feuillage d'argent. Les alises étaient mûres : Abdias le savait pour avoir entendu le matin même deux petits *bovis* s'en communiquer la nouvelle.



Quoi de meilleur que les alises quand elles sont tendres et fondantes, et déjà légèrement ridées par les nuits fraîches de septembre ? Quelle saveur plus délicatement parfumée que la leur ? et quelle baie d'aspect plus engageant, quand elle repose en riches grappes de pourpre sur le vert pâle de ses feuilles ? Abdias Muller fit sa récolte en deux tours de main, la cacha sous sa blouse et revint en courant à la maison.

Pendant le dîner, il ne causa guère, étant fort occupé à préparer mentalement ses démarches subséquentes. Tout conspirait en sa faveur. Caroline se proposait de descendre au village ; Jenny annonça qu'elle irait au *closeil* couper les dernières laitues. Ainsi Mica resterait seule, seule avec son prétendant qui pourrait lui faire, sans crainte d'interruption, un discours éten-

du. Avec quel soin il le prépara, nous avons à peine besoin de le dire. Abdias Muller n'était pas homme à s'embarquer à la légère dans une aventure aussi grave. À trois heures, il savait exactement de quelle manière il aborderait Mica, ce qu'il répondrait à ses objections, – car elle en ferait, les femmes en font toujours, – à quel endroit du discours il lui saisirait la main, comment enfin ils iraient ensemble à la rencontre de Caroline et de Jenny. Dans ce plan judicieux, rien n'était laissé au hasard, le programme était minutieusement tracé ; Mica n'avait qu'à s'y conformer, et tout irait sur des roulettes...

Grave et digne, quoique ennuyé par une légère palpitation qui n'était pas dans le programme, Abdias traversa le petit jardin. La fenêtre de Mica était ouverte, il vint s'y accouder.

— Prenez garde aux capucines, vous allez les écraser, dit Mica avec quelque alarme.

Il baissa les yeux et vit que son pied gauche était effectivement en train de ravager la plantation.

— Bon, bon ! dit-il, je n'apercevais pas ces petites fleurettes, mais j'y ferai attention puisque vous y tenez.

Cependant, comme il s'aperçut qu'il sortait déjà de son programme, il se hâta d'y rentrer en disant :

— Aimeriez-vous les alises, par hasard ?

— Non, répondit Mica innocemment, je n'ai jamais pu les souffrir. À quel propos venez-vous me parler d'alises, Abdias, s'il vous plaît ?

— N'importe... du moment que vous ne les aimez pas. C'est drôle pourtant que vous ne les aimiez pas.

De la main gauche, il tenait derrière son dos le petit panier dont il comptait faire une offrande propitiatoire ; de la droite il battait la générale sur le rebord de la fenêtre, sans doute afin de rassembler son programme en déroute. D'après le programme,

Mica aurait dû lui dire : « C'est gentil à vous d'avoir pensé à me cueillir des alises, » et il lui aurait répondu : « Je vous en cueillerai chaque année en souvenir d'aujourd'hui, » sur quoi elle aurait demandé : « Pourquoi donc en souvenir d'aujourd'hui ? » et l'affaire aurait été en bon chemin. Bah ! c'était un acte à supprimer, voilà tout. « Passons au second, » se dit Abdias.

— Oui, oui, reprit-il, c'est drôle que vous n'aimiez pas les alises, mais on dit que des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. Ainsi, vos sœurs aiment la campagne, vous, vous n'aimez que la broderie.

— C'est vrai, dit-elle d'un ton distrait.

Elle était accoutumée à entendre Abdias discourir, et ne l'écoutait guère.

— Ce n'est pas que j'y trouve à redire. J'approuve pour ma part qu'une femme s'occupe à de petits ouvrages... Si vous voulez bien écouter ma proposition, Mica, soyez sûre que je ne vous contrarierai en rien ; vous serez aussi libre après qu'avant.

Elle le regarda avec inquiétude. Le soleil de l'après-midi, qui donnait en plein sur sa tête découverte, lui aurait-il causé quelque désordre cérébral ?

— Je songe à me marier, poursuivit-il. J'ai l'âge, la raison, la santé, des économies, une bonne réputation ; voulez-vous accepter tout cela en ma personne, Mica ? Voulez-vous être ma femme ?

« C'est ici que les objections vont commencer, pensa-t-il. Elle va baisser les yeux et me dire qu'elle est trop jeune. »

Mais au lieu de baisser les yeux, Mica les ouvrit tout grands et les fixa sur Abdias d'un air absolument épouvanté.

— Il a eu un coup de soleil !... Et je suis seule ici ! Jenny, ô Jenny !... Que faut-il lui faire ?... Pauvre Abdias, pauvre Abdias !

— C'est vous qui perdez l'esprit, dit-il fort irrité. Vous pensez donc qu'il faut être fou pour vous demander en mariage ?

Elle le regarda de nouveau, se rassurant par degrés en entendant sa voix habituelle de censeur chagrin.

— C'est une plaisanterie ? dit-elle enfin.

— Est-ce que j'ai coutume de plaisanter ?

— Non, certainement non, mais si vous êtes sérieux, Abdias, je n'ai qu'un mot à vous dire.

— Dites-le donc.

Elle hésitait, craignant de blesser cet honnête homme qui leur avait rendu de si fidèles services.

— Je vous en prie, allez-vous-en, fit-elle. J'oublierai tout ce que vous m'avez dit... Allez-vous-en, Abdias !

— Vous ne voulez pas être ma femme ? fit-il solennel, les bras croisés, mais tenant toujours de la main gauche l'anse du panier d'alises.

— Non, non, mon bon Abdias, je ne veux pas être votre femme, dit-elle.

Puis elle ferma doucement la fenêtre.

— Très bien ! prononça Abdias Muller quand il revint de l'espèce de catalepsie qui le paralysa pendant plusieurs minutes. Très bien ! je demanderai sa sœur Jenny. Elle me conviendra beaucoup mieux que cette petite minaudière qui n'aime pas les alises.

Là-dessus, il monta dans sa chambre, posa le panier sur sa commode, et redescendit en sifflant d'un air dégagé.

Mica était encore sous le coup de sa stupéfaction, debout à la même place, la main posée sur l'espagnolette de la fenêtre.

« Si mes sœurs le savaient ! » pensait-elle. Mais elle résolut en elle-même de garder le secret sur cette lubie d'Abdias. À quoi bon le faire railler par Caroline, le pauvre garçon ? Tout à coup, elle entendit dans la cuisine la voix de Jenny. Elle s'assit aussitôt et prit son aiguille pour achever une grande initiale esquissée sur la batiste.

— Il fait une chaleur ! dit Jenny en entrant. Je me suis dépêchée de couper une douzaine de laitues et je suis revenue par le petit bois... Ce closeil sera ma mort, reprit-elle en s'éventant de la main après s'être laissée tomber sur la chaise la plus voisine de la porte. Pourquoi avons-nous planté tant de laitues ? Quand nous nous lèverions toutes les nuits pour en manger, nous n'en viendrions pas à bout... Je ne sais vraiment où je trouve encore la force de parler... On n'a jamais vu un mois de septembre aussi chaud... Laisse donc ton ouvrage une minute, petite, ça me met en bouillon de te voir tirer l'aiguille !

Mica obéit d'un air un peu absent.

— Et puis, chaque jour amène des complications, reprit Jenny. Je viens de rencontrer Joseph de la scierie ; il m'a dit qu'un de nos billons ne vaut rien pour être mis en planches, que le bois est piqué. C'est pourtant Abdias qui a marqué les arbres.

— On en abattra un autre, dit sa sœur, voilà tout.

— Ah ! fort bien, si c'était là tout, en effet. Mais, avec le gros souci de ce domaine qu'il faudra vendre, j'ai cent autres choses qui me tracassent l'esprit. Pourquoi ne peut-on vivre tranquille, Mica ? Pourquoi fait-il toujours trop froid ou trop chaud ?... les mouches bourdonnent, les voisins vous importunent, on a un tas d'*encoubles* et d'affaires... Si les choses allaient à mon gré, un jour ressemblerait à l'autre, et il n'arriverait jamais rien.

— Il me semble, à moi, que jamais rien n'arrive, murmura sa sœur en détournant la tête pour regarder le lointain d'un air assez mélancolique.

Jenny se leva et vint embrasser la petite brodeuse.

— C'est donc de là-haut que tu attends quelque chose... ou quelqu'un ? fit-elle en désignant les nuages sur lesquels les yeux de Mica erraient vaguement.

Puis elle se mit à rire et sortit. Prenant sous son bras la corbeille de laitues, elle alla s'asseoir près de la porte d'entrée et se mit à éplucher ses légumes. Abdias, non loin de là, raccommodait une brouette.

— Approchez un peu, lui cria Jenny, j'ai à vous parler.

Il leva la tête et tout à coup se dit qu'il fallait saisir l'occasion au bond. Le soleil ne se coucherait pas sur sa défaite.

— Tout à l'heure, tout à l'heure, répondit-il.

Il monta dans sa chambre en deux sauts et revint avec le panier d'alises.

— Aimez-vous les alises, mademoiselle Jenny ? dit-il tout essoufflé.

— Mais oui, quand elles sont bonnes... Vous n'avez pas cueilli celles-ci pour moi, Abdias ? fit-elle avec étonnement, car il n'était pas coutumier d'attentions galantes.

— Suffit que je vous les offre, répondit-il en lui tendant le panier.

Puis il s'assit, toussa, regarda les laitues et dit enfin :

— Mademoiselle Jenny, si je vous avouais que je songe à me marier, qu'en penseriez-vous ?

Elle le considéra un instant, leva les mains, puis les laissa retomber sur ses genoux.

— C'était à prévoir ! exclama-t-elle. Encore une complication !... Tout ce que je puis dire, Abdias, c'est que vous êtes un brave homme et que vous ferez probablement un bon mari.

— Le croyez-vous, là, bien sincèrement ? fit Abdias enchanté.

— Très sincèrement, dit-elle avec un soupir.

— Alors vous m'accepteriez ?

Elle eut un soubresaut.

— Vous ?... moi ?... Voyons, qu'est-ce que vous dites là ?

— Je vous demande d'être ma femme, Jenny.

— Ah ! ah ! fit-elle en riant.

Et pendant cinq minutes, il n'obtint pas d'autre réponse que ces ah ! ah ! Finalement il se leva, un peu fâché.

— Est-ce oui ou non ? il faut que j'aille finir ma brouette.

— Mon bon Abdias, je ne veux pas me marier, dit Jenny en essuyant les larmes de gaieté qui roulaient sur ses joues. La vie est déjà bien assez compliquée comme cela.

— Si vous croyez que c'est pour mon plaisir que je songe au mariage !

— Et pourquoi donc alors ?

— Mais pour vous rendre service à toutes trois, pour empêcher que le domaine ne se vende... Je me sacrifie, ne le voyez-vous pas ? Je me marie pour que rien ne soit changé.

— C'est bien, cela, Abdias, dit Jenny en lui tendant la main. C'est une bonne pensée... et qui nous épargnerait bien des complications. Mais ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser.

— Oh ! pourquoi pas ? Autant vous qu'une autre, dit-il poliment.

— Non, je suis faite pour rester fille. J'ai déjà mes petites marottes, il me coûterait d'en changer. Et puis, sans vous flatter, Abdias, vous êtes un homme de tête, il vous faut une femme de tête, qui entre dans vos idées, qui puisse raisonner avec vous. Moi, je n'ai pas de cervelle.

— Mais si j'en ai pour deux ?

Jenny ne l'écoutait pas. Elle suivait son idée.

— De plus, c'est l'aînée qui doit se marier la première, comme nous le voyons par l'exemple des filles de Laban.

Ils se turent tous deux. Abdias passait et repassait la main sur son menton rasé. Des idées de tout genre surgissaient dans son esprit, comme les bulles qui montent à la surface d'une eau agitée. Par moments il faisait très clair dans son cerveau, puis tout se troublait et tourbillonnait dans le noir.

— Il faut vous adresser à Caroline, dit enfin Jenny.

— J'y pensais, répondit Abdias.

Il se leva, tourna l'angle de la maison et disparut.

« Quel brave homme ! pensa Jenny avec un sentiment de gratitude. Il est clair que ce mariage arrangerait tout... Les voisins en riront peut-être, le cousin Georges sera mécontent, parce qu'Abdias est notre domestique. Mais si Caroline le trouve assez bon pour elle, ce n'est pas moi qui la contredirai. »

Caroline, chargée d'un lourd panier et de plusieurs petits paquets, remontait lentement le chemin rocailleux qui vient du village. Elle était lasse, et triste, et soucieuse, elle voyait l'avenir tout noir. Quand elle parvint au sommet de la pente, à ce détour du chemin d'où l'on apercevait le toit de la vieille maison, elle s'assit pour reprendre haleine, et se mit à songer. Combien de

fois s'était-elle appuyée au tronc de ce hêtre qui l'avait connue petite fille ? Ce chemin, combien de fois l'avait-elle descendu pour aller au catéchisme, repassant dans son esprit les réponses qu'elle devait réciter ? C'était là, sur ce gros bloc envahi par la mousse, qu'elle était venue s'asseoir et pleurer, et écouter les cloches qui sonnaient parce qu'on enterrait sa mère... Quand son père l'avait grondée, c'était sous ces coudriers qu'elle cherchait refuge, arrachant les noisettes avec indignation et finissant par les croquer de bon cœur. De l'endroit où elle était assise en ce moment, Caroline apercevait les vaches dans le pré, et le petit garçon qui les gardait. Elle était fière de ce beau troupeau, elle l'aimait avec une véritable tendresse.



« Il me semble que la Faraude boite un peu, pensa-t-elle en abritant ses yeux de la main. Pauvre Faraude ! devra-t-elle changer de maîtresse ? » Et tout à coup une telle angoisse de regrets, de craintes, un serrement de cœur si inexprimable la saisit, qu'elle éclata en sanglots. Elle jeta ses bras en avant et cacha son visage dans la mousse, qui but ses larmes. « Non, non ! c'est impossible ! c'est impossible ! » répétait-elle sans cesse d'une voix entrecoupée.

— Je suis bien de votre avis, dit quelqu'un derrière elle.

— C'est vous, Abdias ? dit-elle sans tourner la tête, honteuse de lui laisser voir son visage bouleversé.

— Oui, c'est moi... Je venais à votre rencontre pour vous dire...

Il s'assit à quelque distance, tandis qu'elle s'essuyait les yeux et repoussait de son front ses cheveux en désordre.

— Pour me dire ?... Il n'est rien arrivé de fâcheux ?

— Non, non, au contraire.

Pourquoi Abdias manquait-il tout à coup de la vaillance qu'il avait déployée à deux reprises dans le courant de la journée ? Sans doute qu'il n'avait pas eu le temps de préparer son programme.

— J'ai trouvé un moyen, dit-il enfin.

— Lequel ? s'écria Caroline devinant par une intuition qu'il s'agissait du domaine.

— Mais vous ne voudrez pas...

— Comment ! je ne voudrai pas ! qu'en savez-vous, Abdias ?

— Vous vous moquerez de moi...

— Ah ! je ne suis pas d'humeur à rire aujourd'hui.

— Vous croirez que j'ai perdu l'esprit.

Caroline le regarda d'un air scrutateur. « Où veut-il en venir ? » pensa-t-elle.

— Dites toujours, nous verrons bien.

Mais il se taisait, arrachant des brins de mousse qu'il jetait sur le sentier.

— Il faut qu'il soit bien mauvais, votre moyen ? dit Caroline.

— Mauvais ? au contraire, il est admirable, et c'est le seul, et il ne coûte rien, et il arrange tout. Nous resterions avec vos sœurs... Quant à moi, je ne demande qu'à travailler dur pour vous trois, comme je l'ai fait jusqu'ici. Je vous jure, mademoiselle Caroline, que ce n'est pas l'intérêt qui me pousse.

Elle commençait à deviner.

— Parlez clairement, dit-elle.

— Si je savais un autre moyen, je ne songerais pas à celui-ci, fit-il en passant le doigt dans l'entournure de son col qui l'étranglait, mais vous voyant chagrinée comme vous l'êtes, je me suis dit... En un mot, voici la chose, fit-il avec une résolution virile : voulez-vous vous épouser avec moi ?

Cette formule lui parut plus respectueuse, plus propre à ménager les susceptibilités de Caroline, que celle dont il avait fait usage pour ses sœurs. « Vous épouser avec moi » signifiait : « Nous serons sur un pied d'égalité, nous vivrons en conjoints dont les droits et les devoirs sont les mêmes. » « Voulez-vous être ma femme ? » revenait à dire : — car Abdias avait le sentiment de ces fines nuances — « Promettez-vous de m'obéir ? » Et il ne fallait point tenir ces propos à M^{lle} Caroline.

— Je sais bien, reprit-il, ce que le monde en pensera. Mais vous me connaissez. Ce que je cherche, ce n'est pas à monter en grade, à devenir maître là où j'étais domestique... Non, mais seulement à rester dans la vieille maison et à y voir tout le monde content... Je ne vous cacherai pas que... j'ai parlé de ce moyen à vos deux sœurs, ajouta-t-il en rougissant jusqu'au front.

— Vous n'aviez donc pas de préférence ? dit Caroline.

Il la regarda pour voir si elle raillait, mais elle était aussi grave qu'il pouvait le souhaiter.

— Non, je n'avais pas de préférence, dit-il, mais j'en ai une maintenant.

— Ah ! et pour qui, s'il vous plaît ?

— Pour vous, Caroline.

— Vraiment, pour moi ? Quand cette maladie vous a-t-elle pris ?

— Est-ce que je sais ? Nous nous sommes disputés souvent, mais ça n'empêche pas l'amitié... Tenez, si Mica ou Jenny avait dit oui, j'aurais fait mon devoir, mais, comme je le leur ai déclaré, ç'aurait été un sacrifice de ma part. Avec vous, ce serait...

— Ce serait quoi ?

— Ce serait différent, murmura-t-il.

Il se serait volontiers cogné la tête contre un arbre. Les mots ne lui venaient pas, il se sentait gauche, inepte... Ah ! oui, avec elle ce serait bien différent. Elle avait tant de jugement, tant de sens pratique, et cette vivacité d'esprit dont il manquait lui-même... Ses deux sœurs étaient nulles à côté d'elle. Qu'aurait-il trouvé à dire à Mica la brodeuse ? Quel intérêt Jenny l'indolente aurait-elle pris à ses expériences agronomiques ? Caroline, au contraire, l'œil à tout, l'attention sans cesse éveillée, stimulait son zèle en le partageant... Elle était la première des femmes. Au fond il l'avait toujours pensé, mais il ne s'en rendait pas compte... Cette crainte qui l'avait retenu de s'adresser à elle en premier lieu, c'était du respect, c'était une estime trop grande. Elle avait le droit de faire la difficile. Sans doute elle dirait non, et tout serait fini... Il se tenait en face d'elle, le front penché, attendant la sentence.

— Eh bien ! j'accepte, dit Caroline. Je pourrais faire plus mal. Vous êtes un honnête homme, Abdias. Je connais vos dé-

fauts, et vous les miens ; comme cela, nous n'aurons pas de surprises désagréables. Et le domaine ne sera pas vendu, ajouta-t-elle avec un grand soupir de soulagement. Et nous y resterons, si Dieu le veut, jusqu'à notre mort... Mais j'ai une ou deux conditions à poser.

Abdias s'approcha d'elle et lui prit la main avec quelque hésitation, comme s'il s'attendait à une rebuffade, mais Caroline le laissa faire et poursuivit :

— Promettez-moi que vous n'achèterez plus jamais de vaches noires...

— Jamais ! dit-il solennellement.

— Que je pourrai faire le beurre avec la marque ovale...

— Je le jure !

— Que nous garderons la charrue anglaise...

— Certainement ! Elle n'est pas si mauvaise, après tout, cette charrue anglaise.

— Que vous empêcherez les veaux de manger leur paille...

— De tout mon pouvoir.

— Bien ! dit Caroline satisfaite. Et si nous découvrons plus tard que nous avons fait une folie, vous ne vous en prendrez pas à moi ?

— Une folie, Caroline ? Mais c'est...

— Un mariage de raison.

— Parlez pour vous, fit-il d'un ton résolu. En ce qui me concerne, c'est un mariage d'inclination.

Il la regarda longuement, il la trouvait jolie, mignonne, et toute jeune. Un rayon de soleil effleurait sa joue, une mèche

de cheveux frisés lui tombait sur l'épaule ; il s'avisa tout à coup que lorsqu'elle souriait elle avait une fossette...

« Chère Caroline ! » murmura-t-il transporté, heureux, confus, rougissant. L'embrassa-t-il ? Caroline assure qu'il n'en fit rien, qu'elle l'aurait bien vite remis à la raison... Ce qui est certain, c'est qu'Abdias-Sédécias-Tobie Muller et Caroline-Sophie Verdan reprirent leur route en se donnant la main comme un couple d'amoureux.



CELUI DE JENNY

I



— Si nous leur disions bonsoir en passant ?

— Comme vous voudrez, ma tante.

— Il y a longtemps que tu ne les as vues, ces trois sœurs... Tu trouveras du nouveau chez elles. Leur père est mort l'an dernier, et, comme elles ne pouvaient conduire à elles seules leur train de campagne, l'aînée, Caroline, s'est décidée à épouser Abdias... Tu te souviens d'Abdias ?

— Leur domestique, un grand maigre ?

— Parfaitement. Un brave homme, bon travailleur, mais enfin leur domestique, ce qui a fait trotter les langues. Je l'ai dit franchement à Caroline : « Ma chère, vous vous déclassez, mais cela vous regarde, et vous en porterez les conséquences. » Ça fait qu'alors.

— Assurément, ma tante.

M^{me} Arnaudin et son neveu, Sully Arnaudin, faisaient ensemble leur promenade d'après souper dans le joli chemin qui conduit à la ferme des Verdan, entre une haie d'églantiers et une vaste prairie découverte, d'où le regard glissait vers de bleus au delà. Pourquoi, au lieu de cette plume, n'est-ce pas un pinceau,

et un pinceau de loisir, qui soit chargé de peindre les délicates merveilles de la haie fleurie, qui puisse s'attarder à chaque rameau pendant, à chaque bouton souriant sous une feuille ? Il rendrait l'exquise transparence des pétales que le soleil traverse, le contour charmant de ces coupes faites pour les oiseaux, et, sur l'épaisseur du feuillage, les taches roses de leurs corolles groupées ; il traduirait les nuances pour ainsi dire expressives de ce rose, éclatant et joyeux dans l'églantine qui s'entr'ouvre, puis comme alangui de passion dans celle qui a vécu tout un jour d'été ; il nous montrerait sur l'herbe, au pied des buissons, ces pâles jonchées éparses, qui par moments s'envolent comme pour chercher à se réunir. Surtout il nous peindrait les profondeurs vertes de la haie, le dessin léger des branches du sommet sur un ciel encore plein de chaude lumière... Et nous verrions devant nous la gloire de juin fleuri, et nous sentirions quelque émotion attendrie pour cette foison de beauté.

L'homme timide et taciturne qui se promenait ce jour-là le long des églantiers avait coutume de renfermer ses émotions en lui-même ; il regardait, se sentait vaguement heureux, sans savoir pourquoi, et ne disait rien.

— Es-tu triste, Sully ? À quoi penses-tu ? demanda M^{me} Arnaudin.

— Je me disais, – vous allez me trouver absurde, fit-il avec un sourire un peu embarrassé, – je me disais que tout ce rose vous donne envie de tomber amoureux.

M^{me} Arnaudin était superstitieuse ; elle se baissa, ramassa une petite pierre et la jeta par-dessus son épaule gauche.

— Que le mauvais sort s'éloigne de nous ! s'écria-t-elle. Un malheur n'aurait qu'à t'entendre !

— Ce serait donc un malheur que de tomber amoureux ?

— Oui, car on s'aime toujours en quinconce, comme disait mon pauvre mari. Tu sais, ces arbres plantés en avenue et dis-

posés de façon à n'avoir pas de vis-à-vis, si bien que l'ombre de l'un ne rencontre jamais le tronc de l'autre, mais tombe à côté ?... C'est ainsi qu'on s'aime en général, on tombe à côté.

— Cependant, il y a des cas où les cœurs se rencontrent ?

Il rougit aussitôt de s'être embarqué dans un discours sentimental.

— Eh ! qu'en sais-tu, mon garçon, qu'en sais-tu ?... À ce propos, tu n'as jamais été amoureux ?

— Pas que je sache.

— Si tu l'avais été, tu le saurais ; cela ne ressemble à rien d'autre... Eh bien ! Sully, écoute-moi. Tu as trente-quatre ans ; si tu prenais la rougeole, peut-être que tu en mourrais. Ces petites maladies d'enfants tuent parfois les hommes de ton âge. Ainsi, prends garde de ne pas tomber amoureux.

Il se contenta de hausser les épaules, avec un demi-sourire pas trop gai qui signifiait : « Je n'ai rien à craindre de ce côté-là. » C'est qu'il était gauche et que toutes les femmes, jeunes ou vieilles, lui faisaient peur. Il ne leur parlait presque jamais, craignant leur moquerie. Sa tante même l'intimidait prodigieusement. Il s'imaginait que pour parler aux femmes il faut une langue spéciale, un esprit agile et cabriolant pour suivre le leur, qui ne procède, pensait-il, que par sauts imprévus. Il les croyait toutes railleuses ; il ne se disait point que les jeunes filles rient souvent par gaieté pure et sans savoir pourquoi ; l'ombre d'un sourire le mettait en fuite, convaincu que son nez, ou son habit, ou sa tournure, avaient paru ridicules. Cependant, au rebours d'autres timides qui, à distance et pour se venger de leurs peurs, médisent du sexe féminin, il n'en voulait qu'à son incurable gaucherie des supplices qu'elle lui faisait endurer. Quand il songeait au mariage, c'était avec un petit tressaillement de regret suivi d'un petit frisson de terreur. À la seule idée de la demande, il sentait des ailes lui pousser pour s'enfuir ; mais si quelque ami

plein d'abnégation avait pu se charger à sa place des préliminaires et même de la première semaine des fiançailles, Sully Arnaud eût été heureux d'entrer après lui dans le champ ainsi débarrassé de ses plus grosses broussailles.

Il était blond, cela va de soi ; les bruns, quand ils sont timides, ne le sont point de cette manière résignée ; ils ont des brusqueries, des sorties farouches, ils donnent dans la misanthropie. Par sa démarche, ses gestes et sa voix, Sully Arnaud révélait des habitudes de douceur et de patience. Ses honnêtes yeux gris-clair étaient un peu tristes, ses traits un peu effacés, sa barbe avait des teintes inégales qui allaient du blond paille à l'incolore, mais la physionomie portait cependant une marque personnelle ; sous l'indécision des lignes, il y avait quelque chose de latent, de silencieux, de concentré, qui semblait attendre. Si l'observateur, après avoir étudié et résumé ainsi cette figure, en avait référé à M^{me} Arnaud, qui n'était point sotte et s'entendait à déchiffrer les caractères, elle lui aurait répondu : « Vous devinez juste ; mon neveu n'est peut-être pas un aigle, mais il sait attendre. Je ne désespère de rien pour lui. »

II

— Voilà des visites qui nous arrivent ! fit Jenny avec quelque agitation... je suis dans un joli costume pour les recevoir ! Abdias ! Abdias !... serait-il déjà parti ?... Abdias !

La grange et la cour restaient muettes à ces appels, et déjà les visiteurs s'approchaient de la maison.

« Si je me sauvais ! » pensa Jenny en regardant la jupe d'indienne rayée et le mantelet d'un rose pâli qui formaient son costume de jardin. Elle venait de sarcler les planches de haricots ; ses mains en gardaient les marques, et ses cheveux tombaient au hasard sur son front, sur son cou. Mais on l'avait aperçue. M^{me} Arnaudin agitait son ombrelle de toile grise, le jeune homme poussait le *clédar* qui fermait la cour, ils entraient. Jenny, immobile sur le seuil, sa petite bêche à la main, les yeux fixés sur ses pantoufles de cuir chargées de terreau noir, n'avait pas l'air hospitalier.

— Nous venons vous dire bonsoir en passant, cria M^{me} Arnaudin. Nous ne vous dérangeons pas, j'espère ? Voici mon neveu qui désire renouveler connaissance.

Jenny appuya sa bêche dans l'angle de la porte, puis se ravisa, la reprit pour se donner une contenance, et fit quelques pas. Sa jupe d'indienne lui parut tout à coup outrageusement courte, ses pantoufles lui semblèrent doubler en étendue et prirent dans le paysage un rôle de premier plan. Elle se crut le

jouet d'un de ces rêves où l'on est obligé de traverser la place publique dans un costume incomplet, et elle souhaita ardemment de se réveiller.



Sully Arnaudin la regardait avec étonnement. Était-elle donc muette, cette petite femme, si mignonne dans son mantelet rose aux manches retroussées ? Il n'avait pas encore osé lever les yeux jusqu'à sa figure ; sa hardiesse n'était allée qu'à remarquer le mantelet, la jupe à mille raies, et une paire de petits pieds très gentils, qui avaient l'air de chercher à se dissimuler.

— Eh bien, Jenny, comment allez-vous ? fit M^{me} Arnaudin du ton bonne femme qu'elle croyait propre à mettre à l'aise ses interlocuteurs.

— Assez bien... Voulez-vous entrer ? dit Jenny avec quelque effort, d'une voix comme essoufflée par une palpitation sans cause.

Pour le coup, Sully leva les yeux. Il la connaissait, cette voix qu'étrangle la timidité, il l'avait entendue sortir par pénibles saccades de sa propre bouche. Quand il vit Jenny Verdan troublée, rouge, tenant toujours sa bêche qu'elle aurait voulu jeter bien loin, mais dont elle ne savait plus comment se débarrasser, quand il la vit, disons-nous, lui tendre sa main noircie de terre, puis la retirer précipitamment avec une exclamation indistincte,

il reconnut les symptômes de sa propre maladie. Il sut gré à cette petite femme de sa gaucherie, de sa confusion, de son air de détresse ; il lui sut gré de sa bêche et de son jupon court, il la remercia en son cœur d'être si effrayée devant lui, il sentit un air calme, dégagé, assuré, se répandre sur sa personne... Lui, le timide, il pouvait donc, tout comme un autre, devenir intimidant ?

Cependant il n'abusa pas de la situation.

— Nous nous connaissions autrefois, dit-il à Jenny, mais en détournant les yeux, car il devinait que son regard la gênait.

— Il y a longtemps de cela, répondit-elle. Voilà bien des années que vous n'êtes venu à la Prise-Jussy.

Il dut reconnaître qu'elle reprenait pied assez vite : « Moi, j'en aurais encore pour une demi-heure à patauger, se dit-il. Elle, à la seconde phrase, redevient cohérente. C'est dommage. »

Mais elle rougit de nouveau lorsqu'il la regarda. « Comme il m'examine ! pensait-elle. C'est que je suis fagotée !... Oh ! si Caroline revenait ! » Et lui se disait : « C'est joli de la voir rougir... Quel âge peut-elle bien avoir ? »

— Merci, nous n'entrerons pas, dit M^{me} Arnaudin. Ce banc, là-bas, est très engageant, et j'aime à voir le coucher du soleil. Ça fait qu'alors...

— Comme vous voudrez... Je suis seule à la maison, poursuivit Jenny, espérant que la visiteuse comprendrait la supplication discrète et voilée de cette phrase.

Sully en fut ému. Quand sa tante l'engagea à s'asseoir à côté d'elle sur le banc, il fit un geste de dénégation. Il resta debout pour marquer à Jenny que leur visite serait des plus brèves.

— Ah ! vous êtes seule ! dit M^{me} Arnaudin. Franchement, j'aime autant cela. Quand on vous trouve réunies, c'est à celle

des trois qui parlera le moins, et Abdias en profite pour prendre le haut bout.

— Il est vrai, dit Jenny, que nous sommes un peu sauvages, moi surtout.

Elle s'assit à l'autre extrémité du banc, rabattit ses manches, croisa les mains d'un air résigné, puis, avisant une grande corbeille à linge debout contre la muraille, elle l'attira à elle et cacha ses malheureuses pantoufles derrière ce rempart.

— Du temps de mon père, poursuivit-elle, nous ne voyions personne ; comme cela, nous n'avons pas appris à causer.

— Il est encore temps de vous y mettre, ne fût-ce que pour empêcher Abdias d'accaparer la conversation, reprit M^{me} Arnaudin. À propos, Jenny, que vous semble d'avoir un beau-frère ?

— Un beau-frère ? fit-elle d'un air étonné... Ah ! oui, j'oubliais... Les choses ont si peu changé, que ce mariage me sort parfois de la mémoire... Mon beau-frère est toujours le même ; cependant, je crois qu'il gronde et qu'il fume moins que « du passé. »

— Et Caroline ?

— Caroline ?... « Que je voudrais donc que ce monsieur consentît à s'asseoir ! pensa Jenny. Je sens qu'il me regarde tout le temps, planté en face de moi comme un photographe ! » — Caroline ?... Elle est descendue au village avec Mica...

— Toujours la même, Caroline, assurément ?

— Toujours la même.

— Et Mica ?

— Mica ?... Elle est descendue au village avec Caroline, fit la pauvre Jenny, qui ne savait plus ce qu'elle disait, sous l'examen persistant quoique furtif de Sully Arnaudin.

— Eh bien ! ma chère Jenny, vous aussi êtes toujours la même, dit la tante du coupable en se levant, moitié divertie, moitié fâchée. Gardez vos secrets de famille... Mes compliments à vos deux sœurs ; nous reviendrons un autre jour.

Jenny ne chercha pas à la retenir. Elle était trop outrée contre elle-même, trop soulagée aussi de voir s'éloigner le cauchemar. Comme elle rentrait dans la maison, elle se heurta contre Abdias, qui fumait tranquillement sa pipe, adossé à la paroi du corridor, les bras croisés, les yeux braqués sur la petite fenêtre qui donnait sur la cour.

— Vous étiez là !... vous étiez là ! cria-t-elle.

— Mais oui, j'étais là... Est-ce que c'est défendu, maintenant ?

— Et vous m'avez entendue vous appeler tout à l'heure ?

Abdias tira une longue bouffée de fumée, qui monta en spirale du coin de sa bouche, et répondit :

— Hum !... oui.

— Pourquoi n'avez-vous pas donné signe de vie, s'il vous plaît ?

On n'avait jamais vu pareille flamme sortir des yeux de Jenny.

— Il n'entre pas dans mes idées, répondit-il d'un ton digne, de faire politesse à des gens qui prétendent que Caroline s'est déclassée en m'épousant.

— Ah ! fort bien !... Mais il entre dans vos idées, paraît-il, de me laisser seule pour les recevoir, quand vous savez que je

reviens du *closeil* faite comme un épouvantail, et que je ne sais pas causer, et que je ne dirai que des sottises, surtout quand on tient les yeux rivés sur moi et que j'ai des pantoufles trois fois trop larges !...

Abdias, un peu honteux de sa défection, essaya de tourner l'affaire en plaisanterie.

— Mais vous causez très bien, au contraire, vous êtes un vrai orateur, Jenny. Pour ce qui est du reste, le neveu avait l'air de trouver votre mantelet fort à son goût, et même d'en prendre le patron... Il ne *décessait* point de le regarder.

Pour le coup, c'en était trop. Le courroux de Jenny déborda.

— Moqueur !... sans-cœur !!... fumeur !!! cria-t-elle d'une voix exaspérée.

Prompte comme l'éclair, elle saisit la pipe d'Abdias et la jeta sur le plancher... Après quoi, elle cacha sa figure dans ses mains et éclata en sanglots.

— A-t-on jamais vu !... murmura Abdias tout étourdi.

— C'est bien fait ! c'est bien fait ! cria Jenny au milieu de ses larmes.

Puis elle s'enfuit. Abdias regardait encore les tristes débris de sa belle pipe rouge, quand le bruit d'une porte fermée violemment lui apprit que sa belle-sœur venait de se retirer dans sa forteresse particulière.

« Elle doit avoir quelque chose aux nerfs, pensa-t-il. J'en parlerai à Caroline. »

III

— Que te semble de notre voisine, Sully ? fit M^{me} Arnaudin en riant.

— Je la trouve très bien, répondit-il sans hésitation.

— Tu n'es pas difficile. Sa conversation t'a charmé, sans doute ?

— Ah ! ma tante, on voit que vous ne savez pas ce que c'est que la timidité !

— Certainement non. Je n'ai jamais été assez sotte pour perdre la tête à propos de rien.

— Cela m'arrive constamment, à moi, murmura-t-il. C'est pourquoi je sais compatir...

— Elle est jolie, ta façon de compatir ! Mais c'était toi qui décontenançais Jenny en ne la quittant pas des yeux !... C'est à toi qu'elle a fait l'honneur de rougir quatorze fois de suite, je les ai comptées.

— Le croyez-vous, ma tante ? le croyez-vous vraiment ? s'écria-t-il.

M^{me} Arnaudin haussa les épaules.

— Eh bien ! dit-il avec candeur, c'est la première fois, que cela m'arrive... J'ai donc été impoli ?...

— De la dernière impolitesse. Tu m'étonnais !

— Je l'ai trop regardée ?

— Mon neveu, un poteau aurait rougi, si tu l'avais regardé avec cette persistance.

— Je croyais qu'elle ne s'en apercevait pas, elle tenait tout le temps les yeux baissés.

— Tu imagines donc que ces choses-là ne se sentent pas ?... Il y a du magnétisme là-dessous, du fluide, du je ne sais quoi...

— Ah ! je suis désolé ! murmura-t-il.

Mais il était au contraire plein d'orgueil et de ravissement, avec un certain mélange de confusion, toutefois, car le sourire de sa tante lui parut railleur. Se moquait-elle de lui ? Aussitôt ses doutes et sa timidité revinrent au galop.

— Dites-moi toute votre pensée, je vous prie, reprit-il au bout d'un moment.

— Toute ma pensée ? à quel sujet ?... Comment, tu en es encore à Jenny ?... Moi, je songeais à mes confitures. Il paraît que les griottes mûriront de bonne heure cette année...

Sully n'ajouta rien. Ce fut elle qui reprit un peu plus tard :

— Je m'intéresse à ces trois sœurs. Tu sais que je les ai connues toutes petites ; chaque été je les retrouvais dans le même entourage, avec leur père et ce bavard d'Abdias. Je puis dire que j'ai fait mon possible pour les développer et les rendre sociables. Mais elles sont sauvages de nature, un visage nouveau les effarouche, alors elles deviennent muettes et paraissent aussi niaises que possible.

— M^{lle} Jenny ne m'a point paru niaise.

— Il faut que tu aies le don de lire sous les apparences. Mais j'avoue que dans bien des circonstances tu n'as pas l'air

plus intelligent. La timidité t'enlève les trois quarts de tes moyens.

Sully rougit, bien qu'accoutumé à ces bottes droites que lui portait sa tante.

— Il faut être juste, poursuivit-elle, l'embarras de cette pauvre Jenny venait en grande partie de son négligé. On n'aime jamais à paraître à son désavantage.

— Il me semble... qu'elle a un bien joli pied, dit Sully avec hésitation.

Puis, voyant que sa tante demeurerait parfaitement grave, il s'enhardit à ajouter :

— Et de bien beaux cheveux.

— Et de fort beaux yeux, dit la tante.

— Je les ai à peine vus.

— Oh ! l'occasion ne te manquera pas de faire leur connaissance, si tu passes quinze jours avec moi.



Le soleil se couchait dans une gloire de nuages transfigurés, dans une mer de rayonnante splendeur ; mais Sully lui tournait le dos et marchait les yeux fixés à terre. Il n'avait plus un seul coup d'œil pour la haie d'églantines qui, une demi heure auparavant, lui donnait envie de tomber amoureux. Quant à sa tante, tout aussi absorbée, elle souriait à des visions agréables

qui surgissaient devant elle. « Pourquoi pas ?... il en serait grand temps pour l'un comme pour l'autre... Cet arrangement me plairait. »

Ils arrivaient à la grille de la Prise-Jussy.

— Tiens ! fit tout à coup M^{me} Arnaudin, j'ai oublié là-bas mon ombrelle... Je l'aurai laissée sur le banc.

— Je cours vous la chercher, dit son neveu avec empressement.

— Non, non, pas ce soir. Donne à Jenny le temps de se remettre. D'ailleurs, Caroline et Mica sont peut-être de retour ; tu les trouverais tous à souper, tu les dérangerais. Attends à demain matin.

Quand on a en perspective, pour le lendemain, une visite qui n'est point une visite de cérémonie, ni de deuil, ni de félicitations, ni de sollicitation, qu'il ne s'agit point d'emprunter de l'argent, ni d'en réclamer à un débiteur ayant la parole ou les larmes faciles, ni d'aller présenter ses compliments à une jeune personne qu'on se proposait d'épouser et qui vient justement de se fiancer à un autre, — mais qu'il est question d'une simple visite de bon voisinage, dont la raison ou le prétexte est tout trouvé, est-il donc nécessaire d'y penser toute la nuit, d'en prendre la fièvre, de tourner et retourner mille discours dans sa tête ? Ne vaudrait-il pas mieux fermer ses volets et s'endormir tranquillement que de rester à sa fenêtre pour étudier toutes les façons de dire bonjour à une personne aisément effarouchée ? D'autant que ces études-là ne servent à rien dans la pratique.

Sully sortit de sa chambre à six heures du matin et trouva sa tante en pleine besogne, ayant déjà exposé l'ordre du jour aux deux servantes qu'elle avait amenées avec elle pour procéder au nettoyage de la maison.

— Je vais faire un tour de promenade, dit-il.

— Bien. Ton déjeuner sera prêt quand tu rentreras.

— À quelle heure pensez-vous que je puisse, sans être indiscret, aller réclamer votre ombrelle ? demanda-t-il en se tournant vers la fenêtre d'un air de vif intérêt, comme si la vue d'un chat qui se promenait au milieu des plates-bandes était un spectacle tout nouveau pour lui.

— Aussitôt que tu voudras. Chacun se lève de bonne heure ici, et personne ne tient aux cérémonies. D'ailleurs, ce n'est pas une visite que tu vas faire, mais une simple commission.

— Assurément... Il est probable que je ne verrai personne et que je trouverai votre ombrelle à l'endroit où vous l'avez laissée.



Là-dessus il sortit, traversa le grand corridor dallé et voûté où tous les bruits de la maison éveillaient un écho, et sortit. Or, au seuil de la cour, deux chemins s'offraient à son choix : la grande avenue, qui, entre deux prairies, descendait à angle droit sur la *charrière* des Verdan, et le sentier étroit, encombré de hautes herbes, mouillé de rosée, qui suivait la lisière du bois de hêtres, arrivant au même but par un long détour. Sully Arnau-din prit le sentier. S'il avait pris l'avenue, il n'y aurait pas fait dix pas avant de rencontrer un garçonnet aux yeux malicieux, au

pantalon de toile trop court, qui portait gravement sous son bras l'ombrelle de M^{me} Arnaudin.

Comment Sully, qui pourtant n'était pas myope, ne l'aperçut-il point ? Quand, à six heures du matin, en plein soleil levant, et sans que le moindre brouillard masque la perspective, vous vous trouvez en face d'une avenue large comme la route postale et que vous n'y distinguez pas un *bovi* de grandeur naturelle qui vous apporte ostensiblement l'objet que vous allez quêrir à un quart de lieue, il faut que vous soyez un savant fort distrait, ou un homme décidé à ne rien voir. Pourquoi Sully Arnaudin choisit-il, au lieu de l'avenue, le sentier où sa chaussure ne pouvait que souffrir de l'abondante rosée et des pierres pointues ? Pourquoi tournait-il si obstinément la tête du côté où il n'y avait rien à voir qu'un fourré de buissons, tandis qu'au delà des prairies s'étendait le joli paysage matinal ? Mais avons-nous le loisir de nous arrêter à tous les pourquoi dont la plus simple histoire est remplie ?... Marchons, comme Sully nous en donne l'exemple par ses grandes enjambées, et tâchons d'arriver au but aussi vite que lui.

En approchant de la ferme, il s'arrêta. S'il avait pu, comme les filleuls des fées, formuler trois souhaits, il aurait dit : « Ô marraine ! que je n'aie pas à affronter les trois sœurs, mais seulement cette rougissante Jenny, dont la timidité m'intéresse à tel point que j'en oublie la mienne... Ô marraine ! que ma voix, pour la saluer, retrouve les intonations que j'ai étudiées durant mon insomnie... Ô marraine ! qu'elle ne se sauve pas, bêche au vent, à ma seule approche ! »

Et voici, Jenny parut sur le seuil de la grange, tenant son tablier relevé par les deux coins, et elle ne se sauva pas, car elle craignait de casser les œufs tout frais pondus qu'elle venait de trouver dans leurs cachettes. Et Sully ôta son chapeau et lui souhaita le bonjour, mais sans excès d'empressement, pour ne pas l'effaroucher.

Elle lui répondit avec quelque embarras. La conscience humiliante de sa gaucherie, son vieux mantelet rose, l'innocente pipe d'Abdias avaient hanté ses rêves. À peine levée, elle avait fait amende honorable à son beau-frère et raconté toute l'histoire à Caroline, qu'elle n'avait pas vue la veille, s'étant enfermée dans sa chambre sans vouloir souper. Caroline avait ri de bon cœur, Mica avait souri de son air distrait, puis, le déjeuner fini, les trois sœurs étaient allées vaquer à leurs diverses occupations. Mica époussetait sa chambre ; dans la cuisine, Caroline battait le beurre ; quant à Abdias, on l'entendait siffler dans l'écurie. Le premier souhait du filleul des fées était donc accompli, les deux autres paraissaient devoir l'être aussi pleinement, car Jenny ne faisait pas mine de s'enfuir, et Sully n'avait point perdu la parole dans cette minute palpitante d'émotion.

Jenny portait ce matin une petite robe de toile grise très simple, mais suffisamment correcte pour recevoir un visiteur du sexe imposant. Ses cheveux noirs étaient fort lisses, et leur riche abondance parut si extraordinaire à Sully qu'il resta un moment, incrédule, à les considérer. « Que je voudrais les voir défaits ! » pensa-t-il. Puis ce souhait indiscret, inconvenant, immoral, lui apparut dans toute son horreur, et il rougit comme s'il l'avait exprimé à haute voix.

— Vous êtes matinal, monsieur, dit Jenny en faisant trois pas à sa rencontre sur le pont de grange.

— Oui, je me promenais, et par hasard... ou plutôt, c'est tout exprès...

Sa fée l'abandonnait déjà. Sa langue devenait sèche comme un parchemin, c'était le premier symptôme du retour de la maladie. Jenny était donc moins timide qu'il ne l'avait cru ! Elle n'avait pas encore rougi une seule fois... Il la trouvait moins bien que la veille avec sa bêche.

— C'est tout exprès, poursuivit-il, que je viens d'aussi bonne heure ; ma tante a oublié ici son ombrelle...

— Je l'ai renvoyée par le bovi, il y a un quart d'heure ; vous avez dû vous croiser en chemin.

— J'ai pris le sentier, se hâta de dire Sully.

— Ah ! il aura pris l'avenue. Je suis fâchée que vous ayez eu la peine...

— Ce n'est pas une peine, mademoiselle ! fit-il avec quelque chaleur.

Elle se troubla, n'étant pas accoutumée aux compliments et ne sachant comment on y répond. D'ailleurs, cette petite phrase était-elle un compliment ? C'était peut-être une simple façon de parler, peut-être se rapportait-elle aux charmes d'une promenade matinale, à la fraîcheur de l'air ?... Tandis que Jenny restait muette et perplexe, une rougeur qui ne laissait rien à désirer se répandait sur ses joues, illuminant de joie et d'orgueil le cœur de Sully... Tout à coup, un des œufs glissa du tablier et roula dans l'herbe.



— Que je suis maladroite ! fit Jenny en se baissant pour le ramasser, car le gazon avait amorti sa chute et il n'en avait pas plus souffert que s'il eût été une boule de croquet. Mais, dans ce mouvement, elle ne prit pas garde que les coins du tablier s'écartaient : tous les œufs glissèrent à la fois, s'éparpillant à droite et à gauche. « C'est ma faute, pensa Sully dans un coupable ravissement. Je lui donne des distractions ! »

Comme elle était à genoux, il s'agenouilla en face d'elle, rassemblant sans trop de hâte la collection dispersée. Jenny, au contraire, y mettait une précipitation fiévreuse.

— Huit, neuf... J'en avais vingt-trois... Combien de cassés ?

— Pas un seul, je crois. Ils ne sont pas tombés de haut, car vous vous baissiez quand votre tablier s'est entr'ouvert, et l'herbe est heureusement assez épaisse dans ce coin. « Avec quelle facilité je m'exprime ! pensait-il. Je n'ai jamais parlé aussi couramment à aucune femme. »

— Les avez-vous tous ? Si nous nous asseyions là pour les compter ?

Il avait bien réellement dit « nous. » Il n'en revenait pas, il était presque effrayé de ses progrès. Jenny, assez étonnée elle-même, s'assit au bout de l'auge de bois qui servait d'abreuvoir, mais Sully, bien qu'il eût dit nous, n'osa pas y prendre place à côté d'elle ; il resta debout, surveillant et vérifiant le nombre des œufs, comme si c'eût été un calcul de banque des plus difficiles.

— Dix-huit, dix-neuf... et quatre... Mais nous avons déjà compté celui-ci. Il en manque un.

— Je ne crois pas. Re commençons.

Si quelqu'un s'avisait de prétendre que le dénombrement de vingt-trois œufs réunis dans un tablier est chose facile, nous répondrions simplement que Sully Arnaudin, comptable de sa vocation, et Jenny Verdan, accoutumée à compter des douzaines de toutes sortes de choses, mirent un grand quart d'heure à cette supputation. Les œufs ne sont point des oignons ou des navets, ils demandent à être maniés avec précaution, ils ont une tendance à rouler les uns sur les autres et à embrouiller l'addition.

— Cette fois, j'en suis sûre, dit Jenny, ils y sont tous. Qu'importe d'ailleurs qu'il en manque deux ou trois ? ajouta-t-elle avec une sorte d'impatience.

Elle se sentait les nerfs un peu crispés.

— Combien avez-vous de poules ? demanda fiévreusement Sully pour l'empêcher de s'éloigner.

— Vingt-cinq, et deux coqs.

— Ah ! c'est une belle basse-cour. Vous n'avez pas de canards ?

— Nous avons essayé d'en élever, mais ils dépérissaient, faute d'une mare.

« Notre conversation devient tout à fait animée, pensait-il. Ses réponses sont moins brèves, elles témoignent d'une certaine confiance. »

« Il n'a pas l'air de vouloir en finir ! se disait Jenny. Moi qui ai tant de besogne ! » Cependant, puisque le neveu de M^{me} Arnaudin jugeait bon de faire ses visites presque à l'aube, il fallait en prendre son parti avec politesse.

— Vous êtes arrivé hier ? fit-elle après un moment de silence.

— Hier matin. Je passerai quinze jours avec ma tante. Il y a longtemps que je n'ai pris de vacances... Comme c'est bon, les vacances, et l'air de la campagne, et...

Il s'interrompit. Son éloquence s'envola, un brouillard voila son étoile. Abdias venait de paraître à l'angle de la maison, le tête-à-tête était fini. Après quelques phrases un peu confuses, il prit congé, au grand soulagement de Jenny, qui courut aussitôt à sa besogne pour rattraper le temps perdu.

IV

Quoi de plus naturel, quand on est descendu le dimanche matin au village, que d'attendre ses voisins à l'issue du service et de regagner la montagne en leur compagnie ? C'est même un devoir d'étiquette, à moins qu'on ne soit de mauvais voisins insociables ou qu'il n'y ait entre les familles quelque vendetta. Mais, comme M^{me} Arnaudin aimait au contraire beaucoup ses voisines, les trois petites Chinoises, et qu'à la campagne elle observait soigneusement toutes les formes de la politesse rustique, elle dit à son neveu, quand il la rejoignit sous le portail de l'église, — les hommes descendaient de la galerie par une petite porte de côté :

— Caroline et Jenny sont là, attendons.

Sully ne fut pas long à les deviner sur le seuil, leur livre de cantiques à la main, les yeux baissés, patientes et immobiles derrière un groupe de dames qui n'en finissaient pas de sortir, ouvrant leurs parasols, secouant les plis de leur robe pour les défriper, ou s'attardant à chercher dans leur poche la pièce de monnaie que quêtaient les *sachets* tendus. Enfin Caroline se faufila par une étroite issue et descendit les marches du portail.

— Bon, vous voilà ! dit M^{me} Arnaudin. Reconnaissez-vous mon neveu Sully, madame Abdias ? Où est Jenny ?

— Elle me suit.

Mica était restée à la maison, par le plus miséricordieux des hasards, car elle se serait fort ennuyée, la pauvre petite, entre deux duos confidentiels, M^{me} Arnaudin et Caroline marchant les premières, la plus âgée appuyée au bras de l'autre, Sully et Jenny les suivant à quelque distance. Il avait obtenu d'elle la permission de lui porter son livre de cantiques, d'où pendait, un peu fanée, la branche de réséda cueillie le matin. S'il faut tout dire, Jenny, bien qu'étonnée de ces empressements, n'en était point trop mécontente. Elle n'y était pas habituée, mais « on pourrait s'y faire, » pensait-elle. Il était certainement agréable de causer avec M. Arnaudin et de découvrir que, sur une foule de sujets, ils étaient du même avis. Ce jeune homme semblait doué d'un excellent jugement, et pourtant il s'en référait à celui de Jenny d'une manière décidément flatteuse. Elle s'était toujours crue sotte : aujourd'hui, elle se trouvait avoir de subites lueurs, des reparties, des opinions. De plus, sa robe de demi-deuil, faite de lainage souple, d'un gris très doux, lui allait bien ; son chapeau de paille blanche, garni de dentelle noire, laissait tomber sur son visage cette ombre qui adoucit les yeux bruns, tout en découvrant sur la nuque le riche enroulement de ses belles nattes. L'humeur d'une femme, – j'entends d'une vraie femme, – dépend toujours en quelque mesure de son costume ; s'il lui sied bien, une sorte de sécurité enveloppante, un bien-être léger l'entoure et la caresse ; elle sent qu'elle est, sinon très jolie, du moins aussi agréable à voir qu'elle peut l'être, elle souffre volontiers qu'un regard s'arrête sur elle ; sortant un peu de sa réserve effarouchée, elle s'épanouit doucement... Jenny dans son vieux mantelet rose et Jenny dans sa jolie robe neuve étaient deux personnes bien différentes.

Sully Arnaudin ne fut point sans remarquer cette métamorphose. Naïvement, il s'en attribua l'honneur. « Voyez comme en peu d'instant je l'ai apprivoisée ! pensa-t-il. C'est un vrai conte de fées ! » Quant à lui, toute sa sauvagerie avait disparu ; il ne se reconnaissait pas. Depuis dix minutes qu'il cheminait avec Jenny, il n'avait commis aucune gaucherie, ne

s'était embrouillé dans aucune phrase sans issue ; même il avait eu de l'esprit à deux reprises... Il en vint à parler de son enfance.

— Je trouve, dit-il, qu'on a surfait le bonheur de cet âge ; quant à moi, j'ai été fort malheureux jusqu'à seize ans.

— Tiens ! fit Jenny, c'est comme moi... Je n'ai jamais osé le dire, parce qu'il est convenu, vous savez, que les enfants n'ont ni soucis ni chagrins. J'en avais pourtant, et de bien gros. J'étais d'une timidité ridicule...

— Est-ce possible ? c'était aussi mon cas.

— Vraiment ? dit Jenny avec un étonnement sincère, je ne l'aurais pas cru.

Il la regarda un peu inquiet. Donnerait-elle aussi dans l'ironie, cette âme naïve, cette brebis blanche, cette fleur des champs ? Mais non, ses yeux, sa voix et son sourire étaient d'accord ; jamais une ombre railleuse ne les avait seulement effleurés.

— Vous ne l'auriez pas cru ? fit-il avec un ravissement qu'il s'efforça de ne pas montrer tout entier. Ce n'est que trop vrai, pourtant. Ma timidité allait jusqu'à l'absurde, jusqu'à la souffrance. Heureusement, j'en suis guéri depuis quelque temps... Le chemin devient difficile, permettez-moi de vous offrir mon bras.

Ceci, c'était plus que la guérison complète, c'était le triomphe, le pinacle, l'apogée. Plus haut, il n'y avait rien, sinon peut-être d'offrir son cœur. Sully Arnaud n'avait jamais offert son bras à d'autre femme qu'à sa tante ; Jenny n'avait jamais pris celui d'aucun homme. Ce fut donc dans un silence délicieusement embarrassant que s'accomplit la cérémonie. Jenny était devenue toute rouge, Sully était pâle d'émotion, de fierté, d'épouvante aussi, comme un grimpeur qui parvenu au sommet d'une aiguille de rocher se demande par quel chemin il en redescendra. Il regarda la main qui venait de se nicher sous son

bras, une main brune, petite, toute tremblante, et modestement gantée d'une mitaine de filet noir. Il regarda Jenny, qui baissait la tête sous l'aile de son chapeau, et tout à coup il se dit : « Je vais l'interroger sur ses goûts. »

— Quelle est votre fleur favorite, mademoiselle ? commença-t-il.

— Je crois, fit-elle avec quelque hésitation, que toutes les fleurs sont mes favorites.

« Qu'elle a donc d'esprit ! pensa-t-il enchanté. Jamais je n'aurais trouvé cette réponse-là. » — Comme vous avez raison, mademoiselle ! s'écria-t-il. Quoi de plus sot que de disputer sur les mérites de la rose et de l'œillet ! Chaque fleur, en sa saison, est la plus belle de toutes.

— À moins, dit Jenny, qu'une fleur ne vous rappelle un souvenir.

« Quel sentiment délicat ! et quelle façon modeste de l'exprimer ! pensa-t-il de nouveau. Mais poursuivons l'interrogatoire. » — Quel est votre livre de prédilection, si j'ose le demander ?

— Je lis très peu, répondit-elle avec une certaine confusion ; mon père n'aimait pas les livres.

« Déférence filiale... Elle a toutes les vertus, se dit Sully avec enthousiasme. Et dire que la Providence me destine peut-être ce trésor... ! Reprenons. »

— À quoi vous occupez-vous donc de préférence ?

« Je n'aurais jamais cru qu'un homme bien élevé pût être si curieux, » se disait Jenny qui avait aussi ses petits apartés.

— C'est moi qui fais le ménage, puisque vous désirez le savoir. Mica brode, et Caroline s'occupe des champs.

Il y eut un silence.

— Comment se passerait-on de vous, si vous veniez à manquer ? reprit Sully tout à coup.

Jenny vit dans cette phrase une funèbre allusion. « Sans doute qu'il juge convenable de parler de la mort le dimanche, » se dit-elle.

Ses yeux se remplirent de larmes. Elle pensait à son père, dont Abdias Muller avait si tôt pris la place.

— Personne n'est nécessaire, murmura-t-elle. Mes sœurs sauront se passer de moi quand il le faudra.

Il s'arrêta interdit. Cet acquiescement à une demande qu'il n'avait encore que vaguement formulée lui parut trop prodigieusement facile et soudain : « Ou bien je me suis trompé sur mon caractère, ou bien il y a là quelque malentendu, se dit-il. La situation est embarrassante. »

Sans rien dire, Jenny retira sa main, qu'il ne chercha pas à retenir. Elle lui en voulait d'avoir obscurci par de tristes images la sérénité lumineuse de cette belle matinée printanière. Quant à lui, sentant qu'il s'était fourvoyé, il remontait mentalement le cours de leur entretien, mais sans apercevoir la fâcheuse bifurcation où les pensées de Jenny avaient pris une autre route que les siennes.

V

C'est impossible ! Je te jure que tu te trompes !... Caroline, pour l'amour du ciel !... s'écria Jenny d'un air de détresse, cachant sa figure de ses deux mains.

— Sa tante n'a fait autre chose que de m'entretenir de lui tout le long de la route.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Caroline, Caroline, tu me bouleverses !

— Il ne t'a donc rien dit ? fit Caroline en prenant les mains de sa sœur pour les écarter de son visage.

— Mais si ! nous avons parlé tout le temps.

— De quoi donc ?

— De fleurs, et puis de ma mort.

— De ta mort ?...

— Oui, de ma mort. Il voulait savoir comment on se passera de moi à la maison quand je viendrai à manquer.

— C'est-à-dire quand un mari t'emmènera, ma chère Jenny.

Jenny leva la tête d'un air de terreur.

— Tu crois ?... Tu crois qu'il entendait cela ? murmura-t-elle d'une voix entrecoupée.

— Probablement. Je me suis fait plus d'une fois la même question.

— Mais tu sais bien que je ne veux pas me marier... Moi qui ai refusé Abdias ! ajouta-t-elle ingénument.

— Tu peux en accepter un autre ; Abdias n'en sera pas choqué, je t'assure, dit Caroline en riant. Pour moi, je me trouve bien du mariage et je ne voudrais pas en détourner mes sœurs.

Le fait est que son air heureux, son sourire à fossettes, le je ne sais quoi d'assoupli et de gracieux qui avait remplacé sa brusquerie un peu cassante, révélaient un état d'esprit enviable, et dont Abdias Muller pouvait être fier à juste titre.

Les deux sœurs étaient assises sur le pont de grange, à l'ombre du large auvent de bois qui abritait la vaste porte sous laquelle deux chars pouvaient passer de front. Une poutre équarrie placée sur le seuil leur servait de banc ; elles avaient abandonné le jardin à Mica, que le bruit de leur conversation aurait dérangée dans sa lecture. À travers les ais mal joints de la grange leur parvenait un vague parfum de foin ; un tas de copeaux coupés de la veille y mêlait son odeur fraîche et résineuse, et les deux sœurs, en vraies paysannes, respirant ces émanations rustiques, sentaient leurs pensées courir vers les prés et la forêt.

— Ce grand vent de la semaine dernière a fait tomber beaucoup de *pives*, dit Jenny. Il faudra les ramasser avant que les écureuils aient tout rongé... Je suppose qu'à la ville on ne brûle pas de pives ? ajouta-t-elle au bout d'un moment.

Sa sœur saisit aussitôt l'association d'idées qui lui suggérait cette question.

— Il n'habite plus la ville, répondit-elle. Il a trouvé une place à Travers, à ce que m'a dit sa tante. On lui donne de forts appointements et quinze jours de vacances chaque année... Vous viendriez les passer ici.

Jenny se leva toute droite et mit sa main sur la bouche de Caroline.

— Comment peux-tu ?... Tiens, tu me fais rougir ! Il faut que le mariage t'ait tourné la tête !

Tout à coup, elle poussa un léger cri, sauta du haut du pont de grange dans les copeaux, et, courant comme un chat effarouché, disparut à l'angle de la maison.

Très loin, à l'extrémité du chemin de la Prise-Jussy, on apercevait un promeneur solitaire que les yeux de Caroline ne furent pas longs à reconnaître.

— Est-ce une visite pour nous ? fit Abdias se montrant tout à coup derrière le volet pratiqué dans la porte de la grange.

— Ça se pourrait, répondit Caroline sans tourner la tête.

— Si je ne me trompe, poursuivit Abdias en allongeant le cou pour mieux voir, si je ne me trompe, c'est...

— C'est celui de Jenny, dit Caroline de ce ton moitié triomphant moitié mystérieux que l'on prend pour annoncer une grande nouvelle.

— Ah ! ah ! murmura Abdias. Voilà ! voilà ! Ah ! ah !

Il comprenait fort bien la locution rustique dont Caroline s'était servie, par un de ces euphémismes que les paysans affectionnent, et qui voilent d'une expression vague un discret sous-entendu. Le prétendant de Jenny ?... était-il bien son prétendant ? qu'en savait-on ? s'était-il déclaré ?... Son amoureux ? fi donc ! on n'emploie pas ce terme-là quand il s'agit d'une honnête fille. Non, il était provisoirement une sorte de notion abs-

traite, un pressentiment, une possibilité, un être flottant, « celui de Jenny, » en un mot.

Après cette révélation, Caroline et son mari demeurèrent silencieux jusqu'au moment où Sully Arnaudin, s'approchant du mur, poussa la barrière. Ses yeux cherchaient vainement une personne qu'il avait cru apercevoir de loin sur le pont de grange. Il eut toutes les peines du monde à réprimer l'expression de son désappointement et à s'acquitter avec quelque politesse du message dont il était le porteur. M^{me} Arnaudin priait ces dames et M. Abdias de venir goûter avec elle à cinq heures ; le fermier de la Prise lui avait envoyé une immense tarte aux cerises qu'elle et son neveu ne se sentaient pas capables d'attaquer à eux seuls.

— J'accepte volontiers, ainsi que mon mari, dit Caroline sans vouloir remarquer les grimaces de dénégation qu'Abdias lui faisait à la dérobée. Quant à Jenny, je ne sais vraiment où elle a passé. Allons à sa recherche, nous la trouverons sans doute au jardin.

Mais les lilas du jardin n'avaient point aperçu Jenny.

— Elle sera montée dans sa chambre. Jenny ! Jenny ! appelle Caroline.

Rien ne bougea derrière les rideaux blancs de cette fenêtre que Sully contemplait avec une ardeur capable d'évoquer les morts et à plus forte raison les vivants.

— C'est singulier, dit Caroline. Jenny n'a pas coutume d'aller se promener seule, elle rentrera tout à l'heure, monsieur Arnaudin. Dites à votre tante que nous acceptons, et que nous ne nous ferons pas attendre ; si vous rencontrez Jenny, expliquez – lui la chose...

Un peu consolé par cet espoir qui soudain luisait à ses yeux, Sully s'éloigna. À peine avait-il tourné les talons que Mica, se mettant à rire, dit à sa sœur :

— Il lui faudrait des yeux à télescope pour l'apercevoir ; elle est allée au Mont entendre l'évangéliste.

— Elle te l'a dit ?

— Oui, en passant. On aurait pu croire qu'elle se sauvait ; elle mettait son chapeau tout en descendant le sentier, et elle courait par moments.

Et les yeux de Mica, rencontrant ceux de Caroline, lui demandèrent : « Qu'est-ce que cela signifie ? »

Caroline haussa les épaules : « Des enfantillages ! »

La fin de cette journée fut aussi amère à Sully que le commencement en avait été suave et délicieux. Qui était donc cet évangéliste pour lequel on faisait deux heures de chemin ? Pourquoi troublait-il le pays ? Pourquoi détournait-il les jeunes personnes de leurs devoirs de famille ?... Sully Arnaudin sentait pour la première fois dans son âme paisible tous les transports de la jalousie, du désappointement, de l'inquiétude, aimables accessoires de cet état d'esprit enviable entre tous qu'on traduit par ce mot couleur de rose : être amoureux.

VI

« Je la verrai, il faut que je lui parle, » se dit Sully Arnaud in en s'éveillant à l'aube du lundi. Et sa tante approuva fort cette résolution, quand il la lui communiqua.

— C'est juste la femme qu'il te faut. Elle est économe, bonne ménagère...

— Et je l'aime, ma tante !

— Eh ! oui, sans doute, tu l'aimes : tu l'as vue un jour plus gauche que toi, et tu as joué le beau rôle. Ça fait qu'alors... Du reste, comme je la connais, paisible, un peu passive, elle te laissera toujours le beau rôle. C'est ce qu'il faut ; je ne voudrais pas voir mon neveu sous la pantoufle de sa femme... De plus, elle tient de sa mère une petite fortune qui a dû s'arrondir depuis le temps qu'elle dort à la banque.

— Mais, ma tante, je vous dis que je l'aime. Le reste m'est indifférent.

— Non pas à moi, mon cher neveu. En résumé, je t'approuve. Tâche de voir Jenny le plus tôt possible, mais choisis bien ton moment pour te déclarer... Tiens, si tu la rencontrais ce matin, par hasard, dans la *charrière* des François ?... C'est par là qu'elle descend chaque lundi pour porter son beurre au village.

Sully avait déjà saisi son chapeau.

— Mais tu as le temps de déjeuner ! s'écria sa tante.

— Non, non, je la manquerais ! Elle est matinale...

En deux sauts il se trouva dans la cour. Par les fenêtres ouvertes, il entendit une horloge frapper sept heures.

Jenny se dirigeait en cet instant vers le bois, portant son grand panier rempli de beurre, couvert d'une serviette fort blanche ; chaussée de fortes bottines, relevant sa robe d'une main, elle bravait la rosée qui tremblait au bout de chaque herbe et rendait luisants les cailloux du chemin. De temps en temps, elle se retournait comme inquiète. Personne ne la suivait ?... Non... Personne n'allait sortir tout à coup de derrière les arbres pour lui demander quelle était sa fleur favorite, et si elle songeait à la mort ?... Qu'était devenu, à ce propos, le brin de réséda qui pendait du livre de cantiques ?... Sans doute il était tombé en chemin...

Tout à coup, Jenny s'arrêta. Sa fine oreille de campagnarde venait de percevoir un bruit de pas encore éloignés, sur les cailloux de la charrière. Après un rapide coup d'œil aux alentours, se jeter dans un sentier qui perçait le taillis fut l'affaire de deux secondes. À vrai dire, ce sentier était fort inconmode, fort étroit, humide, glissant, encombré de branches qui arrêtaient les pieds de Jenny ou lui accrochaient son chapeau et secouaient une averse de rosée sur ses épaules, mais il « coupait au droit, » comme on dit dans le pays. S'éloignant de la charrière, qui décrivait un vaste détour, il ne la rejoignait qu'à la lisière des arbres, presque à l'entrée du village, ayant dégringolé d'un saut les pentes de la forêt.

Pour condenser en quelques mots trois mortelles heures, Sully, les pieds dans la rosée, l'estomac vide, le cœur défaillant, attendait encore Jenny dans le chemin des François, tandis qu'elle avait déjà vendu tout son beurré et qu'elle était remontée chez elle par le sentier. Il l'aperçut de loin, dans la cour de la ferme, quand il se résolut enfin à reprendre la route de la Prise-

Jussy, mais il était si abattu qu'il n'eut pas le courage de l'aborder. Il avait mal à la tête, mal à la gorge, à l'âme, partout, et il passa le reste du jour à se faire des compresses de vinaigre chaud.

Le lendemain, il se dit : « Ce sera aujourd'hui, » et pâle encore, un peu défait, il se dirigea vers la ferme des Verdan. Un pan de tablier qui flotta et disparut, un pied agile dans le raccourci d'une fuite précipitée, fut tout ce qu'il aperçut de Jenny. « Décidément, elle m'évite, » se dit-il avec une pénétration remarquable mais douloureuse. Pourquoi l'évitait-elle ? C'était à Jenny elle-même qu'il fallait le demander, évidemment. Le mercredi, vers six heures du soir, il en trouva l'occasion.

Jenny revenait du closeil, un peu fatiguée, penchant la tête et traînant derrière elle son râteau. Tout à coup, Sully se dressa à ses côtés, si subitement qu'elle le crut sorti de terre et fit un geste effaré. Il s'imagina qu'elle allait prendre la fuite.

— Ne vous sauvez pas, je vous en supplie, murmura-t-il. Je suis si...

— Comment va votre tante ? demanda-t-elle avec précipitation.

— Bien, je crois. Du reste...

— Attend-elle bientôt les maîtres de la Prise ?

— Dans cinq jours, et c'est précisément...

— Tout est déjà préparé, sans doute ?

— Je le suppose, mais...

— M. Robert aura-t-il toujours la chambre du midi ?

— Si vous tenez à le savoir, je...

— Mais non ! que voulez-vous que ça me fasse ? dit-elle en pressant le pas et en calculant avec angoisse la distance qui la séparait encore de la maison.

— Mademoiselle Jenny...

— J'ai mal à la tête, ne me parlez pas, je vous en prie, s'écria-t-elle.

Il se tut, écoutant le léger bruit du râteau qui derrière eux frôlait l'herbe.

— Vous me permettrez cependant... fit-il au bout de quelques minutes, quand la barrière de la cour fut devant eux.

— Non, non, je puis très bien l'ouvrir moi-même, merci, dit-elle en soulevant le loquet de bois en grande hâte.

Puis elle lui fit un signe d'adieu et s'esquiva. « Je n'oserai donc plus mettre le pied hors de la maison ! » pensait-elle, prête à fondre en larmes sans trop savoir pourquoi, sinon qu'elle était un peu effrayée, un peu honteuse, et qu'elle s'efforçait d'être très fâchée.

Le lendemain, elle se confina dans la maison ; le surlendemain, elle se hasarda jusqu'à la remise où l'on serrait la provision de bois ; dans un coin s'éparpillaient une douzaine de pives qu'elle ramassa et mit dans son tablier. « Avec quoi allumerai-je mon feu demain matin ? » se demanda-t-elle, la mine soucieuse et contristée. Elle songeait aux beaux cônes bruns et luisants qui jonchaient l'herbe sous les sapins au lieu de flamber gaiement dans sa cuisine.

Le samedi matin, elle prit son parti. Sa grande corbeille noire sous le bras, elle sortit de la maison et fit un détour pour gagner le petit bois sans être vue du chemin de la Prise. Le temps était beau à ravir ; une fraîche brise courait gentiment sur les prés, dans les arbres, et jouait avec la fumée bleue qui montait du toit. Le serpolet fleurait bon sous les pieds de Jenny,

qui venait d'entrer dans la vaste *pâtur*e découverte où la roche grise se montrait partout à fleur de terre, au milieu des touffes de genêts, de potentilles, et des hautes gentianes au port militaire. Jenny chantait à demi-voix quelque vieille chanson ; elle était joyeuse et un peu émue, comme un prisonnier qui s'échappe. « Ce n'était plus une existence, pensait-elle ; je serais morte faute d'air. Je ferai bien cependant de me tenir sur le qui-vive... Heureusement, il partira la semaine prochaine... Pauvre garçon ! si ce n'était... » En même temps, elle se penchait de ci, de là, commençant sa récolte. À l'entour du premier groupe de sapins qu'elle rencontra, c'était une jonchée à lui faire pousser des exclamations. Avec leurs écailles d'un beau brun doré que le soleil avait légèrement entr'ouvertes, et leurs gouttelettes de résine fraîche qui brillait, les pives, semées dans l'herbe au hasard du vent qui les y avait jetées, attendaient la corbeille de Jenny.



— Mademoiselle Jenny, laissez-moi vous aider.

Elle leva la tête. Lui !

Lui toujours, lui partout !...

Elle poussa une exclamation, laissa tomber à terre le contenu de son tablier et se sauva. Résolument, il se mit à sa poursuite.

— Vous me détestez donc ? ô Jenny ! Jenny ! s'écriait-il en enjambant les pierres saillantes et les racines tortueuses par-dessus lesquelles elle sautait, légère comme une chevrette, et s'enfonçant dans l'épaisseur du bois.

Courant éperdument, elle essayait de lui donner le change par cent détours, grimpant entre les blocs de pierre moussue, se jetant au plus épais de la ramée, se déroband derrière les troncs, haletante, rouge, le pied meurtri par une petite pierre qui s'était insinuée dans son soulier.

— Jenny, arrêtez-vous ! suppliait Sully. Vous vous ferez mal à courir ainsi !... Écoutez-moi une minute seulement !

Deux ou trois fois, il fut sur le point de l'atteindre, mais elle se mit hors de sa portée par une brusque volte autour d'un gros tronc. Les sapins se prêtaient fort bien à ce jeu de zigzags et de circuits ; Jenny trouva moyen de le prolonger pendant dix grandes minutes. À la fin, n'en pouvant plus, sentant son cœur sauter sous sa main, elle se laissa tomber sur l'herbe et ferma les yeux. « Advienne que pourra, semblait-elle dire vaincue, j'ai fait du moins une belle défense. » Sully alors s'agenouilla à côté d'elle, et, presque aussi essoufflé, mais plus maître de ses sens, il dit :

— Vous avez donc bien peur de moi, Jenny ?

Ne pouvant encore parler, elle secoua négativement la tête.

— Vous me détestez ?

Même signe, plus accentué cette fois.

— Pourquoi donc vous sauver ainsi ? Pourquoi refuser d'entendre ce que j'ai à vous dire ?

Elle détourna son visage, mais déjà il lui avait pris la main et plaidait sa cause avec ardeur.

— Je vous rendrai heureuse... Je ne pourrai jamais aimer que vous, Jenny... Voulez-vous donc que je reste seul toute ma vie ?...

— Je ne veux pas me marier, dit-elle d'une voix encore un peu haletante. Je me trouve bien comme je suis.

— Nous serons mieux ensemble.

— Je déteste les changements. Je suis trop accoutumée à la campagne.

— Nous aurons un jardin, où vous planterez tout ce que vous voudrez.

— Je ne saurais tenir un ménage à la mode « d'en bas. »

— Vous le tiendrez comme vous voudrez, et il sera parfait.

— Ah ! murmura-t-elle, vous avez réponse à tout.

— Dites oui, je vous en prie !

— Je n'ai jamais su dire non, fit-elle avec un soupir.

Sully poussa un cri de joie. Elle se leva lentement.

— Oh ! que j'ai mal au pied ! fit-elle en s'appuyant involontairement sur le bras qu'il lui tendait.

— Mais aussi, pourquoi vous sauver comme si tous les loups-garous du monde étaient à vos trousses ? fit-il avec un accent de reproche.

— C'est que je pensais bien que vous me feriez dire oui, répondit-elle à voix basse, tandis qu'une subite rougeur lui montait aux joues.

Caroline fut la première à les apercevoir, marchant côte à côte sur le serpolet fleuri. « Jenny a laissé sa corbeille par les

chemins ; il se passe quelque chose, » pensa-t-elle en s'avançant à leur rencontre.

— Eh bien ? demanda-t-elle, mettant ses deux bras autour du cou de sa sœur.

— La vie n'était plus tenable, dit Jenny baissant la tête. Il me voulait absolument... J'ai dû le prendre pour m'en débarrasser !...



MICA

I



Et Mica brodait toujours... Elle avait pleuré quand Jenny était partie, puis, un peu plus silencieuse, un peu plus effacée encore qu'à l'ordinaire, elle avait repris son aiguille et sa place près de la fenêtre. Les choses avaient bien changé dans la maison : deux mariages successifs avaient mis sens dessus dessous les anciennes habitudes et brouillé les rangs. Caroline régnait toujours, mais Abdias gouvernait et s'affirmait plus qu'autrefois. Il entendait être roi et sacrificateur dans sa famille, comme disait Robert. Mica, pendant tant d'années le principal objet de la sollicitude de ses sœurs, devait maintenant se contenter du second et même du troisième rang, car le poupon passait avant elle, depuis six mois qu'il criait, mangeait et prospérait comme un jeune sauvage. Ils étaient tous trois, Caroline, Abdias et le bébé, fort heureux sans elle. Insensiblement, elle se retira un peu à l'écart, loin du bruit, loin des petits froissements domestiques ; elle vécut comme une ombre silencieuse dans un pays de songes, où tout était vaporeux, tiède et doucement grisâtre, où l'on parlait bas avec ses pensées, où l'on brodait ses rêves en délicates arabesques sur de fragiles tissus... Et, tout absorbée

dans cette vie intérieure, elle ne distinguait rien de ce qui se passait autour d'elle.

Autour d'elle, il y avait trois amoureux, et il se passait chaque jour de ces petites comédies qui semblent du dernier tragique à leurs acteurs. Mais elle ne vit rien, jusqu'au moment où son cousin Robert lui apparut ; alors elle ne vit plus que lui ; il envahit ses rêves de nuit et de jour.

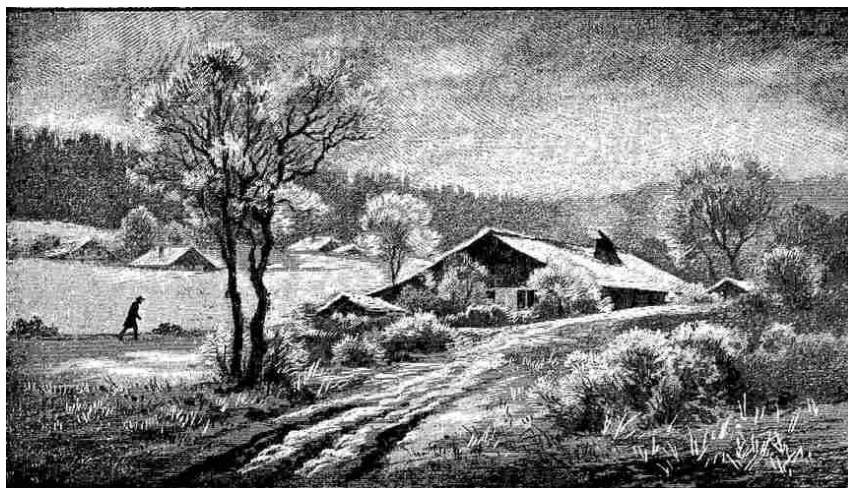
Robert Verdan vivait depuis trois mois sous leur toit, au grand déplaisir d'Abdias, qui entretenait pour cet hôte des sentiments de solennelle antipathie. Mais les devoirs de famille le leur imposaient ; Robert était le fils du cousin Georges, un vieil ami, un bon conseiller, personnage considérable d'ailleurs, notaire influent, qu'il fallait ménager. Robert avait fait dans le courant de l'été une grave maladie ; comme sa convalescence traînait, on lui avait ordonné un changement d'air : au commencement d'octobre, la saison étant encore belle, son père l'avait installé à la montagne, chez ses cousines, et il y était encore, quoique parfaitement rétabli. Il voulait, disait-il, étudier l'agriculture. Ceux qui savaient le fond des choses hochaient la tête en souriant ; le notaire et son fils, à ce qu'on assurait, s'entendaient mieux de loin que de près ; c'étaient leurs interminables discussions sur tous les sujets terrestres et célestes qui avaient empêché le jeune homme de se guérir de sa fièvre à la maison, qui peut-être même avaient causé la maladie.

Robert était certainement un fils incommode pour un notaire en vue, car il professait des principes horripilants. Il les avait ramassés un peu partout, à Londres, à Paris, dans des meetings d'ouvriers, dans les journaux et les revues, et il en avait bâti un corps de système qui ne manquait pas de cohésion. C'était en qualité d'horloger qu'il avait fait son tour de France et d'Angleterre, étudiant partout la chronométrie comme une science et comme un art ; puis tout à coup, dégoûté à la fois de sa profession et des voyages, il était revenu au logis paternel

pour y entreprendre cette joute des idées nouvelles contre les vieux principes, à laquelle une fièvre typhoïde avait coupé court.

Robert Verdan avait une tournure d'esprit bien originale et personnelle, une grande horreur du convenu, des fictions courantes et de tous les trompe-l'œil ; il voulait voir au fond de tout, au risque de s'y laisser choir la tête la première. Il n'admettait rien sans examen ; les principes sur lesquels un homme sage règle sa conduite, il les avait pris l'un après l'autre pour les peser, les tourner et les retourner, et pour découvrir le plus souvent qu'ils sonnaient creux... Alors il s'en était forgé d'autres, de massifs et tout d'une pièce, et d'aspect étrange, qui avaient fait pousser les hauts cris au notaire Verdan.

Abdias Muller ne les avait pas non plus entrevus sans frémir ; Caroline n'avait fait que rire des idées biscornues de son cousin ; quant à Mica, elle était demeurée saisie quand Robert lui avait démontré que le monde va mal, qu'il n'ira jamais mieux, qu'il a tort de s'entêter à vivre, et que le plus sage serait d'en finir, soit au moyen de la dynamite, soit par l'extinction graduelle de la race humaine.



L'évangéliste du Mont, qui visitait les Verdan presque chaque semaine, était aussi d'avis que le monde allait mal, mais il le croyait capable de s'améliorer, et il y travaillait de tout son pouvoir, en brave homme convaincu, un peu étroit, un peu entiché de l'excellence de ses recettes. C'était un excellent garçon,

d'une belle figure régulière, blonde et froide, d'un esprit un peu lent, dont les idées allaient toujours en bataillon carré et ne savaient point s'éparpiller pour les escarmouches. Il s'appelait David Borel, il était au service d'une société pieuse, et poursuivait, dans ses rares loisirs, les études de théologie qui devaient le faire admettre, un jour ou l'autre, à la consécration et au ministère.

Pour le moment, outre sa mission générale dans toutes les fermes disséminées de cette montagne, il avait pris tout spécialement à cœur de réveiller la maisonnée Verdán : Abdias Muller, qu'il trouvait, non sans raison, trop imbu de son mérite, ou, comme il disait, de sa propre justice ; Caroline, trop soucieuse des intérêts matériels de la ferme et du ménage ; Robert Verdán, absolument égaré dans les stériles régions du raisonnement ; Mica, Mica surtout, cette âme précieuse et charmante, mais passive, engourdie, endormie. Il l'exhortait avec ardeur depuis des mois, cherchant à surprendre en elle quelque symptôme encourageant.

Sa conviction sincère et respectable, mais qui tenait trop peu compte des formes innombrables de l'individualité, était que toute métamorphose religieuse, – pourquoi ne pas dire le mot ? – que toute *conversion* doit s'opérer selon une formule invariable, comme un phénomène physique. D'abord le trouble, puis l'inquiétude, la terreur, le désespoir ; ensuite le repentir, la tristesse salutaire, puis l'apaisement et enfin la foi, étaient les états graduels que toute âme devait franchir.

Mica était en plein dans le premier, car, entre les exhortations hebdomadaires de l'évangéliste et les discours renversants que lui tenait chaque jour son cousin Robert, elle ne savait à quel saint se vouer. Ah ! comme elle aurait souhaité d'entendre de la bouche de Robert les paroles de David Borel ; avec quel empressement elle les aurait accueillies, pour se laisser doucement persuader et gagner ! Mais son cœur allait d'un côté, sa conviction de l'autre... Elle en voulait à David d'avoir raison,

d'avoir trop raison, d'être trop bien pensant, de marcher trop manifestement dans la voie droite, et de l'obliger à voir de combien de degrés Robert s'en écartait. Elle en voulait à Robert de se rendre impossible : elle s'irritait de son parti pris d'avoir tort, mais tout au fond, elle admirait ses paradoxes, qui avaient toujours quelque chose de généreux ; la logique de ses contradicteurs lui semblait plate...

Et Mica brodait toujours, sans que rien parût au dehors des perplexités qui l'agitaient. Taciturne, les yeux baissés sur son ouvrage, elle parlait peu avec David, moins encore avec Robert, mais elle les écoutait attentivement, et leurs controverses faisaient un chaos dans sa pauvre petite tête.

Voyait-elle seulement, au second plan, ces deux braves garçons, Ami et Jean-Jacques Frénel, qui faisaient leur possible pour attirer son attention ? Toujours sur son passage quand elle sortait de l'église, la rencontrant par hasard à la promenade, empressés à offrir leurs chevaux à Abdias au moment des labours, à faire les commissions de Caroline et de Mica quand ils descendaient au village, ces deux cousins germains, amis d'enfance et inséparables, poursuivaient silencieusement le même but, chacun d'eux s'imaginant que l'autre ne s'en apercevait pas.

Caroline, elle, voyait bien leur petit manège et le favorisait. Elle espérait que Mica fixerait son choix sur l'un d'eux, plutôt que sur l'évangéliste, « qui nous sermonnerait tous à mort, » disait-elle. Abdias, au contraire, n'eût pas demandé mieux que de pouvoir dire un jour : Mon beau-frère, M. le ministre David Borel. « Mais, soupirait Caroline, bien qu'ils soient là trois à l'aimer, elle ne pense qu'à celui qui ne pense pas à elle. »

Et c'était vrai. Robert la trouvait gentille, il lui reconnaissait le talent de savoir écouter à merveille ; jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'elle pût sentir et penser d'une façon personnelle. Il ne s'apercevait pas qu'il la cherchait cent fois par jour pour lui communiquer ses impressions, et que ses passes

d'armes avec Abdias et David Borel, même brillantes, même victorieuses, n'avaient aucun charme pour lui si Mica n'en était spectatrice.

II

On était au fort de l'hiver, d'un hiver très rigoureux ; cependant Robert continuait à étudier l'agriculture, passant à cet effet de longs après-midi auprès de Mica, à lui dessiner des modèles de broderies, ou à la bouleverser en lui lisant les *Misérables*.

Quelques jours avant Noël, vers le soir, la maison fut mise en émoi par la disparition d'une poule blanche que les deux sœurs aimaient beaucoup, qui était fort apprivoisée et qu'on nommait Céline. On la chercha dans tous les coins de l'étable, de la grange, de la remise ; on l'appela, on fit taire tous les bruits et jusqu'aux cris de joie du bébé qui venait de réussir, après plusieurs semaines de tentatives infructueuses, à mettre enfin le bout de son pied dans sa bouche ; on écouta, espérant que les gloussements de Céline se feraient entendre quelque part, ce fut en vain.



Les autres poules, à moitié endormies sur leur perchoir, semblaient absolument indifférentes à l'absence de leur sœur, bien que Robert les apostrophât en termes dramatiques :

— Volailles sans cœur, l'avez-vous menée perdre, cette gentille poulette ?... Voyons, Mica, vous n'allez pas pleurer, j'espère,

pour une poule, la plus bête des bêtes civilisées, après le mouton et le bourgeois !...

— Le renard l'aura prise, dit Abdias en élevant sa lanterne pour éclairer le plafond, comme si Céline eût pu se tenir accrochée là-haut à la façon des mouches. C'est fâcheux, très fâcheux... Voilà je ne sais combien de temps, Caroline, que je le répète de tenir fermé le soupirail qui va à la remise. Le poulailleur, c'est ton affaire, il faut de l'attention aux petites choses comme aux grandes. Les poules sortent par là, et c'est une leçon, Caroline, c'est une leçon !...

— Vous n'avez pas de bête malade, j'espère ? dit une voix à l'entrée de l'étable. En passant, j'ai vu de la lumière, je suis entré...

C'était Jean-Jacques Frénel, qui ôta son chapeau en apercevant Mica.

— Tiens, c'est vous, mademoiselle Mica ? il est rare qu'on vous voie ici.

— Nous cherchons ma poule, dit Mica d'une voix qu'elle s'efforça de raffermir, craignant de paraître ridicule à Robert ; vous savez bien, Céline, cette jolie petite *pussine* blanche ?

— La plus belle poule du pays ! répondit Jean-Jacques qui ne l'avait jamais vue. Ah ! mais, il faut qu'elle se retrouve !

Et prenant la lanterne des mains d'Abdias, il se dirigea vers le fond de l'étable.

— C'est inutile, dit Robert assez brusquement, nous avons déjà cherché partout.

— Vous permettrez bien tout de même qu'on y regarde après vous, fit Jean-Jacques qui inspecta soigneusement chaque mangeoire, chaque recoin, tandis que les vaches, un peu inquiètes de ce mouvement inusité, tournaient la tête avec des airs

somnolents et clignaient des yeux, éblouies par le rayon rapide de la lanterne.

Le petit groupe, debout au milieu de l'étable, était resté silencieux ; un gros chat, dont on ne distinguait que les yeux, deux fuyantes lueurs vertes, se frottait aux jambes de Robert qui, immobile, regardait dans la demi-obscurité la vague silhouette de Mica. S'appuyant d'une main au gros pilier de pierre qui supportait le plafond, elle avançait la tête pour suivre les évolutions de la lanterne, mais elle tressaillait et se retirait vivement, poltronne comme une citadine, chaque fois qu'une des vaches pesantes remuait sur sa litière, ou bramait paresseusement, comme en rêve. L'air était lourd et chaud, chargé d'haleines humides qui sentaient bon le lait et le foin ; au fond de l'étable, à travers la buée mate qui couvrait les vitres de la petite fenêtre, on distinguait la blancheur vaguement lumineuse de la neige.

— Cousin Abdias, dit Robert en riant, si je ne craignais de faire une mauvaise plaisanterie, je dirais qu'on est bien ici, qu'on s'y sent chez soi.



— Je ne vois pas de plaisanterie là dedans, répondit Abdias avec la gravité du paysan pour qui toutes les choses de l'étable sont sacrées ; on est très bien ici, en effet ; Caroline et moi nous y passons souvent nos veillées pendant l'hiver. Elle tricote, moi je regarde dormir nos bêtes et je repense à toutes sortes de

choses d'autrefois. Et je me dis, cousin Robert, qu'il y a là une leçon et même plusieurs leçons...

— Sauve qui peut, murmura Robert en se penchant vers Mica.

Elle sourit.

— Une de plus, une de moins !... fit-elle à demi-voix en haussant les épaules.

— Pas plus de poule que sur ma main ! dit Jean-Jacques en revenant de ses perquisitions. Elle se sera échappée par la remise... On pourrait aller voir à la grange ; ces pussines, quand elles ont commencé à pondre, sont rusées pour se trouver des cachettes.

— On croirait que vous vendez le pays ! s'écria un nouvel arrivant. C'est ici que les complots se font ?... J'entre, personne, rien que le poupon dans son berceau, maître au logis.

— Entre donc, Ami, et ferme la porte ! s'écria Abdias, la génisse va prendre un frisson...

— Si ma pauvre Céline est dehors par ce temps, elle gèlera, dit Mica avec un grand soupir.

— Tu n'as pas rencontré une poule blanche, par hasard ? demanda Jean-Jacques.

— Non, mais j'ai vu un renard qui se promenait au clair de lune. Ah ! si j'avais eu ma carabine !

— Je vais quérir la mienne, dit Jean-Jacques. Au moins Céline sera vengée, mademoiselle Mica ; c'est toujours cela, et vous aurez la queue du renard pour la mettre à votre miroir.

Ami Frénel regardait Mica en se tordant la moustache d'un air absorbé.

— Faut-il que j'aie l'esprit lent ! dit-il enfin à demi voix. Je n'avais pas encore compris qu'il s'agissait de votre poule... Ah ! ce mâtin de renard !... Nous en avons une à la maison, une jolie petite poule huppée, toute blanche, qui vous picote dans la main. Je vous l'apporterai, vous l'appellerez Céline, ça me fera plaisir.

En cet instant, quelqu'un frappa à la fenêtre, puis on entendit des pieds alourdis par la neige chercher le seuil et s'y heurter.

— C'est chez nous la cour du roi, dit Caroline ; qui est-ce qui nous arrive encore ?

Un hôte bienvenu, et même deux : David Borel, portant dans les plis de son manteau une poulette blanche, qui allongeait le cou et agitait les pattes par saccades, avec un pialement effaré. C'était la jeune et infortunée Céline, qui, reconnaissant son endroit natal, se ranima tout à coup, fit un brusque effort et s'envola lourdement, bruyamment, par-dessus les têtes, droit à son perchoir. Chacun avait instinctivement reculé devant cette espèce de gros projectile qu'on avait à peine eu le temps de reconnaître ; puis il y eut des rires et une averse de questions.

— Où était-elle ? d'où venez-vous ? avez-vous vu le renard ? il ne la tenait donc pas encore ?... en voilà, une chance !

David Borel, par un geste qui lui était familier, étendit la main. Enveloppé dans son ample manteau de drap brun, la tête découverte, les cheveux un peu en désordre, il était beau, et pittoresque par-dessus le marché.

« Bon ! il ne lui manquait plus que de faire des effets de chevelure ! pensa Robert avec une ironie un peu jalouse. Mais va-t-il parler enfin, ce jeune apôtre ? »

— Je passais près de la vieille remise, à l'entrée du chemin, dit le héros du moment, quand je crus entendre glousser et piauler de la façon la plus lamentable, non loin de moi. Heureu-

sement, il fait clair de lune, je pus m'avancer sous la remise et distinguer dans un coin quelque chose qui se débattait. C'était...

— Je devine ! c'était une poule ! s'écria Jean-Jacques.

Chacun se mit à rire, et l'auteur de l'interruption, enchanté de son succès, jeta un coup d'œil malin à son cousin Ami.

— Autant que je pus voir, reprit David gravement, la pauvre bête avait la patte prise dans le nœud coulant d'une corde qui traînait là, et dont l'autre bout était engagé sous un tas de planches et de vieux outils ; elle avait beau tirer, battre des ailes, le lien ne cédait pas. Je lui faisais peur, elle se débattait comme une forcenée, et j'eus toutes les peines du monde...

— Elle ne vous a pas mordu, au moins ? fit Robert qui trouvait que ce sauveur de Céline abusait de la situation.

David Borel se tut, vexé.

— Sans vous, dit Mica timidement, voyant que Robert semblait agacé, sans vous, le renard aurait mangé ma pauvre poulette. Je vous suis bien obligée, vraiment.

— Comment donc ! mais je n'y ai pas le moindre mérite... C'est pur hasard...

— Assurément, dit Robert d'un ton tranchant qui termina l'épisode.

On se sépara dans des dispositions de mécontentement réciproque. Abdias Muller n'approuvait pas le ton de son hôte à l'égard du jeune évangéliste ; il s'en ouvrit à sa femme, quand il se trouva seul avec elle.

— Ton cousin, fit-il en se plantant solennel devant Caroline qui procédait à la toilette de nuit du bébé, ton cousin est insupportable !

— Tu trouves ? dit Caroline, distraite, en promenant l'éponge sur le petit dos potelé et blanc, sur les rondes petites épaules marquées chacune d'une fossette.

— Tout à fait insupportable... il n'a aucun respect, ton cousin.

— Petit mignon, petit bijou ! s'écria Caroline en baisant à pleine bouche la nuque grassouillette où frisottaient quelques cheveux blonds.

— Il se moque de tout et de chacun ; je crois vraiment qu'il se moquerait de moi, si je lui en donnais l'occasion.

— Possible... Mais passe-moi les linges chauffés qui sont là, sur cette chaise.

— Et puis, il s'éternise ici, ton cousin.

— Mon cousin, mon cousin ! Voyons, Abdias, est-ce que je l'ai fait faire exprès, ce cousin ?... Je l'aime assez d'ailleurs, il a de l'esprit et de meilleurs sentiments qu'il n'en laisse voir.

— Oui, tu crois cela ? Eh bien ! je ne suis pas de ton avis, et Mica non plus.

— Mica ?

— Ce garçon ne lui revient pas, je l'ai vu dès le premier jour ; elle l'évite, elle ne lui parle pas, en un mot, elle ne peut pas le souffrir.

— C'est elle qui te l'a dit ? fit Caroline avec un imperceptible sourire.

— Non, mais j'y vois clair sans lunettes, et pour ce qui est des petites affaires de sentiment, c'est étonnant comme je les devine. Qu'as-tu donc à rire comme ça !

— Moi ?... rien, presque rien... Regarde le petit, Abdias, il est déjà fort sur ses jambes comme un petit Turc.

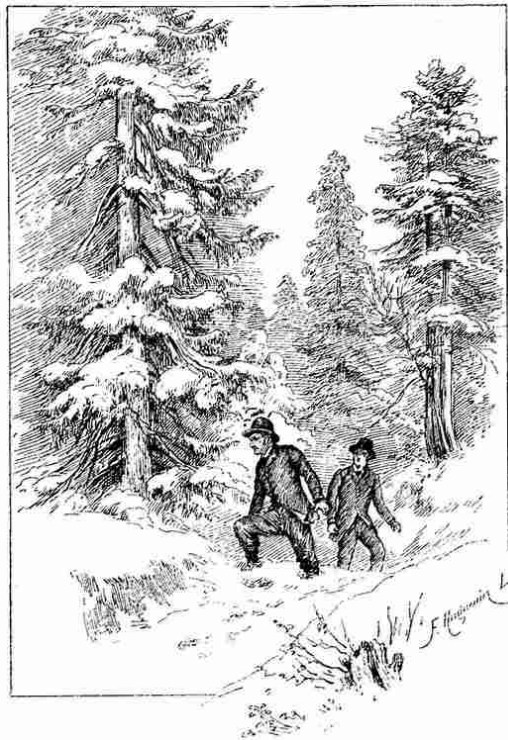
Et Caroline, se renversant sur sa chaise basse, souleva dans ses mains l'enfant à demi nu qui battait l'air de ses petits pieds impatients.

— On n'a jamais vu d'enfant aussi précoce, n'est-ce pas, Caroline ? dit Abdias. As-tu été toi-même une enfant précoce ?

— Bien au contraire, il paraît qu'on désespérait de m'apprendre à marcher.

— C'est donc de moi qu'il tient, le petit, dit le père avec satisfaction.

Ami et Jean-Jacques Frénel marchaient l'un derrière l'autre, dans le sentier à peine frayé, éclairé par une vague lueur bleuâtre qui semblait monter de la neige et flotter au-dessus d'elle, comme une vapeur.



— Tout de même, dit Ami en retirant avec peine sa grosse botte d'un trou où elle s'était enfoncée...

— Ce chemin devrait être mieux entretenu, acheva Jean-Jacques.

— Non, je ne voulais pas dire ça ; si on pouvait rendre le chemin assez mauvais pour empêcher M. David Borel d'y faire ses promenades, je fournirais de bon cœur quelques douzaines de fagots d'épines. Je voulais dire qu'il arrive dans le monde des choses pas justes du tout... Ainsi, cette poule, qui va quasi se jeter dans ses bras, à lui ?... Pourquoi pas dans les miens ?...

— Ou dans les miens ? dit Jean-Jacques en accentuant ces mots.

— Comment ! dans les tiens !... Est-ce que ?... Est-ce que ?...

— Parbleu !

Ami, qui marchait le premier, s'arrêta court et se tourna, les bras croisés, vers Jean-Jacques qui le suivait.

— Irais-tu sur mes brisées ?

— Ou toi sur les miennes ?

Ils se toisèrent silencieusement pendant quelques minutes. Enfin, Ami reprit sa marche.

— Je ne me serais pas attendu à cela de ta part, fit-il au bout d'un moment. Ne pouvais-tu choisir ailleurs ?

— Et toi donc ?

— Il fallait au moins m'avertir.

— M'as-tu averti, toi ?

— Non, mais c'est ce que j'ignorais...

— Moi aussi.

— Tiens, voilà le renard ! dit Jean-Jacques en indiquant du doigt une ombre allongée qui filait sur la neige à la lisière du bois.

Mais Ami resta indifférent à cette vue, qui en d'autres circonstances aurait fait battre son cœur de chasseur.

— Ah ! si j'avais ma carabine !... reprit Jean-Jacques. Dans les tirs, Ami, quand nous visions à la même cible et que tu décrochais la coupe, j'étais content comme si je l'avais gagnée moi-même...

— Ce n'est plus la même chose, dit Ami en secouant la tête.

— Et penser, poursuivit Jean-Jacques avec un soupir, que nous avons été si bons camarades jusqu'ici, toujours ensemble, toujours d'accord...

— D'accord, nous ne le sommes que trop, puisque nous voulons la même femme !

Cette remarque parut frapper Jean-Jacques, qui la médita pendant quelques moments.

— Nos goûts ont toujours été les mêmes, reprit-il. Maintenant, Ami, dis-moi bien franchement tes intentions.

— *Primo*, fit Ami en traçant du bout de son bâton une croix dans la neige à chaque point de l'énumération, *primo*, je compte voir Mica Verdan aussi souvent que possible.

— Moi aussi, dit Jean-Jacques.

— *Secondo* : lui rendre de petits services, comme de lui faire ses commissions, de lui dévider ses écheveaux, de lui ouvrir son parapluie quand elle sort de l'église.

— Tu me laisseras bien un dimanche sur deux ? demanda Jean-Jacques.

— *Troiso* : lui parler de mon domaine, de mon caractère, lui dire que ma femme aura une servante et que j'achèterai un char à ressorts.

— C'est une bonne idée, fit Jean-Jacques ; je lui dirai ça.

— *Quatro* : je lui expliquerai comme quoi ce n'est pas tout rose d'être femme de ministre, bien qu'on ait un banc fermé à l'église et quelques autres petits « orgueils. » Ce David Borel n'a pas le sou. Et puis, il faut savoir « toucher » du piano pour être à la cure ; et Mica n'est plus en âge d'apprendre.

— J'avais pensé à cela, dit Jean-Jacques ; puisque tu te charges de le lui dire, je t'en laisse le soin. Voilà donc ton programme.

— Voilà mon programme.

— C'est aussi le mien... Je ferai de mon mieux, toi de même, et nous verrons... Es-tu déjà bien avancé ?

— Pas d'une ligne.

— C'est comme moi.

Ils poursuivirent leur route en silence. Arrivés à la barrière où ils devaient se séparer, ils se tendirent la main.

— Au moins l'amitié restera solide, n'est-ce pas ? dit Jean-Jacques en secouant la main d'Ami.

— Solide comme le Chasseron, tu peux y compter.

— Eh bien !... j'allais dire, eh bien ! bonne chance, mais non, ma foi ! il m'est impossible de te souhaiter ça.

— Je comprends, dit Ami. C'est un mauvais moment à passer, mais on en sortira.

Ils se séparèrent. Ami descendait à grands pas le sentier, quand Jean-Jacques, resté immobile, fut pris d'un remords.

— Ami, fit-il en élevant la voix, Ami, bonne chance !

— Merci, cria l'autre, pareillement !

III

Robert Verdan, le lendemain matin, se demanda, même avant d'ouvrir les yeux, d'où venait l'impression désagréable qui semblait l'avoir oppressé vaguement toute la nuit. C'était un malaise indéfinissable, flottant entre l'inquiétude, la mauvaise humeur et le mal de tête... Il ne put en saisir la cause.

Quand il descendit pour déjeuner, il trouva Caroline, son bébé sur les bras, debout au milieu de la cuisine, en face d'une jeune femme qui, elle aussi, portait un enfant.

— On m'a assuré, disait la femme, maigre, pâle, avec des yeux qui brillaient et des cheveux noirs ondulés sur ses tempes creuses, on m'a assuré qu'il travaille à une route près des Verrières. Je le retrouverai.

— À quoi bon ? dit Caroline. Il vous abandonnera de nouveau.

— À quoi bon ? c'est mon mari, voyez, dit-elle en étendant sa main gauche, où brillait une mince bague d'or. Je ne suis pas de celles qu'on laisse dans un coin. Il me reprendra, sinon...

Elle s'interrompit pour approcher des lèvres de l'enfant la tasse de lait que Caroline venait de lui verser.

— Mais pour ce petit, c'est cruel, dit Caroline, il mourra de froid.

— Non, je l'enveloppe dans mon châle... Il faut que son père le voie... Merci, je pars.

Robert la suivit jusqu'à la porte et lui mit quelque chose dans la main, sous les plis du châle.

— Prenez le train, lui dit-il à demi-voix. La gare est à vingt minutes d'ici, en descendant la route ; le train des Verrières passera dans une demi-heure.

Elle inclina la tête et sortit. Robert resta sur le seuil, la regardant s'éloigner.

— Je ne sais trop si vous faites là une bonne action, dit Caroline en venant doucement le pousser de côté pour fermer la porte. La vengeance peut bien aller à pied, elle arrive toujours assez vite. Le mari de cette femme passera un mauvais quart d'heure...

— Ainsi soit-il ! dit Robert en s'écartant brusquement.

Après avoir déjeuné en silence, il monta à la grange, où l'on entendait retentir le fléau d'Abdias sur le plancher sonore. Robert prit aussi un fléau, et se mit à battre la couche de blé avec autant d'énergie que s'il avait frappé sur les institutions publiques et privées de son siècle. Au bout de dix minutes, il s'arrêta, le visage ruisselant de sueur.

— Quand j'aurai un domaine, moi, dit-il, j'aurai une machine à battre.

— Oui, pour voir votre paille hachée en petits bouts, comme des allumettes... Ces inventions qui travaillent toutes seules sont un piège de l'esprit de paresse... Nous avons bien une charrue anglaise, parce que Caroline, qui n'y voit goutte, s'est mis dans l'esprit que les charrues, c'est comme les aiguilles, et qu'il faut que ça vienne d'Angleterre... Non, je suis, moi, pour les vieilles choses, établies de toute ancienneté, comme la religion ; je suis pour que le progrès nous laisse tranquilles... Une

fois dans ma vie, j'ai voté pour un chemin de fer et je m'en suis toujours repenti. Depuis lors, je vote *non* sur toutes les questions, c'est mon système.

— Cela simplifie les fonctions d'électeur, assurément.

— Et c'est le plus sûr. Pourquoi déranger l'ordre des choses ?... Le monde est bien comme il est, à mon avis.

— Vous n'êtes pas difficile ! fit Robert en reprenant brusquement son fléau. Il est bon, humain, civilisé, votre monde ! il partage son pain, n'est-ce pas ? il redresse les torts, il tend la main aux faibles...

— Mon avis, reprit Abdias, est que chacun trouve le sort qu'il mérite.

— De sorte que, si vous vous cassiez la jambe en sortant d'ici, vous l'auriez bien mérité ?

Abdias haussa les épaules.

— Si je me cassais la jambe, répliqua-t-il, je serais soigné attentivement par Caroline, et je le mériterais, parce que je suis un bon mari et un honnête homme.

Robert se mit à rire.

— Très bien, cousin Abdias, pour cela, je l'admets. Après tout, vous avez sans doute le droit d'être satisfait du monde et de vous-même.

Puis il soupira et s'approcha de la fenêtre, que fermait à demi un grand volet vermoulu. Il y resta longtemps, accoudé sur le rebord de planches poudré de neige, où les pattes des moineaux avaient tracé un fantastique grimoire.

« Quel original ! pensait Abdias. Dire qu'il aurait pu être notaire, que son père a du bien, et qu'il trouve que le monde va mal ! »

Enfin Robert se redressa.

— Je vais fumer une cigarette, dit-il.

Et il sortit de la grange. En traversant la cuisine, il vit la porte de la chambre de ménage grande ouverte, et Mica assise derrière sa petite table, les deux mains jointes sur son genou, écoutant le canari qui chantait. Il entra. Des rideaux blancs, un rayon de soleil, un pot de violier fleuri, un oiseau qui chante, il suffit parfois de peu de chose pour rasséréner un homme.

— Mica, dit Robert, il fait toujours bon où vous êtes.

Elle rougit en détournant son visage.

— Il fait bon partout où il y a du soleil, murmura-t-elle.

— Soyez gentille, reprit Robert, et venez faire une petite promenade avec moi. J'ai des idées noires, ou peut-être suis-je simplement de mauvaise humeur...

Elle se leva sans répondre, prit dans un tiroir de la commode son châle de laine et son capuchon noir, qui, encadrant ses joues brunes et pâles, donnait à sa petite figure un air presque enfantin, puis elle dit :

— Je suis prête.

Abdias, de la fenêtre de la grange, les vit s'éloigner ensemble dans la direction des champs. « Mica va joliment s'ennuyer, pensa-t-il, si Robert lui chante le même refrain qu'à moi. »

— Que la neige est belle ! disait Robert, on la trouve monotone dans la plaine, mais ici, au contraire, quelle variété de nuances et d'effets !

Brillante au soleil et toute semée d'étincelles, elle était dans le creux du sentier d'un blanc lourd et mat ; à chaque pli du terrain, elle prenait des reflets d'un bleu insaisissable et transpa-

rent, qui se fondait en lumière à peine touché par le soleil ; sur les sapins elle était grise, d'un gris plein de gaieté qui semblait sourire.

— C'est un gris qui vous grise, disait Robert.

Sous les arbres, de larges flaques éclatantes semblaient dorées par contraste avec les taches d'ombre, épandues comme des taches d'encre. En quelques endroits, de hautes graminées sèches et jaunies, qu'on avait négligé de faucher, perçaient la neige de leurs hampes minces qui dessinaient sur le blanc de fines ombres entrecroisées, nettes comme les hachures d'une eau-forte. Les branches des sapins pliant jusqu'à terre, avec leurs rameaux écartés comme des griffes, emmitouflés de neige, ressemblaient à de grosses pattes fourrées d'ours polaires... Et sur toute cette symphonie de teintes fondantes et de contours estompés vibrait une atmosphère de cristal...

— Ce coin de pays me semblait déjà bien charmant en automne, dit Robert, mais je l'aime encore mieux sous la neige ; il a plus de physionomie... Je voudrais y rester toujours...

— Et que ce fût toujours l'hiver ? dit Mica.



— Ah ! cela, non, par exemple ! Cela entraverait mes projets agricoles.

— Avez-vous vraiment envie de vous faire paysan, cousin Robert ? demanda-t-elle.

Et elle ajouta à voix basse :

— Ce serait grand dommage.

— Comment donc, petite profane ?... Le travail des champs est le plus noble de tous, demandez à l'empereur de Chine, demandez à Victor Hugo, demandez à Abdias. Le « geste auguste du semeur » n'est-il pas plus grandiose que celui de l'horloger poussant sa lime ou du paperassier qui taille une plume ?... Quant à prétendre que j'ai envie de me faire paysan, il y a là un abus de mots. Le fait est que je n'ai envie de rien.

— De rien ? dit Mica comme un écho.

— À quoi bon ? une chose en vaut une autre, un peu plus, un peu moins mauvaise. Tenez, vous, par exemple, assise tout le jour à broder, vous n'êtes pas écœurée de cette monotonie, vous trouvez qu'il vaut la peine de vivre ?

— Oui, répondit-elle simplement.

Ils se turent. Au bout d'une minute, Robert reprit :

— Et quand on aurait soi-même autant de bonheur qu'on en pourrait porter, oserait-on bien être heureux, tout seul, au milieu du monde qui souffre ? Cette pauvre femme qui a passé ici tout à l'heure, je la comparais à Caroline, je regardais ces deux petits enfants, le fils d'un honnête homme et celui d'un vaurien. Pourquoi l'un plutôt que l'autre ?... Non, la vie n'est pas bonne, elle est injuste, cruelle, et l'ayant reçue, l'ayant endurée, nous devrions au moins n'en transmettre l'héritage à personne.

Il y eut un nouveau silence.

— Que pensez-vous de moi, Mica ? reprit Robert.

— Je pense que vous n'êtes sans doute pas tout à fait guéri, répondit-elle.

Il se mit à rire.

— Vous croyez que je délire encore un peu ? C'est possible. Malheureusement, la pharmacie n'y pourra rien.

Ils continuèrent leur route, entre la lisière du bois et les champs, jusqu'au sommet d'une pente unie, qui descendait blanche, ensoleillée, vers le gradin inférieur, où elle se creusait en un petit vallon. En travers du chemin, un léger traîneau, de ceux qu'on appelle *luges*, fait de deux planches montées sur des patins de bois, semblait avoir été oublié là par son propriétaire ; il portait deux sacs soigneusement pliés, marqués d'un grand F peint en noir.

— Mica, fit Robert subitement, que diriez-vous d'une partie de luge ? L'endroit est fait exprès. Voyez-moi cette neige unie et *portante* ? Nous irions comme le vent !...

— Si vous en avez envie, dit Mica qui n'osa achever sa phrase, mais dont le sourire compléta la pensée.

— Ah ! vous vous moquez de moi ? Vous en serez punie immédiatement. Asseyez-vous là, sur le sac... et la cendre, de côté, comme cela, c'est bien. Vos pieds sur le *logeon*. Moi, je me mets devant. Appuyez votre épaule contre moi. Vous n'avez pas peur, j'espère ?

— Un peu, dit-elle. Je me suis souvent lugée avec Caroline ou Jenny, mais avec vous...

— Merci de votre confiance !... Mais dépêchons-nous ! Le propriétaire n'aurait qu'à revenir... Vous y êtes ? tenez-vous bien !

Un élan, une première glissade, et les voilà partis, filant comme une flèche sur la neige dure. L'air vibrant sifflait autour d'eux, cinglant Robert au visage, fouettant les plis du châle et les bouts flottants du capuchon de Mica, qui, blottie derrière son cousin, frôlant de la joue son épaule, regardait l'ombre du traîneau courir comme affolée à côté d'eux. Ils fuyaient, ils fuyaient, et les étincelles du givre, s'allumant et s'éteignant tour à tour,

semblaient les poursuivre, et les grands sapins tourbillonnaient, penchés vers eux, étendant leurs grands bras pour les atteindre. Glisser ainsi avec Robert jusqu'au bout du monde, jusqu'à cet extrême bord au delà duquel il n'y a plus rien... et puis... Mica poussa un léger cri, la tête lui tournait, le souffle allait lui manquer. Le traîneau s'arrêta subitement, au fond du petit vallon, arrêté net par son conducteur, qui venait de planter solidement ses deux talons dans la neige.



— Eh bien ! Mica, que dites-vous de cette glissade ? Est-ce que je sais encore guider une luge ?

— Re commençons, s'écria Mica.

Ils gravissaient la pente, s'essouffant un peu, quand un appel retentissant leur fit lever la tête. Ami Frénel était assis au bord du chemin, sur son manteau de gros drap, les deux mains en cornet devant sa bouche pour servir de porte-voix.

— Bien du plaisir ! cria-t-il.

— C'est à vous, ce traîneau ? demanda Robert quand il l'eut reconnu.

— À moi-même, et par conséquent bien au service de M^{lle} Mica. Si nous essayions « un coup » ensemble ? fit Ami de son ton le plus persuasif en se tournant vers Mica.

— Merci, j'en ai assez, répondit-elle vivement.

Puis elle ajouta, sans regarder Robert et avec une rougeur subite :

— C'est trop ennuyeux de remonter.

— Oh ! s'il ne tient qu'à ça, je vous voiturerais à la montée comme à la descente, dit Ami avec empressement.

— Non, j'en ai assez, répéta-t-elle.

Le jeune voisin, discernant dans sa voix une légère nuance d'irritation, s'empressa de changer l'entretien.

— Je viens de là-haut, dit-il, de chez les Paulin. Leur route est trop mauvaise, c'est pourquoi j'ai laissé le traîneau en bas... La fille se marie demain.

— Oui, je sais, dit Mica d'un ton distrait.

— On peut dire que c'est la faim qui épouse la soif ; le garçon n'a pas un sou, et des dettes.

— Vous leur avez porté de quoi dîner demain, je gage, dit Mica.

— Oh ! quelques petites provisions seulement, Anna Paulin est un peu notre cousine.

— Dans ce cas, vous devriez faire opposition à son mariage, dit Robert ; je ne comprends pas l'insouciance, la routine, l'égoïsme, qui laissent s'accomplir de telles énormités !

Ami ouvrit de grands yeux.

— Quand on songe aux conséquences infinies de misère et de malheur qui en découleront... poursuivit Robert.

— Ah ! si l'on voulait penser à tout, dit Ami, personne ne se marierait. Pour chacun, les choses peuvent mal tourner. N'empêche que je suis partisan du mariage, moi. Pas vous ?

— Non, répondit Robert en riant, car il commençait à se trouver absurde.

— Ni en général ni en particulier ?

— D'aucune façon.

— Bon ! dit Ami qui se reprit aussitôt... Quand je dis : bon ! j'entends que ça m'est parfaitement égal, vous comprenez...

Mica, impatiente, fit quelques pas dans le sentier.

— La promenade est-elle déjà finie ? demanda Robert.

— Oui, rentrons, j'ai froid.

Comme le chemin s'élargissait, ils marchèrent côte à côte. Ami Frénel s'éloignait, tirant son traîneau, Robert et Mica, silencieux, conversaient avec leurs pensées, qui n'avaient rien de particulièrement réjouissant.

Le jeune homme sentait revenir ses idées morbides, aggravées de l'inexplicable malaise sous le poids duquel il s'était réveillé le matin. « Incorrigible bavard que je suis, pensait-il, ne puis-je garder pour moi mes théories, au lieu d'effaroucher tous ces braves gens, de passer pour un cerveau dérangé, et de faire, qui plus est, de la peine à Mica ? Ce qui me pousse, au fond, c'est le désir de la convertir à mes vues. Mais est-il bien désirable qu'elle échange sa paix contre mon amertume ? Si par sagesse, peut-être aussi par misanthropie, je choisis la solitude pour mon lot, ne puis-je admettre que Mica se fasse un autre plan d'existence ? »

Non, décidément, il ne pouvait l'admettre, car la vue de David Borel, tranquillement installé près de la fenêtre, en face du canari et de la chaise vacante de Mica, lui causa un déplaisir

si vif qu'il en resta un moment comme suffoqué. Le cauchemar de la nuit, le réveil morose, l'humeur noire s'expliquaient ; cette obsession importune et vague comme un pressentiment s'appelait David Borel. Que faisait-il là ? il était déjà venu la veille.

Robert tourna la tête, la porte se refermait doucement derrière lui ; Mica avait disparu, sans accorder un mot au visiteur, qui peut-être ne l'avait pas aperçue. Elle courut à sa chambre, jeta son capuchon sur une chaise, et se mit à pleurer, sans bruit, sans grands sanglots, comme on pleure quand le cœur rempli depuis longtemps déborde.

IV

— Votons, dit Caroline. La majorité l'emportera.

— Ne donnez pas de voix à votre mari, cousine, dit Robert. Il vote non sur toutes les questions, il me l'a dit.

— Eh bien, je voterai pour lui et pour le petit, qui est le plus intéressé au résultat. Cela fait déjà trois oui... Mais où est Mica ? N'est-elle pas rentrée avec vous, Robert ?

— Elle ôte sans doute son capuchon dans sa chambre.

— Je vais la chercher, nous aurons besoin d'elle.

Resté en présence du cauchemar, Robert lui tourna brusquement le dos et prit sur la table un livre qu'il feuilleta d'une main rapide, comme s'il y cherchait quelque chose.

— Vous avez fait une promenade matinale, commença David Borel d'un ton conciliant, car il croyait Robert en proie à quelque accès de maussaderie sans cause, comme en ont parfois les convalescents.

— Oui... Vous aussi, apparemment ?

— J'ai peu de loisirs pour des promenades, répondit l'évangéliste avec un sourire qui acheva d'agacer Robert. Je cours du matin au soir où mes fonctions m'appellent.

— Ah !... et elles vous appellent ici... très souvent ?

— Cette maison m'est très chère, fit David Borel d'un ton ferme, sans se laisser démonter par l'expression railleuse qui passa sur le visage de Robert. Je suis reconnaissant d'avoir trouvé de si bons amis dans une région et dans une tâche où des difficultés nombreuses m'assaillent journellement.

C'était répondre comme il fallait, bien que le ton et la phrase fussent un peu trop solennels, un peu trop oratoires. Robert eut la bouche fermée, et en conçut une certaine estime pour son interlocuteur.

— M^{lle} Mica ne descend pas ? reprit David Borel au bout de quelques minutes.

Robert eut un tressaillement de satisfaction.

— Je ne crois pas qu'elle descende, elle était fatiguée, dit-il.

Mais, au même instant, la porte s'ouvrit. Caroline entra, suivie de Mica, qui baissait les yeux et alla précipitamment s'asseoir dans un coin, le dos tourné à la lumière.

— Je t'en ai déjà parlé, disait Caroline. Tu sais que je meurs d'envie de faire un arbre de Noël pour Riquet.

— À quoi bon ? il est trop petit, il n'y verra...

— Que du feu, dit Robert.

— Ce n'est vraiment pas la peine d'orner un arbre pour un poupon de six mois, poursuivit Mica d'un ton abattu et lassé qui ne lui était pas ordinaire.

— Eh bien ! voici comment je raisonne, moi, s'écria Caroline en riant. Si je m'étais mariée dix ans plus tôt, comme j'aurais dû le faire, Riquet aurait dix ans à l'heure qu'il est ; c'est donc un arriéré de dix arbres que nous lui devons, et nous n'avons pas de temps à perdre. Du reste, le sapin fera plaisir à chacun ; Sully et Jenny seront des nôtres, j'espère. Nous inviterons quelques voisins, ce sera une petite fête. Monsieur Borel,

nous comptons sur vous. C'est donc arrangé... Maintenant, votons !

Ils se mirent tous à rire, mais Mica semblait incapable d'entrer avec quelque gaieté dans le projet de sa sœur. La tête baissée, elle jouait d'un air distrait avec les plis de sa robe, les froissant, puis les étendant du revers de la main...

— Vous avez l'air triste, mademoiselle Mica, lui dit David Borel un peu lourdement.

— Triste, moi ? pas du tout, fit-elle en tressaillant. Au contraire... Je suis gaie... très gaie.

Sa voix trembla, elle inclina davantage la tête. Robert adressa à Caroline un regard étonné qui questionnait. Elle haussa les épaules.

— Allez couper l'arbre, dit-elle, et choisissez bien.

Mais Robert se récria.

— C'est trop de responsabilité, dit-il ; pour un choix aussi important, j'aurais besoin de conseils.

Il regardait Mica, espérant qu'elle s'offrirait à l'accompagner ; Mica ne remua pas, ne leva pas même les yeux.

— J'irai avec vous, si vous voulez, dit l'évangéliste, désirant prouver à Robert qu'il ne lui gardait aucun ressentiment de sa mauvaise humeur.

— Partons donc, fit Robert sans grand enthousiasme.

Caroline, trouvant Mica en larmes dans sa chambre, l'avait vivement interrogée, sans tirer d'elle autre chose que des mots entrecoupés, d'où elle conclut que la cause du chagrin de sa sœur était absolument puérile, qu'il s'agissait d'une partie de traîneau malencontreusement interrompue, ou de quelque parole étourdie de Robert. Elle consola Mica de son mieux, la rail-

lant un peu de son enfantillage, puis elle l'emmena pour la distraire en l'entretenant de la petite fête qu'elle projetait. Mais, voyant qu'elle n'y réussissait pas, elle courut à d'autres soins après le départ des deux jeunes gens, laissant Mica seule à sa place habituelle, son aiguille oisive piquée dans la batiste qu'elle froissait sans y penser.

Pauvre petite Mica ! au moment où la porte s'était refermée sur Robert, elle avait senti en elle comme un déchirement, et il en était ainsi, depuis bien des jours, aussitôt qu'elle le perdait de vue. Elle vivait de lui, de sa présence, de ses paroles ; sans lui, tout n'était qu'un grand vide, où elle flottait indifférente. Il l'absorbait entièrement : ses pensées n'avaient plus qu'une pente, elles coulaient impétueusement vers lui. Chercher à le comprendre, se répéter sans cesse ses moindres paroles, lire les mêmes livres que lui, entrer pour ainsi dire dans sa vie par quelque fissure, était maintenant l'unique effort de Mica. Et pourtant, elle ne se faisait aucune illusion ; elle voyait Robert tel qu'il était, elle savait qu'il ne songeait pas à elle ; elle eût même consenti à admettre qu'il était moins beau que David Borel, que ses vues étaient moins justes, son esprit moins bien équilibré... Mais que signifiaient ces comparaisons ?... C'était Robert qu'elle aimait, tel qu'il était, non autrement. Elle aimait ses traits irréguliers, ses yeux gris, son sourire un peu ironique, ses mouvements un peu brusques ; elle aimait sa tournure d'esprit, ses paradoxes, elle trouvait qu'il avait raison d'avoir tort...

Quand il fut sorti, le sentiment poignant d'abandon qui s'empara d'elle l'obligea à se lever comme pour courir après lui, mais elle se fit violence et se rassit. « Que vais-je devenir, quand il partira ? » se dit-elle. Elle avait le cœur trop serré, trop angoissé ; ses larmes jaillirent de nouveau, malgré ses efforts.

Robert, portant une petite hache, marchait le premier dans la neige épaisse, où ses bottes frayaient un étroit sentier. David Borel, derrière lui, par cet esprit de devoir qui inspirait toutes ses actions, et qui, bien que méritoire, semblait parfois un peu

lourd, David Borel cherchait à entretenir la conversation. Il parla du temps, de la neige, d'une famille pauvre qu'il visitait. Il n'avait pas l'esprit brillant, mais le sens droit et les idées nettes. Robert finit par l'écouter avec intérêt, puis il le questionna et se mit à parler lui-même avec quelque abandon. En arrivant à la lisière du bois, ils causaient presque intimement.

— C'est ici que les difficultés commencent, dit David quand ils eurent franchi le mur dont le faîte seul, une ligne grise, irrégulière, se laissait apercevoir. Heureusement, la neige est dure, nous n'enfoncerons pas trop... Ne trouvez-vous pas que M^{lle} Mi-ca a mauvaise mine depuis quelques jours ? je crains qu'elle ne soit malade.

— Je ne m'en suis pas aperçu, fit Robert un peu sèchement.

« Il faut donc qu'il ne la regarde guère, » pensa David Borel.

— Sans doute je m'alarme à tort, reprit-il.

La phrase était maladroite ; Robert la trouva indiscrete et impertinente. Cependant il se tut, et avançant son compagnon de quelques pas, il se mit à examiner une rangée de petits sapins alignés derrière le mur comme des cadets à la revue.

— Je ne sais trop quelles conditions doit remplir un parfait sapin de Noël, dit-il en s'arrêtant tantôt devant l'un, tantôt devant l'autre, et en secouant leurs rameaux chargés de neige. Il faut, j'imagine, qu'il soit droit et touffu, et qu'il ait les branches régulièrement espacées.

— J'ai cru m'apercevoir, poursuivit David en le rejoignant, que l'idée de cette fête ne lui souriait guère.

— Vous êtes décidément un esprit observateur, dit froidement Robert.

— C'est vrai, et dans ce cas particulier...

— Couperons-nous celui-ci ? fit Robert avec impatience.

— Comme il vous plaira.

— Non, il est trop petit, son voisin nous conviendrait mieux...

— Parfaitement.

— Il faut avouer que vous en prenez à votre aise, s'écria Robert. Vous êtes un joli conseiller !...

— J'ai l'esprit distrait par des choses d'une tout autre importance, murmura David ; c'est vous, au contraire, que je voudrais prendre pour conseiller.

— À quel propos ?

— Vos relations de parenté et d'amitié avec la famille...

— Je me récuse, interrompit vivement Robert.

— Pourquoi donc ?... vous me voyez très perplexe... Je connais bien vos théories personnelles sur la question... sur la question du mariage.

— Mes théories ! protesta Robert. Que savez-vous de mes théories ? Si vous avez pris au grand sérieux quelques boutades...

— Mais je suis persuadé, poursuivit David dont les idées ne faisaient pas aisément volte-face, je suis persuadé que vous ne feriez pas de ces théories une règle générale, applicable à chacun, à moi, par exemple, ou à... M^{lle} Mica.

Robert s'assit d'un air résigné sur le petit mur, sa hache entre les genoux, et prit la figure qui convient au rôle de confident sans le vouloir.

— Je me demande depuis quelques jours, reprit David, si je vous confierai mes perplexités. Pourquoi pas ?...

— Pourquoi pas, en effet ? dit Robert avec une intonation ironique que son interlocuteur ne remarqua point.

— Merci de cet encouragement, fit-il en s'asseyant à son tour. Vous êtes le proche parent de la personne que j'ai déjà mentionnée, vous la voyez chaque jour... Peut-être avez-vous remarqué ?...

— Non, je n'ai rien remarqué, interrompit brusquement Robert.

— Mais vous pourrez assurément me dire...

— Rien, absolument rien !

— ... si le moment serait mal choisi pour m'avancer...

— Très mal choisi.

— Et pourquoi donc ?

— Est-ce que je sais, moi ?... Est-ce que je suis dans la confiance de ma cousine ?

Il y a des gens qui ne savent pas battre en retraite. Ils vont de l'avant, ils s'obstinent, ils aggravent, ils mettent les pieds dans le plat...

— Cependant, si vous avez des raisons de croire que le moment serait mal choisi, je serais bien aise de les connaître, insista David.

— Cher monsieur, faites-moi la grâce d'en demeurer là, dit Robert en se levant. Suis-je donc un bonhomme à cheveux blancs, un... un bonze, un ornement de cheminée, pour que vous me croyiez le confident d'une jeune personne ? Je ne suis pas le frère de Mica, monsieur, je ne suis que son cousin !

— Grand ciel ! s'écria David en reculant. Est-ce que vous songeriez ?...

— Non, je n’y songeais pas, mais votre conversation est de nature à m’en suggérer l’idée.

— Ah bien ! dit l’évangéliste qui se leva, la lice est ouverte à tous, monsieur ; je vous demande pardon de n’avoir pas deviné en vous un concurrent.

— Je n’ai pas dit que je le fusse, s’écria Robert voyant avec une sorte de rage dans quelle position fausse il s’était jeté, et combien l’attitude de David était plus digne que la sienne.

— Je ne vous comprends plus, dit l’évangéliste avec quelque froideur.

— Il n’est point nécessaire que vous me compreniez, répliqua Robert.

Et il sentit qu’il s’enferrait de plus en plus, qu’il s’enfonçait dans l’équivoque ; il eut honte de lui-même.

— Achéons notre besogne, dit-il brusquement.

Il se dirigea vers le premier *sapelot* venu, sans le regarder seulement, débaya du bout de sa botte la neige qui en cachait le pied, puis, en deux ou trois coups de hache, l’abattit. Il le chargea ensuite sur son épaule et s’éloigna. David Borel le suivit silencieusement.

V

On riait beaucoup autour du sapin exposé sous la remise, au milieu d'une mare que ses branches, en s'égouttant, avaient formée.

— Il valait bien la peine, disait Caroline, de se mettre deux en campagne pour choisir ce grand *maigrelot*. Qu'allons-nous en faire ?... Il percera le plafond. Impossible de le raccourcir, car les meilleures branches sont dans le bas... Abdias, si tu allais nous en quérir un autre ?

— Jamais de la vie ! fit Abdias avec indignation. Si tu crois que je vais massacrer ainsi notre forêt ! Il faut que celui-ci fasse l'affaire ou qu'on s'en passe.

— Il n'est pas si mal, dit Mica craignant que Robert ne s'offensât de ces remarques. Les branches sont un peu minces, mais nous n'avons pas grand'chose à y suspendre.

— Merci, Mica, s'écria Robert, vous êtes une bonne petite âme.

En cet instant, on entendit un bruit de clochettes passer devant la remise, un traîneau s'arrêta à la porte.

— Mesdames et messieurs, votre serviteur, dit Jean-Jacques Frénel en descendant de son équipage. Vous voilà en grande assemblée. Je vais au village... si par hasard vous aviez des commissions ?

— Ça se trouve bien, dit Caroline, j'ai là une liste toute prête. — Elle la tira de la poche de son tablier. — Il nous faut du papier rose et blanc, des boules de verre, des noix ; n'oubliez pas les bougies, et venez les allumer avec nous demain soir.

— Merci bien, je n'y manquerai pas. Et vous, mademoiselle Mica, vous n'avez pas d'ordres à me donner ?

— Je ne donne jamais d'ordres à personne, répondit-elle en s'efforçant de rire, mais rougissant jusqu'aux cheveux.

— Ça me ferait plaisir, pourtant.

Il retourna à son traîneau. En passant devant Robert, il lui fit un léger signe comme pour le prier de l'accompagner. Robert le suivit jusqu'à la barrière de la cour.

— Montez donc à côté de moi pendant cinq minutes, murmura Jean-Jacques. J'ai quelque chose à vous dire.

Ayant fouetté son cheval, qui partit d'un bon pas, il reprit :

— Vous m'inspirez confiance...

— Ah ! bah ! dit Robert.

— Oui, il ne faut pas que ça vous étonne. Moi, je vois très vite le fond des caractères. Vous êtes moins... moins...

Il se toucha le front.

— Dites toqué pendant que vous y êtes, fit Robert qui ne put s'empêcher de rire.

— Moins... chose que vous n'en avez l'air.

— Merci infiniment.

— Il n'y a pas de quoi. D'ailleurs, vous me le rendez bien, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute.

— Vous me tenez pour un garçon solide, rangé, de bon caractère, facile à vivre.

— Puisque c'est vous qui le dites...

— Je dois le savoir, pour autant qu'on se connaît soi-même... Je crois que je ferais un bon mari, et que M^{lle} Mica serait heureuse avec moi.

— Vous aussi ! s'écria Robert.

— Vous dites ?

— Rien. Allez toujours.

— On connaît assez vos idées là-dessus, poursuivit Jean-Jacques en faisant claquer son fouet ; on sait que vous prêchez la fin du monde et qu'il vaudra mieux alors être seul qu'en ménage, mais, à mon avis, nous avons encore du temps devant nous... C'était par rapport à un petit cadeau pour M^{lle} Mica que je désirais vous *causer*. Croyez-vous qu'elle l'accepterait ?... J'aurais pu le demander à M^{me} Abdias, mais je crains qu'elle ne soit pour l'évangéliste, elle et son mari.

« Sottes gens ! pensait Robert furieux, quelle rage ont-ils donc de me faire leurs confidences ! »

— Essayez, vous verrez bien, répondit-il avec brusquerie.

— Vous croyez ?... et si elle refuse ?... ce n'est pas à cause de la dépense, mais ça me chagrinerait, et puis, j'aurais brûlé mes vaisseaux, comme on dit.

— Vous n'avez pas d'autres renseignements à me demander ? fit Robert sèchement, appuyant sa main sur les rênes pour arrêter le cheval.

— Non... ah ! attendez !... si par hasard je me décidais, indiquez-moi un petit objet qui puisse lui plaire, là... une chose

qui lui ferait dire : « Tiens, c'est justement ce que je désire, comment avez-vous pensé à ça ? »

— Mais supposons, dit Robert, que je songe moi-même à lui faire un cadeau...

— C'est votre droit, vous êtes cousins.

— Au diantre le cousinage ! s'écria Robert.

— Quand on est cousins, c'est pour longtemps, prononça Jean-Jacques d'un ton dogmatique.

— Mais on peut devenir autre chose.

Jean-Jacques considéra son interlocuteur, puis, à la grande stupéfaction de celui-ci, il partit d'un immense éclat de rire.

— Comment donc ! est-ce possible ?... Non, vous ne dites pas ça sérieusement, s'écriait-il sans faire le moindre effort pour réprimer sa gaieté.

— Je vous trouve plaisant ! dit Robert très fâché. De quoi riez-vous, je vous prie ?

— Aurait-on imaginé cela ? vous vous mettez sur les rangs ! Il fallait le dire, voyons, il fallait le dire !... On vous aurait averti que vous perdiez vos peines. Vous ne conviendriez pas du tout à M^{lle} Mica.

— C'est fort possible, répondit Robert presque aussi abasourdi qu'offensé, mais...

— Ne vous fâchez pas. Vous êtes instruit, et bien élevé, et tout ça. N'empêche que vous ne convenez pas, vous devriez le sentir. Vous avez des idées... un raisonnement... Bref, vous ne convenez pas, je vous le dis. Faites-en ce que vous voudrez.

Robert prit le parti le plus sage, celui de rire et de sauter hors du traîneau, pour couper court à ce colloque.

« Ma foi, pensait Jean-Jacques en secouant les rênes, si je n'avais pas de concurrent plus sérieux, je ne serais pas en peine du résultat... Ce notaire manqué... qui a été horloger, qui veut se faire paysan, qui n'est ni chair ni poisson !... Un joli parti pour aller s'offrir... Et des idées !... des idées de communard, quoi ! »

Robert, les mains derrière le dos, sifflotait d'un air pensif en regagnant la maison. « Au fait, se disait-il, ce rustaud-là n'a peut-être pas tort. Est-ce que je conviendrais à Mica ? J'ai l'humeur brusque, chagrine, elle est timide comme un petit oiseau... Et puis, je n'ai plus de vocation, ou je n'en ai pas encore... Je suis convalescent depuis trois mois, en attendant mieux. Ce n'est pas une position sociale, cela... »

Le résultat de son entretien avec Jean-Jacques Frénel fut de le rendre très aimable pour Mica. Il la suivit dans toutes ses allées et venues, empressé à lui rendre de menus services, ou s'arrêtant à la regarder comme s'il ne l'avait jamais vue. Il la trouvait gentille, gracieuse, modeste, en un mot charmante. Du reste, il y avait longtemps qu'il l'aimait *cousinement* ; il avait toujours admiré ses yeux, les plus veloutés qu'il eût jamais vus, assurait-il, et ses beaux cheveux, aussi abondants que ceux de Jenny. « Celui qui obtiendra cette petite femme n'aura pas à se plaindre du sort, » pensa-t-il.

Le lendemain, tous les ciseaux de la maison étaient mis en réquisition ; le carreau de la cuisine, convertie en atelier de découpage décoratif, était jonché de rognures de papier rose, dont on faisait des bobèches frisées, des guirlandes, des banderoles, mille ornements étonnants, prédestinés à mettre le sapin en perpétuel danger d'incendie. Jean-Jacques Frénel était revenu du village chargé de quatorze petits paquets ; il avait outrepassé ses pouvoirs, mais Caroline, enchantée à la vue des merveilles qu'elle déballait, lui pardonna avec enthousiasme. Il y avait là des papillons étincelants, suspendus à un fil, des angelots en jupon de mousseline, des chaînes de paillettes, des boules à reflets brillants, et des bougies mignonnes, vertes, bleues, roses, tout

un bazar multicolore, vers lequel le bébé tendit les mains dans un transport de convoitise.

— Oui, mignon, oui, c'est pour toi, tout cela, disait Caroline en le faisant sauter dans ses bras.

— Il est très intelligent, ajoutait gravement Abdias, il voit bien que les noix, c'est trop dur pour lui, mais il a essayé de mordre dans une bougie.

Vers quatre heures, comme la nuit tombait, Sully et sa femme arrivèrent dans un beau traîneau à grand orchestre de clochettes. Jenny rayonnante se jeta au cou de ses sœurs, puis s'empara du poupon avant même d'avoir ôté sa pelisse.

— A-t-il fait des progrès ? À quoi en est-il, Caroline ?

— Il en est déjà à prendre de petites colères.

— Tant mieux, cela prouve qu'il est en santé. Et toi, Mica, ma chérie, qu'as-tu à me raconter, cette fois ? Sais-tu ce que je te souhaite pour tes étrennes ? Un gentil mari...

— Il y aura pour chacun un cadeau sous le sapin, elle n'a qu'à bien chercher, dit Caroline en riant.

Robert, enfermé dans la petite chambre où s'achevaient les préparatifs, mettait la dernière main à la décoration de l'arbre.

— Le goûter est prêt, dit Mica en entr'ouvrant la porte.

— Venez donner un coup d'œil à notre œuvre. Cette branche me paraît surchargée, qu'en pensez-vous ?

— N'y changez rien, il est charmant, notre arbre.

— Venez de ce côté ; croyez-vous que cette bougie tiendra ?

Elle fit quelques pas, ils se trouvèrent côte à côte, elle, soulevant un rameau d'une main distraite, lui, le cœur étrangement serré, la regardant comme s'il allait la perdre.

— Je me demande, dit-il après un silence, où nous serons tous deux l'année prochaine, quand les arbres de Noël s'allumeront ?

Elle fit un geste vague et ne répondit pas.

— Venez-vous goûter ? cria Caroline en passant sa tête par la porte entre-bâillée.



À cause du principal héros de la fête, de ce jeune monsieur de six mois qui supportait mal les veilles, on alluma les bougies de très bonne heure. Quelques voisins arrivèrent. David Borel ne se fit pas attendre, non plus qu'Ami et Jean-Jacques Frénel. Une joyeuse confusion régnait dans la grande chambre vivement illuminée : on s'appelait, on causait dans les coins, on heurtait des verres ; le bébé poussait des cris, à demi étouffé par la joie et l'effarement d'un spectacle aussi inouï ; les bougies brûlaient avec de petits crépitements ; une bonne odeur de résine chaude était dans l'air, mêlée au parfum des oranges. Des ombres mobiles s'allongeaient sur le plafond et sur les rideaux blancs fermés ; les oriflammes roses du sapin s'agitaient en bruissant, et le scintillement de mille reflets courait en étincelles sur les branches. Caroline était partout à la fois, radieuse, hospi-

talière, offrant des pâtisseries de ménage, faisant admirer son poupon et le beau bonnet de dentelle que sa tante Jenny lui avait apporté, Abdias grave, mais nageant dans la gloire, fier de sa femme, fier de son fils, de cet arbre, de ses hôtes, se promenait les mains derrière le dos, conscient d'être un exemple de ce que fait la destinée pour ceux qui méritent ses faveurs.

Jean-Jacques Frénel était fort occupé ; on lui avait confié, comme disait Robert, les fonctions d'éteignoir et une éponge d'honneur, ajustée au bout d'un bâton, pour parer aux commencements d'incendie. Cet emploi n'était point une sinécure, il exigeait une vigilance de chaque minute et laissait peu de loisirs au titulaire. À chaque instant, une banderole de papier flambait, ou le bout d'un rameau se mettait à pétiller gentiment, ou bien la flamme d'une bougie trop inclinée s'allongeait démesurément, léchant la branche supérieure, tandis qu'une pluie de cire chaude tombait au-dessous.

« Un sapeur-pompier ne serait pas de trop ici, » murmurait Jean-Jacques, cherchant d'un œil inquiet à qui remettre la succession de son office. David Borel l'inquiétait ; il le voyait depuis quelques minutes entretenant Mica dans une embrasure... À tout hasard il allait désertir son poste quand un grand cri d'alarme l'y rappela avec son engin extincteur. Une guirlande brûlait, à la jubilation du bébé, qui se renversait d'aise dans les bras de Mica.

— Cette soirée marquera dans mes souvenirs, disait David Borel à demi voix.

— Dans les miens également, répondit Mica d'un air songeur.

— Ah ! si je pouvais le croire ! fit-il trop prompt à interpréter cette phrase selon ses espérances.

— Pourquoi ne le croiriez-vous pas ? demanda-t-elle étonnée.

Puis, levant les yeux, elle devina à moitié la méprise qu'il commettait, et confuse, froissée, s'éloigna vivement de lui. Elle alla s'asseoir à l'autre bout de la chambre, le bébé sur ses genoux ; elle appuya son front sur la petite tête tout à coup ensommeillée, qui commençait à dodeliner un peu. Elle avait envie de pleurer, elle se répétait machinalement : « Pourquoi lui ? oh ! pourquoi lui ? » et puis elle ne savait plus ce que ces mots voulaient dire.

Robert, quelques minutes auparavant, était entré en conversation avec Ami Frénel, auquel il trouvait l'air singulièrement triste et préoccupé. Ils causèrent d'abord de choses banales.

— Cette petite fête, c'est étonnant comme ça me remue, dit enfin Ami. Ça me fait sentir que je n'ai pas de famille. Abdias Muller a eu de la chance.

— Vous en aurez autant que lui, j'espère.

— Vrai, vous me souhaitez ça ? Mais savez-vous comment je l'entends ? fit-il avec vivacité.

Robert surpris le regarda.

— Non, vous ne me comprenez pas. N'importe, je sais où est ma chance, à moi, dit Ami, les yeux fixés vers l'autre extrémité de la chambre où Mica était assise.

Robert suivit la direction du regard, poussa une légère exclamation et quitta son interlocuteur. Il sortit de la chambre ; la grande cuisine était déserte, il s'y promena de long en large, agité, exaspéré.

« Celui-là encore ! Ils ne doutent de rien, les garçons de ce pays ! Est-ce que Mica est faite pour eux ? Si fine, si douce, si gentille ! Ils la casseraient rien qu'en y touchant !... Si je... Al-
lons donc, Robert Verdan, tu n'es pas présentable, on te l'a dit ! » Il se rapprocha de la porte, restée ouverte, et se tint de-

bout sur le seuil. Qu'elle était gracieuse, cette petite Mica, pensa-t-il, inclinée sur l'enfant qui s'endormait. Tout à coup, elle tourna la tête vers lui. Irrésistiblement attiré, il vint à elle.

— Doucement, dit Mica en levant un doigt, il dort, je vais le mettre dans son berceau.

Robert la suivit dans la chambre voisine, où brûlait une veilleuse. En quittant l'air surchauffé de la grande pièce, sa lumière trop vive et son bruit de voix, combien il trouva fraîche, et calme, et reposante, cette petite chambre à peine éclairée, où Mica glissait comme une ombre. Elle alla poser l'enfant sur ses oreillers, puis revint à Robert.

— Mica, dit-il tout à coup en lui prenant les deux mains, si vous pouviez...

— Je voudrais bien savoir, disait Caroline, ce que j'ai fait de mon cadeau pour Robert. Je l'avais mis là, bien enveloppé de papier blanc, et noué d'un petit ruban vert. Où peut-il s'être égaré ? Abdias, cherche donc un peu... Ah ! vous voilà, Robert, où aviez-vous passé ? Imaginez que le petit cadeau que je voulais vous offrir a disparu.

— J'ai déjà mon présent de Noël, dit Robert avec un son de voix grave qui fit lever les yeux à Caroline. Voici une fiancée, fit-il en prenant Mica par la main.

Il y eût des exclamations, un grand mouvement, puis un silence, puis une nouvelle confusion de voix qui toutes s'élevaient à la fois.

— Eh bien ! disait Abdias à sa femme, si c'est ainsi qu'on me consulte !

— Et moi donc, m'a-t-on consultée ? fit-elle en haussant les épaules. Que penses-tu de cela, Jenny ?

— Puisqu'elle l'aime ! dit Jenny.

Mica était debout dans le rayonnement de l'arbre illuminé, sa main toujours dans celle de Robert, immobile, les yeux perdus.

— On n'est heureuse ainsi qu'une fois dans sa vie, se dirent ses sœurs.

David Borel s'approcha de Caroline.

— Mon devoir m'appelle ailleurs, dit-il.

— Je suis bien affligée... murmura Caroline sans songer à ce qu'elle disait.

Il se redressa avec quelque hauteur.

— De quoi donc, madame ? J'ai passé une charmante soirée.

Et il sortit. Quant à Jean-Jacques Frénel, il avait pris Ami à part dans un coin.

— Ce garçon ne lui convient pas du tout, elle s'en apercevra trop tard, fit-il. Mais veux-tu que je te dise franchement ? J'aime encore mieux que ce soit lui que toi, Ami. Si elle t'avait accepté, ça aurait jeté un froid entre nous. Au moins, comme cela, l'amitié est sauve.

Ami ne répondit pas, mais il lui tendit sa main que Jean-Jacques secoua énergiquement.

— Tiens, Caroline, je ne le crois pas encore ! dit Abdias à sa femme quand tout le monde se fut retiré et qu'ils restèrent ensemble assis en face des dernières bougies qui s'éteignaient. Ta sœur a perdu le sens. Entre quatre partis, elle a pris le moindre.

— C'est toujours celui que les femmes choisissent, répliqua Caroline.

Et son époux eut la bouche fermée.



Ce livre numérique

a été édité par

*l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en mai 2014.

— Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marcel, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : T. Combe, *Chez Nous Nouvelles Jurassiennes*, Lausanne, Henri Mignot, 1890. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Combe jurassienne*, a été prise par Anne Van de Perre, le 11.12.2011.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bour-

lapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction.
Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gratuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://www.chineancienne.fr>
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://www.mobile-read.com),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.